

## Comptes rendus

Géza ALFÖLDY, *Die epigraphische Kultur der Römer. Studien zu ihrer Bedeutung, Entwicklung und Erforschung*. Herausgegeben von Angelos CHANIOTIS und Christian WITSCHHEL, Stuttgart, F. Steiner, 2018 (Habes, 50), 24 × 17,5 cm, 588 p., 185 pl., 89 €, ISBN 978-3-515-12236-8.

Le savant hongrois de renommée internationale Géza Alföldy (1935-2011) est disparu le 6 novembre 2011 à Athènes à 76 ans. Son décès soudain sur l'Acropole fait de lui une sorte de Molière, mort sur scène, ainsi que l'ont rappelé les éditeurs de ce livre dans leur avant-propos (p. 11-17). Formé à l'université de Budapest, G. Alföldy évoque (p. 22) ses débuts d'autodidacte en épigraphie, les conseils d'András Mócsy, et la passion qui l'a bien vite gagné. Installé en République Fédérale d'Allemagne depuis 1965, il a travaillé au *Rheinisches Landesmuseum Bonn* jusqu'en 1968. Il s'est d'abord occupé de façon intensive des inscriptions de Pannonie et de Dalmatie. Il a ensuite tour à tour enseigné à l'université de Bonn, à celle de la Ruhr à Bochum, puis à celle d'Heidelberg entre 1975 et 2002, date à laquelle il obtint l'éméritat. Historien et épigraphiste reconnu, il était un éminent spécialiste de l'Antiquité romaine. Sa contribution scientifique est non seulement considérable par une production abondante, mais aussi par l'influence qu'il a exercée sur le monde de la recherche, tant dans les domaines politique et social que par son travail d'épigraphiste et de prosopographe (sur les légats de légion du Rhin en 1967, sur le consulat à l'époque antonine en 1977...). Peu avant sa mort, il venait de livrer la 4<sup>e</sup> édition de son livre *Römische Sozialgeschichte*, paru pour la première fois en 1975. Les hommages qui lui ont été rendus sont rappelés et attestent du respect et de l'estime du monde scientifique international envers lui et pour son œuvre. On peut se demander pourquoi et sur quel fondement rassembler des *Varia* de ce savant, auteur de près de 600 titres de livres et d'articles, pour ne conserver que 24 articles (les éditions originales sont données en début de chaque article, mais la pagination initiale n'est pas reprise). En fait, par cet ouvrage, les éditeurs scientifiques, Angelos Chaniotis et Christian Witschel, ont voulu montrer l'étendue de ses mérites et surtout son talent de visionnaire en matière de recherche épigraphique. En effet, à bien des égards, G. Alföldy a ouvert la voie à l'application de méthodes scientifiques, et, par sa recherche de dimension internationale, il a touché et inspiré profondément des générations de chercheurs. Ce savant était un polyglotte exigeant. Cet aspect de son travail apparaît au travers des articles rassemblés qui ont été rédigés avant tout en allemand, mais aussi en anglais, en français et en espagnol. Mais surtout, il a été le précurseur en matière de bases de données : il est celui qui lança en 1986, à l'université d'Heidelberg, le projet de constitution de la *Epigraphic Database Heidelberg* (EDH), en ligne gratuitement (<<https://edh-www.adw.uni-heidelberg.de>>). En septembre 2018, cette base affichait 76.652 inscriptions recensées, 38.270 photos et 15.899 publications dépouillées. Cette initiative pionnière s'est révélée un modèle et reste un exemple avisé des humanités numériques et de leur richesse mise au service de tous. L'introduction (p. 19-31) de ce volume a été rédigée par G. Alföldy lui-même peu avant sa mort et consiste en un rappel historique de la recherche épigraphique qu'il a menée. Il part de l'inventaire actuel, qui rassemble aux environs de 400.000 inscriptions latines, sans compter les inscriptions grecques et les documents de l'*instrumentum*. Il évoque la bourse qu'il a reçue en 1986 pour monter le projet EDH : le Gottfried-Wilhelm-Leibniz-Preis de 3 millions de DM et la prise en charge, en 1993, du programme

par l'Académie des sciences d'Heidelberg. Il revient également sur sa participation aux nouveaux volumes du *CIL*. On peut citer préalablement son recueil sur les inscriptions de Tarragone (1975) puis l'important travail sur les corpus d'Espagne, sans compter les deux tomes du volume VI des inscriptions de Rome. Il fait état des nombreuses collaborations qui ont enrichi son travail. Il évoque entre autres les travaux de Ramsay Mac Mullen sur l'*Epigraphic Habit* (1982) et ceux de Werner Eck sur la prosopographie et l'auto-représentation des élites romaines sénatoriales (*Senatorial Self-Representation*, 1984). Il souligne également l'importance de l'*AE* pour l'actualité des découvertes. Ses souvenirs sont également émaillés de traits d'humour (p. 30) sur le travail parfois ingrat de l'épigraphiste, mais toujours avec de belles émotions. Le livre est constitué de deux parties : la première regroupe ses travaux concernant la culture épigraphique des Romains, avec 17 contributions et la seconde contient 7 développements de réflexion autour du passé, du présent et de l'avenir de la recherche épigraphique. La première partie débute avec une mise au point sur la culture de communication épigraphique développée par les Romains (« Römische Inschriftskultur von Hispanien bis zum Orient », p. 35-72). Il y développe l'analyse de la *praxis* épigraphique et de la place de celle-ci dans la mise en valeur des monuments. L'article suivant développe cette idée (« Die epigraphische Kultur der Römer », p. 53-72), montrant que les Romains se sont appropriés cette forme de communication et qu'ils l'ont utilisée comme un moyen d'intégration culturelle des populations sous leur domination. Les Romains ont développé une civilisation de l'écrit et de la communication par les inscriptions, qu'elles soient réalisées sur des monuments ou sur des objets du quotidien. Les diplômes militaires et leur nombre impressionnant sont parmi les indicateurs du succès de cette pratique. Dans l'importante contribution suivante, « Augustus und die Inschriften: Tradition und Innovation », p. 73-102, on comprend mieux comment Auguste a utilisé l'épigraphie comme un élément de son discours impérial : elle constitue l'une des clefs de la réussite de sa politique de communication et de la longévité du pouvoir qu'il a mis en place. En conséquence, l'article suivant (« Die Repräsentation der kaiserlichen Macht in den Inschriften Roms und des Imperium Romanum », p. 103-116) précise cette idée puisque la titulature du prince ainsi diffusée contribue au renforcement des pouvoirs ainsi énoncés. Un article plus précis encore évoque les lettres dorées (« Der Glanz der römischen Epigraphik: *litterae aureae* », p. 117-138) qui ont permis de mettre en évidence des textes permettant de faire briller, de mettre à l'honneur des actions ainsi glorifiées, des princes dont l'éclat des actions scintille aussi fort que les lettres d'or. Il montre ensuite que l'érection de statues (« Statuen, Inschriften und die Gesellschaft in Rom und im Imperium Romanum », p. 139-152) est devenue une véritable activité, intégrée à la vie politique et sociale de Rome, au jeu de pouvoir des élites de Rome et de l'Empire. Les inscriptions qui figurent sur les bases constituent à la fois un élément de dialogue et d'équilibre, mais aussi pour l'historien une source d'information exceptionnellement riche. L'article suivant (« *Pietas immobilis erga principem* und ihr Lohn », p. 153-186) développe cette réflexion pour l'érection de statues de sénateurs à Rome sous le Haut-Empire. Puis le lien entre la cité d'origine des sénateurs et leur domicile à Rome est abordé (« Örtliche Schwerpunkte der medialen Repräsentation römischer Senatoren », p. 187-203). Les indications données sur les inscriptions constituent de véritables *curriculum vitae*, et donnent aussi parfois l'occasion d'exprimer des sentiments, de donner des éléments de la vie, fourmillent de stéréotypes, etc., qu'il est intéressant de décrypter grâce à cet article sur les inscriptions et la biographie (« Inschriften und Biographie in der römischen Welt », p. 205-225). Il aborde ensuite le contenu des inscriptions de l'époque tardive (« *Difficillima tempora*: Urban Life, Inscriptions and Mentality in Late Antique Rome », p. 227-242). L'article suivant est un bilan de mille ans de culture épigraphique en

Hispanie romaine, où l'autoreprésentation et l'ordre social transparaissent de manière forte (« Tausend Jahre epigraphische Kultur im römischen Hispanien », p. 243-277). Il aborde également la question de la spatialisation de l'écrit dans la cité (« Text, Schrift, Monument und Raum », p. 279-298) : où placer les monuments et pourquoi ? Il est évident que la mise en scène de l'écrit dans l'espace poursuit des objectifs politiques et sociaux qu'il est utile de repérer. Il montre l'intérêt de croiser épigraphie et archéologie en prenant l'exemple de l'Hispanie. Il passe ensuite au cas de l'épigraphie sur les côtes du Levant (« Die Entstehung der epigraphischen Kultur der Römer an der Levanteküste », p. 299-315), puis fait le point sur l'épigraphie de Tarraco, de ses débuts à son épanouissement (« Die frühe epigraphische Kultur von Tarraco: von den Anfängen bis zur höchsten Blüte », p. 317-339). La prise en considération de l'origine des pierres inscrites et de l'organisation des ateliers de production est un point important (« *Officina lapidaria Tarraconensis* », p. 341-363). On passe ensuite à une autre aire géographique, du sud de l'Allemagne (« Römische Inschriftenkultur in Südwestdeutschland », p. 365-373) au Danube (« Die Anfänge der epigraphischen Kultur der Römer an der Donaugrenze im 1. Jahrhundert n. Chr. », p. 375-390). Dans la seconde partie, il fait état des avancées de la recherche épigraphique romaine depuis Theodor Mommsen, ce père fondateur de l'histoire et de l'épigraphie romaines (« Theodor Mommsen und die römische Epigraphik », p. 393-415), mort il y a cent ans alors. C'est un devoir de *pietas* en quelque sorte, qui permet d'apprécier la méthode employée, les résultats obtenus et l'évolution du travail. Dans l'article suivant, il brosse le portrait de quatre grands savants du XX<sup>e</sup> siècle qui ont consacré leur vie à l'épigraphie (« Vier große Epigraphiker des 20. Jahrhunderts... », p. 417-446). Il y dresse de vibrants hommages à ces savants reconnus et estimés : Hans-Georg Pflaum (1902-1979), Eric Birley (1906-1995), Herbert Nesselhauf (1909-1995) et Harald von Petrikovits (1911-2010). On notera que les auteurs du colloque à la mémoire d'H.-G. Pflaum, S. Demougin, X. Loriot, P. Cosme et S. Lefebvre, ont fait écho à cet éloge dans l'introduction de la publication des actes *H.-G. Pflaum. Un historien du XX<sup>e</sup> siècle*, Genève, 2006. On notera aussi l'intérêt tout particulier que G. Alföldy a pointé dans la lecture par H. von Petrikovits de l'inscription de Marcus Caelius, l'officier romain tombé lors de la guerre de Varus : le détail de la photographie l'illustre magnifiquement bien (p. 443-446) ; une belle leçon de méthode assurément. L'article suivant est consacré à « Ronald Syme: Literature, Epigraphy, Prosopography, and History » (p. 447-482) avec un titre extrêmement évocateur : *A garden of delights...* Là encore, on se réglera de la lecture des appendices (p. 466-482) qui livrent des éléments du discours de la méthode en insistant sur la partie épigraphique du travail monumental accompli par le savant anglais. On comprend mieux l'homme, son parcours et son œuvre, tout en touchant concrètement à l'intelligence de la réflexion. G. Alföldy aborde ensuite l'avenir de l'épigraphie (« Die Zukunft der Epigraphik », p. 483-498). Il s'y réjouit de l'élan pris par la recherche internationale, qui a permis la multiplication des contacts (sociétés d'épigraphie nationales et internationale telle l'AIEGL), la publication toujours plus grande des découvertes (indicateur de l'*AE*...), les riches débats qui agrémentent les colloques et autres espaces de discussions, les corpus dont la constitution se poursuit et doit se poursuivre, et l'élan donné aux bases de données (*PETRAE* et les autres projets comme celui du *Centre for the Study of Ancient Documents* à Oxford...). Il insiste aussi sur la qualité toujours plus grande des publications, la rigueur accrue des éditions, des relectures et des corrections proposées. Il termine en espérant que le travail fourni actuellement soit encore meilleur que celui produit par sa génération. L'article suivant reproduit un discours relatif aux recherches effectuées entre 1997 et 2002 dans le domaine des inscriptions antiques (« Forschungen zu antiken Inschriften 1997-2002 », p. 499-513). Son enthousiasme et son vibrant appel international à la collaboration ne

peuvent qu'avoir des échos positifs à nos oreilles. Ainsi est reproduit également un discours qu'il a prononcé à Lyon en 1997, véritable plaidoyer pour « L'édition des *corpora* des inscriptions romaines », p. 515-519 : il y invite à « suivre les grands maîtres », ce qu'il était à n'en pas douter. Le volume se termine assez logiquement par une mise au point sur les inscriptions d'Hispanie (« Die Inschriften von Tarraco im *Corpus Inscriptionum Latinarum* », p. 521-537), point fondamental de sa production scientifique tout au long de sa carrière. Les éditeurs ont fait un remarquable travail de mise en valeur de ce volume par la richesse des *indices*, y compris des sources (p. 551-588). Il faut également souligner la qualité des images reflétant les efforts soutenus par ce savant pour que la lecture de chaque inscription puisse être vérifiée au moins par ce biais (185 figures, 16 dans le texte et le reste à la fin du volume). Ce livre est le reflet de toute une vie consacrée à l'épigraphie et à l'histoire politique et sociale de Rome et du monde romain. On sent à chaque page la passion qui animait ce savant de stature internationale, infatigable combattant luttant pour défendre une science de qualité. Il a brossé les portraits de grands maîtres de l'histoire romaine et de l'épigraphie, et lui-même est devenu l'un d'entre eux, un modèle pour les générations futures.

Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE.

Véronique BOUDON-MILLOT / Muriel PARDON-LABONNELIE (ed.), *Le Teint de Phryné. Thérapeutique et cosmétique dans l'Antiquité*, Paris, de Boccard, 2018 (Orient & Méditerranée, 27), 24 × 16 cm, 252 p., fig., 49 €, ISBN 978-2-7018-0551-1.

L'ouvrage rassemble douze contributions, présentées lors du colloque international organisé à Paris en janvier 2016, et s'appuie sur la collaboration entre deux laboratoires du CNRS, l'un relevant des sciences dites dures (Archéologie Moléculaire et Structurale), l'autre des sciences humaines (Orient & Méditerranée). Les lecteurs qui chercheraient d'alléchants détails sur la belle courtisane du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère qui fut le modèle de Praxitèle devront se reporter directement à la fin du volume : seuls les trois derniers textes y font référence. Ils seront peut-être déçus d'apprendre que son nom (ou plutôt son surnom) signifie « le crapaud » : elle refusait probablement l'usage des fards, d'où un teint pâle, jugé trop jaune, ou légèrement bronzé, qui ne correspondait pas aux canons d'alors de la beauté. C'est ce qu'expliquent Florence Gherchanoc et Marie-Claire Rolland, étudiant l'une ce qu'était un « beau teint » pour les Grecs, l'autre une « belle peau » chez les Romains, tandis que le romancier Christophe Bouquerel s'intéresse à l'étrange surnom donné à une femme aussi belle qui lui a inspiré un roman historique sur la vie des hétaires témoignant d'une fréquentation assidue des textes et des musées. Pour la plupart des auteurs anciens (sauf Ovide), la beauté du teint est due à la coloration naturelle et non aux artifices. Or justement, c'est à la peau humaine, notamment celle du visage, que s'intéressent les autres contributions présentées ici : ses couleurs, ses défauts, les soins esthétiques ou médicaux qu'on lui apporte en fonction des critères de l'époque, et bien sûr la composition des crèmes et onguents et leurs éventuels méfaits, sans exclure la micro-chirurgie dermatologique. On mesure alors l'intérêt d'associer les recherches scientifiques des uns (chimistes, experts médicaux, archéologues) et l'étude approfondie des textes anciens par les autres (philologues, historiens ou philosophes), en suivant un parcours chronologique qui va des Grecs jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère environ, l'essentiel étant consacré à la période romaine. Véronique Boudon-Millot souligne d'abord que, pour les Anciens, la cosmétique est à distinguer de la « commotique » (art de la parure) : la première répare et corrige, tandis que la seconde ne vise qu'à produire une beauté artificielle. En conséquence, il faut définir ce qu'est la beauté naturelle, « convenante », et on sera peut-être surpris d'apprendre que, pour une femme, il est justifié de

colorer ses cheveux blancs s'ils offusquent la vue du mari. En revanche, la cosmétique n'est pas distincte de la dermatologie et représente bien une branche mineure (et moins élaborée) de l'art médical : elle cherche en effet à corriger diverses altérations ou maladies de la peau – dont la description n'est pas toujours identifiable pour les modernes. V. Boudon-Millot énumère les nombreuses recettes figurant dans les textes, dont on peut parfois se demander si elles relèvent vraiment de la cosmétique plutôt que de la comotique. L'intérêt de cette contribution, outre sa valeur scientifique appuyée sur de nombreuses citations, réside aussi dans les fréquentes références aux pratiques modernes. Alessia Guardasole s'inscrit dans le même axe de recherche. Elle limite dans un premier temps son étude à l'opposition opérée par Galien entre cosmétique et comotique pour les soins aux cheveux. Le médecin en effet recense les moyens d'éviter la canitie et l'alopecie (blanchiment et perte par plaques), en montrant que certains sont « convenants » et d'autres inconvenants – toujours par référence aux lois de la nature ; et cela dans un contexte polémique où il n'hésite pas à critiquer les médicaments utilisés par certains confrères. Elle montre ensuite comment Galien élargit l'étude de la cosmétique aux autres parties du corps en s'appuyant sur les *Kosmêtika*, un ouvrage (disparu) du médecin Criton, actif sous Trajan ; il en reproduit la table des matières, et ne retient comme valables que les remèdes qui « préservent la beauté naturelle ». Dans une dernière partie très savante, qui s'appuie notamment sur l'étude de mots rares parfois malmenés dans la transmission des textes, A. Guardasole suit le cheminement des références aux médicaments de Criton dans la pharmacologie antique jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle ap. J.- C., en cherchant à y retrouver la trace des remèdes rejetés par Galien. Antonio Ricciardetto, lui, s'intéresse aux substances tirées des crocodiles (dénomination englobant aussi plusieurs espèces de lézards terrestres), utilisées dans tout le monde méditerranéen. Tout est bon dans le crocodile (peau, graisse, sang, intestins et excréments), en usage externe ou parfois interne, pour donner un joli teint, mais aussi pour soigner la peau ou les yeux, et même les douleurs lombaires, grâce à ses effets apaisants, curatifs, voire aphrodisiaques. La fiente de crocodile (très utilisée bien que très onéreuse) est censée donner un beau teint au visage, selon Galien et Dioscoride. Cet emploi est moins surprenant qu'on pourrait le croire, puisqu'une analyse biochimique montre qu'elle contenait des vitamines C et E... mais qu'il valait mieux éviter son usage, vu les risques d'infection. Un passage très intéressant est consacré au crocodile du Nil, animal sacré – ce qui ajoutait à ses potentialités – élevé dans de véritables « nurseries » par les prêtres-médecins des temples égyptiens. Les trois contributions suivantes concernent les fouilles archéologiques menées à Marquion / Sauchy-Lestrée (Pas-de-Calais) qui ont permis de découvrir sept tombes gallo-romaines. Elles associent plusieurs types de recherches : archéologiques, chimiques et philologiques. Le premier article, de Claire Barbet, est un compte rendu précis des fouilles, de la découverte des tombes et des travaux de dégagement, de leur état respectif et du matériel trouvé dans chacune. L'auteure conclut que ces tombes sont exceptionnelles par « l'originalité de certains objets déposés dans différentes tombes qui attestent des activités liées aux soins cosmétiques et thérapeutiques ». Sans doute l'étude de ces objets est-elle convaincante pour les spécialistes ; le lecteur profane, lui, pourra se sentir un peu frustré, car pour beaucoup d'entre eux, il est surtout question d'un usage hypothétique fondé sur l'analyse chimique des enduits retrouvés sur divers fragments. Toutefois, le coffret original trouvé dans la tombe 427 présente, de façon intéressante même pour les non-initiés, des compartiments et des enduits qui semblent bien orienter vers des soins de toilette, ou plutôt un usage médical (peut-être pour un oculiste). Le deuxième texte, de Marlène Aubin, est justement consacré aux soins des yeux dans l'Antiquité romaine ; plusieurs médecins latins donnent des recettes dont M. Aubin analyse les composants chimiques en les comparant aux collyres estampillés

retrouvés dans plusieurs sites archéologiques. Elle s'attache à « deux cas singuliers » : les collyres estampillés *stratioticon* retrouvés à Lyon et le contenu du coffret de bronze trouvé sur le site de Marquion / Sauchy-Lestree. On mesure avec cette contribution l'apport de la science moderne qui associe à l'analyse chimique proprement dite « la spectroscopie Raman et la diffraction des rayons X couplée à la spectroscopie de fluorescence des rayons X » (p. 96). M. Aubin arrive ainsi à des certitudes pour les collyres de Lyon et à des hypothèses encourageantes pour le coffret de Marquion. Le troisième texte enfin, celui de Muriel Pardon-Labonnelie, s'intéresse lui aussi aux yeux, mais dans un cadre très différent, celui de l'utilisation du noir dans le maquillage. Dans un premier temps, l'auteure, s'appuyant sur de nombreuses citations, conteste les descriptions caricaturales et moralisantes du fard outrancier qu'auraient utilisé les femmes de l'Antiquité, et souligne que le maquillage des yeux était recommandé pour remédier à des défauts esthétiques (comme l'absence de cils) ou à diverses lésions oculaires. Et son efficacité, selon les médecins anciens, était d'autant plus grande qu'il utilisait des pigments plus noirs. Dans une seconde partie plus brève, l'auteure passe aux données archéologiques et scientifiques recueillies dans divers sites, en particulier dans les tombes de médecins ; elle s'attarde sur la pyxide découverte à Marquion / Sauchy-Lestree et sur des objets provenant d'autres sites, dont les résidus noirs indiquent peut-être qu'il s'agissait d'encriers, mais plus probablement de boîtes à fards ou à remèdes. Marie-Hélène Marganne paraît remonter dans le temps, puisqu'elle évoque les médecines égyptienne et hippocratique. Mais la cohérence est à chercher, justement, du côté de l'utilisation du noir, que l'auteure suit dans les écrits médicaux grecs en s'attachant spécialement au mot *στῆμι* (d'origine égyptienne, qui désigne une couleur noire) et au verbe *στῆμιλλειν* (« noircir les yeux »). M.-H. Marganne enquête sur la formation et la présence de ces termes d'abord dans les textes anciens, et ensuite tout particulièrement dans les papyrus littéraires grecs et latins (du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère) ou documentaires (VII<sup>e</sup> siècle). Elle conclut que, bien que d'origine ancienne, ils n'apparaissent dans la composition des fards pour les yeux et des collyres que vers la fin de l'époque hellénistique, voire au début de l'époque romaine. Danielle Gourevitch étudie plus généralement toutes les atteintes que peut subir la peau humaine depuis la naissance, et en particulier celle des femmes, lors des épisodes majeurs de sa vie comme la puberté, la grossesse... et la vieillesse. S'appuyant sur de nombreux textes, essentiellement de l'époque romaine, et aussi sur des découvertes archéologiques récentes, elle recense, souvent avec humour, tous les remèdes qu'ont pu proposer les médecins – parfois avec réticence – pour donner au bébé un corps sans défaut et surtout rendre au visage féminin vieillissant la « blancheur de neige baignée de rose » qu'il avait dans sa prime jeunesse. Philippe Mudry, lui, aborde un sujet original et non sans lien avec la vie moderne, en cherchant comment les Anciens ont pu tenter d'effacer les tatouages. Dans l'Antiquité, le tatouage est mal vu. Chez Hérodote, il est propre aux Barbares, et dans le monde gréco-romain, la marque au fer rouge stigmatise souvent les esclaves, les condamnés ou les prisonniers de guerre. Cependant, dans les derniers siècles de l'Empire s'est répandu l'usage du tatouage des soldats, à la fois comme matricule et comme rite d'intégration. Les recettes de détatouage apparaissent dans les textes médicaux dès le I<sup>er</sup> siècle de notre ère, par exemple chez Scribonius Largus, qui donne une recette très proche de celle de Cassius Felix (V<sup>e</sup> siècle). Mais ces compositions diffèrent radicalement de celles d'Oribase (IV<sup>e</sup> siècle), Aetius d'Amide au VI<sup>e</sup>, et Paul d'Égine au VII<sup>e</sup>, très similaires, dont l'origine pourrait remonter au tournant des I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles de notre ère. P. Mudry interroge enfin un dermatologue moderne sur les méthodes employées avant le temps du laser, dont certaines se basent sur l'utilisation de substances caustiques mentionnées dans les recettes antiques (sel, cantharide) ; mais si la douleur était garantie, avec parfois des effets secondaires,

le succès l'était un peu moins. La variété des angles d'approche, l'abondance des citations, la qualité des analyses et la présence de nombreuses planches illustrées dans les dernières pages rendent cet ouvrage très agréable à lire aussi bien pour le profane que pour le spécialiste, sur un sujet qui n'a rien de tout à fait nouveau sans doute, comme en témoigne l'abondante bibliographie donnée par la plupart des auteurs, mais qui s'enrichit utilement des apports scientifiques récents. Joëlle JOUANNA-BOUCHET.

Graziana BRESCIA / Mario LENTANO / Giampiero SCAFOGLIO / Valentina ZANUSSO (ed.), *Revival and Revision of the Trojan Myth: Studies on Dictys Cretensis and Dares Phrygius*, Hildesheim / Zürich / New York, G. Olms, 2018 (Spudasmata, 177), 21 × 15 cm, 398 p., fig., 57,99 €, ISBN 978-3-487-15681-1.

Dares and Dictys are hard to understand and a 2016 Rome conference was welcome. Here we have the dozen papers, together with a new contribution by G. Garbugino – eight in Italian, two in German, two in rather non-native English, and one in French. There is a good range of bibliography cited, though more might have benefited from my *Brill's New Jacoby* on-line edition of the Greek Dictys (author 49; a more decisive second edition, hereafter *BNJ2*, will have appeared in 2020). In particular, the date of Dictys (surely 70-90 AD, *BNJ2* Biographical Essay) is not methodically confronted, and there is, depending on the author, little or no understanding of the key role of 'Sisyphos' in rewriting Dictys, which caused misleading reports of 'Dictys' in John Malalas and the Byzantine chroniclers (*BNJ2* Commentary on F 11a). A. Ruta does some interesting work on the literary style of the Greek Dictys (from the papyri) and of Dictys / Septimius. Like many, he overemphasises Septimius' supposed freedom in his translation; and perhaps it would be better to spend more time on the Homer scholia (which represent the contemporary 1<sup>st</sup>-century AD scholarship from which Dictys emerged) rather than Thucydides (p. 35-36). But Ruta importantly demonstrates his pre-atticising character (p. 41-43; NB therefore his date) and picks up some of his stylistic quirks, like the *verismo* obsession with the passing of a 'few days' (p. 31-32). E. Gómez Peinado tries to contextualise Dictys, but this area is more complicated than she allows. There is no 'influence of the Second Sophistic' (p. 53) on Dictys, because of his date, and the account of the 'Byzantine scholars' is bedevilled by the absence of Sisyphos from the discussion. It is even possible that *only* Ps.-Symeon (who is cited as 'George Cedrenus', because the latter copied him word for word, *BNJ2* Commentary on F 5a) had knowledge of the text of Dictys (cf. p. 66), as opposed to the fictional 'Dictys' cited by Sisyphos. Gómez Peinado's methodical account does, however, usefully highlight variations between Dictys / Septimius and the Byzantines, which we do indeed need to know about. It is how one explains those variations that is missing. G. Garbugino's *additamentum* presents a heavyweight scholarly piece on the sources and dating of Dares. Here much hangs on the Portraits of the Heroes, which famously are absent from Dictys / Septimius, but present in Dares, John Malalas and Dracontius. The question of chronological priority between these three then determines whether Dares is before or after the fifth century AD – Garbugino places him late (needlessly, I suspect, given that the portraits must have been in Sisyphos). A final section (p. 107-115) makes some interesting points on the differences between Dares and Dictys (Septimius), e.g. on how Dares has worked up Palamedes as a troublesome revolutionary. M. Movellán Luis writes on the 'internal cohesion' of Dictys. The English and some poor kerning make this hard to read. And there are the occasional misspellings – 'Dictis', 'Helanicus', and 'Hegesianactes' (Hegesianax). For Movellán Luis, Dictys' work is 'a kind of forgery' if well done (p. 143). So, for instance, it constructs a consistent, distinctive and detailed

genealogy (p. 138-142). ‘Forgery’ seems to me quite the wrong word to characterise the *Ephemeris*, as it can scarcely originally have been intended to fool anyone (*non pas [un] leurre*, according to the title of *Décloquement* below). The question is how such a fiction could come to be taken seriously by John Malalas and his successors (interestingly handled by *Décloquement* at p. 178-179). Part of the answer to that question doubtless lies, as Movellán Luis shows, in the plausibility that Dictys bestowed upon his fiction. The plot she sees as structured by instances of *iniuria* and ‘repair’, by which I think she means provocation and an almost dialectical response to that provocation. This is a useful position from which to view the moral dynamics of the work. S. Bär seeks to view Dictys and Dares against the background of ‘zweitsophistischen Homerrevisionismus’. In one sense this is futile, as Dictys antedates the Second Sophistic (see above, including Ruta, and *pace* the 2<sup>nd</sup> century dating on p. 172) and Dares postdates it (hugely, if we follow Garbugino). Further, the Second Sophistic was perhaps not so unitary as we make it and I would hesitate, e.g., to speak of the ‘paradigmatischen Charakter der zweitsophistischen Homerepanorthose’ (p. 168). On the other hand, Dictys is part of the story of the *réécriture* of Homer, a phenomenon wider than the Second Sophistic, and Bär gives a rich picture of the pseudo-correction of Homer in authors ranging from Dio and Lucian to Tryphiodoros and Quintus. For V. *Décloquement* the ludic nature of Dictys points to a *paideia* rather counter to the ostensibly bare and simple text (p. 193-194). *Décloquement*’s is an energetic on-trend account, and I will forgive him his enthusiasm for metafictional semiosis (Dictys’ Cretanness a signal that he is a liar, with needless consequential tangents at p. 191) and his minor slip at p. 187 on the obscure warrior ‘Gunée’ (*Gouneus*), who *does* appear in the *Iliad* (2.748). Very valuable is his emphasis on *réécriture*, the activity that Dio (*Trojan logos*) and Philostratus (*Heroikos*) are engaged in (he has written a thesis on Philostratos). This deserves to be, and maybe is meant as, a technical term with an implicit theory behind it. It is in a way the *genre* that Dictys belongs to. *Décloquement* has an impressive grasp on the dynamics of such rewriting and its relationship to the ancient commentary tradition (e.g. p. 188-190). G. Brescia considers the story of Achilles and Polyxena in Dares and what impact it has on the supposed heroism of Achilles. Dares can be a hard text in which to find interest, but Brescia illuminatingly observes how Dares’ version of Achilles and Polyxena foregrounds the role of Hecuba and her *consilium muliebre temerarium* (§ 34), designed to gain revenge for Achilles’ killing of Hector and Troilus (p. 206-210). I fear, however, that her later section on Achilles, love and war (p. 214-223), with references, for instance, to Ovid and to Seneca, is hard to use without taking more account of the generic presuppositions of Dares. And that is where we are rather in the dark. Achilles and Polyxena is not here being handled by an elegist or a philosopher, or even a novelist or romancer. What exactly does it mean for our understanding of the text if epic warfare is, satisfactorily for our contemporary tastes, ‘corrosively reduced’ or ‘parodistically degraded’ (p. 223)? Maybe it defines this *riscrittura* (e.g. p. 224) in some way, perhaps a realistic gritty historiographical way? I should also note Brescia’s neat insight into the closeness of the portraits of Helen and Polyxena (p. 224-225). I doubt however that it is to Dares’ literary credit. If both are ‘formosa’ and ‘animi simplicis’, I fear that is poverty of imagination in an ancient male author (Apuleius’ Psyche too is three times a *simplex* puella – *Met.* 5.18, 6.13, 6.15). Achilles and Polyxena is also the subject of M. Lentano – this time in both Dares and Dictys. He starts arrestingly with the observation that the name Polyxena does not appear in Homer. Surprisingly, he makes no use of T. Gantz (*Early Greek Myth: A Guide to Literary and Artistic Sources*, Baltimore, 1993, p. 658-659) for his survey of the development of the myth. And on a point of detail (p. 235 n. 8), ‘Hyginus’, *fab.* 110 must in fact be a report of Dictys and cannot be evidence for



existence of the Achilles-Polyxena love story in Augustan times (on the dating of the *Fabulae*, cf. J. Tolkien, *RE* 10.1 [1918], col. 636-637, 651). This is, however, a nice piece, siting this latter-day ‘myth’ of the love of Achilles for Polyxena in its intertext – myths of love between enemies (typically leading to the surrender of a city) – and myths of the loves of Achilles (for Troilos, Penthesilea, Briseis, or Deidameia on Skyros, p. 243), all rigorously excised for this Polyxena version. I love his depressive conclusion (p. 250-251): in this new world *fides* is only there to be violated and the heroism of Homer has finally altogether passed away. If only the literary calibre of Dictys and Dares had been on a par with the *Angst* of this world view! G. Scafoglio turns to the traitor Antenor. He runs through the mythology (again, no reference to Gantz, or indeed Carl Robert’s *Heldensage*) and then does a close reading of the behaviour and morals of Antenor in each of the two authors. There is nothing very world-shaking about this, but the complexity of the character of Antenor (and of Aeneas) is worth drawing out – and this is expertly done. In a sense it is almost documentary – we get a feeling for the ‘real’ Antenor, which is of course exactly what Dictys would have wanted. E. Langella talks about Neoptolemus as a new hero in posthomeric epic. The posthomeric epic turns out largely to be Quintus’ *Posthomericæ*, which she compares with Dictys (Septimius) and Dares. She looks at Neoptolemus as a speaker and as a warrior in the three authors, where interesting differences arise. Finally she considers whether stemmatic conclusions can be arrived at, but without reaching any compelling solution. V. Zanusso chooses two instances where Dictys could draw on Attic drama and deals, motif by motif with the sacrifice of Iphigeneia (in Book 1) and, more briefly, with the death of Ajax (in Book 5). As she says (p. 311), it is impossible to be exhaustive, though for other possible drama connections from later books, see, for instance, *BNJ2* on F 25 and F 26. Her approach is methodical and exact, but quite narrow: so, in discussing the character of ‘Ulysses’ (p. 325-326), she does not reach out to his relationship with Hekabe in Dictys (Septimius 5.16 and the papyrus Greek Dictys at *BNJ2* F 18) or in Euripides’ *Troades* – or to her dream of the blazing torch (Septimius 3.26, *BNJ2* F 12, cf. Euripides’ lost *Alexander*). Unaware, apparently, of Sisyphos, she takes the Byzantines as inscrutably different from Septimius on the near-sacrifice of Iphigeneia (p. 327, cf. p. 336; or they omit detail, p. 331, actually a consequence of the narrative strategy of Sisyphos, on which see *BNJ2* Commentary on F 11a). Consequently, she has ῥοθή δόξα rather than ἐπιστήμη that Septimius represents Dictys. Similarly, the enhancement of the role of direct speech in John Malalas (p. 341, 342-343) is a hallmark of Sisyphos (*BNJ2* Commentary on F 11a at § 3). On the other hand, she captures well (p. 330-331) the surprise when Dictys, a rationalising realist, resorts to the divine in this episode, complete with atmospherics and divine voice from the grove (1.21). The last two contributions are on reception. T. Gärtner’s piece deals with Achilles and Polyxena in selected medieval and early modern texts and is quite a treasure trove. I hadn’t realised that Fulgentius touches on Achilles’ desperate love for Polyxena (*Myth.* 3.7; p. 356) and certainly knew nothing of Ambrogio ‘Novidius’ (the ‘new Ovid’) Fracco, whose *Heroides* include an amorous letter of Polyxena to Achilles – rather a replay of Scylla and Minos, the sort of story from which Lentano had rightly distanced Achilles and Polyxena (p. 236-237). The earliest text treated is Joseph of Exeter’s *Ylias* (towards 1200 AD) – on which now also see the very informative account of F. Mora-Lebrun, *Joseph of Exeter: Troy through Dictys and Dares*, in R. C. Simms (ed.), *Brill’s Companion to Prequels: Sequels and Retellings of Classical Epic*, Leiden, 2018, p. 115-133. Gärtner’s select early moderns are German-speakers who will be new to most readers, though I should mention an extensive note (p. 366 n. 52) on Goethe’s *Achilleis* and its secondary literature. Nonetheless, the Czech Xavier Girzik’s (Jiřík’s) 1808 tragedy *Achilles und Polyxena* is, as

I write, there to buy on the internet, as are the complete works of the Austrian Heinrich Joseph von Collin, including his 1804 Trauerspiel *Polyxena*. Gärtner has done us quite a service. And there is a lot out there even beyond Gärtner's selection (anyone for Lully's posthumous opera, *Achille et Polyxène*, 1687?). The final piece seems to me less useful for budding Dictyans and Daretians. In it V. Prosperi deals learnedly and sensitively with Ariosto's *Orlando Furioso* and its use of Trojan mythology. The problem is that its sole link to Dictys (or Dares) lies in the allegation that the word *tradimento*, applied at 46.82.1 to Hector's undeserved downfall, refers to the *dolus* (p. 383-384), an ambush that Achilles sets for him at Dictys 3.15. An ambush, however, is not betrayal (see the intriguing comment of A. Panizzi, *Orlando Innamorato di Boiardo. Orlando Furioso di Ariosto*, 5, London, 1831, p. 355-356). A happier hunting ground would have been Boiardo, author in the previous generation of the *Orlando Innamorato* that Ariosto continues, to whom Prosperi does give some useful attention (p. 385-386) – and I should also signal her master's thesis, *Iliads without Homer: The Renaissance Aftermath of the Trojan Legend in Italian Poetry (ca. 1400 – 1600)*, Università di Sassari, 2012. Overall, this is an uneven book with some basic flaws, but it contains much that is useful. Alas, there is no index, but at least the price is fair.

Ken DOWDEN.

John BRISCOE, *Liviana: Studies on Livy*, Oxford, Clarendon Press, 2018, 22,5 × 14,5 cm, xiv-256 p., 60 £, ISBN 978-0-19-882468-8.

L'ouvrage intitulé *Liviana* que nous offre le grand spécialiste de la tradition manuscrite et éditoriale qu'est John Briscoe, constitue un outil de travail très pointu qui ne manquera pas de rendre de précieux services aux éditeurs et spécialistes du texte livien. Un chapitre liminaire permet de présenter avec une acribie exceptionnelle les progrès des éditions liviennes en partant des premiers incunables. L'érudition de Briscoe mérite ici d'être saluée et le chercheur trouvera une mine de renseignements passionnants sur la tradition éditoriale. À juste titre, Briscoe souligne l'importance des travaux de M. D. Reeve concernant la tradition manuscrite livienne et notamment la tradition  $\alpha$ . Les chapitres suivants (2 à 13) constituent l'essentiel de l'ouvrage (jusqu'à la p. 214) et portent sur les Livres 21 à 25 de Tite-Live que Briscoe a publiés en 2016 (OCT). Les chapitres 2 à 6 permettent à l'auteur de rendre compte de certaines de ses conjectures, où il a choisi de s'écarter des choix de ses prédécesseurs, refusant en particulier de reprendre des corrections de Conway sans doute jugées quelque peu aventureuses. Le chapitre 7 est, quant à lui, consacré aux annotations de  $A^z$ , dans le manuscrit de Londres, BL Harley 2493. La recherche porte ici sur l'identité de l'annotateur : L. Valla ou Panormita ? Cette étude des plus érudite permet d'apprécier la complexité du problème et de mieux mesurer en particulier les chances d'une possible intervention ponctuelle de Panormita. Le chapitre 8 consiste en une liste de lectures non intégrées dans l'édition des OCT. Le chapitre suivant permet d'identifier de façon précise les manuscrits *deteriores* que l'édition des OCT se contente de présenter par les sigles *det.* ou *dett.* Les chapitres 10 à 12 offrent respectivement la liste des conjectures des éditions de W. Weissenborn, J. N. Madvig, H. J. Müller. L'ultime chapitre de cette première partie comprend des *addenda* et *corrigenda*. La deuxième partie de l'ouvrage, consacrée au livres 31 à 45, s'ouvre sur un chapitre portant sur le problème que pose l'établissement de 34, 4, 16 et revient en particulier sur la nécessité ou non de suppléer le pronom *eas* après *ne*. Le chapitre 15 reprend, quant à lui, l'épineux problème de l'indépendance de la tradition  $\alpha$  par rapport à  $\varphi$ . On appréciera ici la finesse et la solidité de la démonstration offerte par Briscoe, qui apporte en outre de nouveaux arguments en faveur de l'appartenance à une même tradition des textes de Lovato et de Bencius. Le chapitre 16 présente une liste de

commentaires sur les Livres 38-45. L'ultime chapitre consiste en des *addenda* et des *corrigenda* utiles à l'édition des Livres 31 à 40. La publication des *Liviana* de John Briscoe ne pourra donc que réjouir les Liviens qui y retrouveront toute l'excellence et la solidité des analyses auxquelles ce grand chercheur nous a habitués. Bernard MINEO.

Hélène CASANOVA-ROBIN, *Giovanni Pontano. L'Éridan. Eridanus. Introduction, texte latin, traduction et commentaire*, Paris, Les Belles Lettres, 2018 (Les Classiques de l'Humanisme), 22,5 × 14,5 cm, cxi-366 p., 45 €, ISBN 978-2-251-44914-2.

Dopo un certo numero di studi specifici, che ne avevano annunciato la preparazione, Hélène Casanova-Robin ha pubblicato in una prestigiosa ed impeccabile veste, con traduzione ed ampio corredo di introduzione e commento, un'edizione dell'*Eridanus* di Giovanni Pontano, la più tarda delle raccolte di poesia erotica del grande umanista quattrocentesco vissuto nella Napoli aragonese. Si tratta di un'opera che, in assenza di significative testimonianze manoscritte, ci è stata tramandata solo dalla sua *editio princeps*, pubblicata postuma per le cure di Pietro Summonte nel volume dei *Carmina pontaniani (Iovannis Ioviani Pontani Carmina, impressum Neapoli per Sigismundum Mayr Alema-num mense Septembri, 1505)*, e sulla quale finora sono stati espressi giudizi alquanto superficiali non supportati da veri e propri studi d'insieme. Eppure, quella dell'*Eridanus* è una silloge di grande interesse letterario, perché nei suoi due libri in metro elegiaco il poeta aveva convogliato non solo la raffinata narrazione poetica di una sua senile infatuazione amorosa, quella per Stella di Argenta, una giovane donna da lui conosciuta durante la Guerra di Ferrara e fatta venire a Napoli dopo la morte di sua moglie, ma anche la sua idea più matura e compiuta dello statuto letterario e stilistico di un canzoniere amoroso, che fosse moderno ed originale, ma al tempo stesso in linea di continuità coi modelli classici. Qui, infatti, in una suggestiva cornice paesaggistica dominata dal fiume Po – con cui, appunto, è identificato il mitico Eridano –, impreziosita dalla memoria ovidiana di Fetonte e delle sorelle Eliadi e popolata di divinità e personaggi mitici, sì, ma caratterizzati nondimeno da tratti di potente ed indimenticabile realismo descrittivo, i componimenti erotici in cui l'umanista aveva cantato il suo tormentato amore sensuale per Stella si avvicinano sia con carmi apparentemente disimpegnati, ma densi invece di contenuti metaforici e metaletterari, sia con riflessivi carmi ispirati da tutte le ansie, le paure, le sofferenze ed i rimpianti della sua età senile, creando una complessa e varia costruzione letteraria ricca di temi lirici che si spingono ben oltre la materia erotica in senso stretto. Esisteva finora un solo, sintetico tentativo di interpretazione complessiva dell'*Eridanus*: esso si soffermava, da un lato, sulle problematiche filologiche legate alla costituzione stessa della raccolta pubblicata postuma e, dall'altro, sui suoi rapporti intertestuali con la poesia elegiaca classica (L. Monti Sabia, *Tre momenti nella poesia elegiaca del Pontano*, in L. Monti Sabia / Salvatore Monti, *Studi su Giovanni Pontano*, a cura di G. Germano, vol. I, Messina, 2010, p. 653-727, part. 700-725), ma, soprattutto sul primo versante, esso giungeva a conclusioni che oggi, alla luce di una più moderna visione critica della filologia pontaniana, non potremmo più considerare del tutto condivisibili. Ora questo biasimevole vuoto critico è stato riempito dal volume curato dalla Casanova-Robin, che risulta costituito da un'ampia *Introduction* (p. xi-cx) seguita da una sintetica *Note au texte latin* (p. cxi-cxii); dal *Texte latin et traduction* dei due libri dell'*Eridanus* (p. 3-69 il primo e p. 71-123 il secondo), cui seguono le *Notes* al primo ed al secondo libro (rispettivamente p. 125-270 e p. 271-331); e, a conclusione, da una ricca *Bibliographie* di riferimento (p. 333-361) e dalla *Table des matières* (p. 363-366). Con la fine e bene argomentata *Introduction* di Casanova-Robin, gli studi pontaniani si arricchiscono finalmente di uno studio complessivo e dettagliato sull'*Eridanus*,

che ne sviscera le tematiche ed i rapporti con la tradizione classica nel tessuto della produzione poetica dell'umanesimo, segnando una pietra miliare nell'interpretazione critica e letteraria di quest'opera. Tale *Introduction* è scandita in sezioni, che ne organizzano razionalmente l'articolato contenuto. Dopo una rapidissima sintesi bio-bibliografica, che introduce al lettore la figura del Pontano come poeta ed intellettuale del suo tempo (*Giovanni Pontano*, p. xi-xv), la prima sezione (*L'Eridanus*, p. xv-xxxvii) si snoda intorno alle problematiche fondamentali della raccolta: innanzi tutto *Date et sujet de l'œuvre* (p. xv-xix), per cercare di definire, per quanto possibile, la cronologia di composizione dell'opera, ma soprattutto per metterne in luce il carattere non esclusivamente amoroso, secondo un esempio mutuato dai modelli classici e bene attestato in Properzio ed Ovidio, ma già in precedenza sperimentato dal Pontano stesso nella sua precedente raccolta del *Parthenopeus sive Amorum libri duo*. Circa l'autenticità delle macrostrutture della raccolta, nonostante essa fosse stata edita postuma da Pietro Summonte come *opus imperfectum* e nonostante l'assenza di ulteriori fonti manoscritte utili ad un confronto in tal senso, la Casanova-Robin mantiene, giustamente a mio avviso, una posizione equilibrata ed interlocutoria, che si discosta da quella radicalmente dubbiosa in precedenza espressa dalla Monti Sabia (v. *supra*) e che le ha consentito di ricostruire con una precisa posizione critica e, direi, in maniera persuasiva i complessi significati della raccolta. Col paragrafo *L'Éridan et Phaéton : la matrice mythologique de l'œuvre* (p. xx-xxvi), la prima sezione continua col definire la cornice paesaggistica e mitologica della raccolta, che, con un chiaro omaggio a Virgilio, evoca i paesaggi padani ed il corso del fiume Po, sposandoli col mito di Fetonte, che non solo risulta carico del retaggio di tutte le spiegazioni morali su di esso costruite dall'antichità al medioevo, ma che attraverso la mescolanza simbolica degli elementi di acqua e fuoco può rappresentare anche una felice metafora della passione amorosa. Nell'ultimo paragrafo della sezione, *La diffraction pontanienne* (p. xxvii-xxxvii), si dimostra come il mito di Fetonte, che non risulta mai trattato nell'*Eridanus* per esteso, attraversi e permei, piuttosto, tutta la raccolta con un'ampia serie di riferimenti più o meno microscopici che consentono al poeta di esprimere le proprie concezioni etiche e filosofiche, soprattutto in relazione alle tematiche della *prudencia* e della *fortuna*, due tematiche tanto care all'umanista, soprattutto negli ultimi anni della sua attività intellettuale e letteraria, da ispirargli una trattazione specifica in due lunghe opere etico-filosofiche, il *De prudentia* e il *De fortuna*. Così, la raccolta, sia che la sua attuale struttura debba essere ascritta alla volontà dell'autore, sia che debba essere attribuita all'intervento postumo dell'editore Pietro Summonte, presenta comunque, secondo l'equilibrato giudizio della Casanova-Robin, una sua indubbia coerenza proprio in nome di tale linea etica e filosofica trasversalmente sottesa ai suoi componimenti nell'interpretazione poliedrica del mito di Fetonte e del dolore delle sue sorelle. La seconda sezione dell'*Introduction*, sotto il titolo di *Mythes de l'origine et perspectives naturalistes* (p. xxxvii-xlvi), inizia col sottolineare la solennità della celebrazione del fiume Eridano, elemento naturalistico ed insieme mitologico che domina la raccolta pontaniana fin dal suo esordio. Proprio al primo carne è, poi, interamente dedicato il primo paragrafo della sezione stessa (*L'eau et le feu : la poétique érotique de l'Eridanus*, p. xxxix-xlii) per sviscerarne i motivi utili alla comprensione dello spirito dell'intera raccolta, come quello, tipicamente erotico, della mescolanza dell'acqua e del fuoco, che si completa con l'evocazione di Ganimede trasformato nella costellazione dell'Acquario, o quello mitico della coppia divina di Marte e Venere, che incarna l'allegoria dell'amore come opposizione e connubio dialettico dei contrari. A tale tematica, in particolare, è dedicato tutto il secondo paragrafo della sezione (*Étiologie de la dualité de l'Amour*, p. xlii-xlvi), che parte dal carne I 3, con la favola eziologica della dualità di Amore, per trattare poi della ricezione del motivo dell'amore dolce-amaro, così caro alla

letteratura erotica classica, o di quella dei contenuti del platonico *Filebo*, che il vecchio umanista innamorato sembra poeticamente esprimere attraverso la molteplice rappresentazione della dualità di Stella, che lo consola e, al tempo stesso, lo fa soffrire. La terza sezione, *Vénus en terre padane* (p. xlvi-lxvi), si apre con la considerazione di come il trasferimento di Venere nel paesaggio ferrarese risponda alla volontà del poeta di impiantare la poesia elegiaca nella terra di quel Virgilio, al quale in un'elegia della raccolta (I 14) egli attribuisce una nascita divina con l'invenzione di un'eziologia mitologica, per poi passare subito a trattare, nel primo paragrafo, de *Le principe amoureux dans la nature – sympathiea et temperantia* (p. l-lviii): qui la Casanova-Robin dimostra brillantemente come la poesia pontaniana dell'*Eridanus* attinga una parte della sua più feconda ispirazione alle grandi tradizioni filosofiche del mondo antico, da Lucrezio, in primo luogo, ma anche dalla conoscenza diretta o indiretta dei filosofi greci come Empedocle, Platone, gli stoici, creando una perfetta mescolanza di motivi sentimentali ed intellettuali, le cui chiavi di volta si riconoscono in certi usi lessicali che riconducono inequivocabilmente alle singole tradizioni di pensiero di volta in volta evocate. Nel secondo paragrafo di questa sezione, *La poétique des sens* (p. lviii-lxvi), si stabilisce, invece, uno stretto rapporto fra la poesia pontaniana dell'*Eridanus* e la meditazione filosofica condotta da Lorenzo Valla nel suo trattato *De vero falsoque bono*, soprattutto per ciò che riguarda il valore creativo e gnoseologico da attribuire al piacere e al diletto dei sensi: tale collegamento non mi stupisce, visto che l'edonismo filosofico valliano aveva fortemente improntato di sé a Napoli l'etica degli intellettuali e della corte stessa. Ma la Casanova-Robin non manca di sottolineare, però, come la contemplazione della bellezza luminosa di Stella interpreti anche il concetto aristotelico di *phantasia* con le sue sfumature immaginative e sensitive. Nella quarta sezione, *Figures des amants* (p. lxvi-lxxv), l'attenzione è focalizzata su certi significati della mitopoiesi presente nella raccolta: l'analisi delle figure di *Aurore et Tithon* (p. lxvi-lxx), di *Pasyalé et le Mincio* (p. lxx-lxxi) e di *Vénus et son double* (p. lxxi-lxxv) dimostra come tali personaggi rappresentino una trasfigurazione sul piano mitologico del poeta stesso e di Stella nella realtà del loro reciproco rapporto e come la loro stratificazione semantica consenta alla poesia del poeta moderno di superare le possibilità espressive di quella antica. La quinta sezione è tutta dedicata a *La lumière de Stella* (p. lxxv-lxxxix), uno degli aspetti fondanti della poesia erotica dell'*Eridanus*, e, attraverso i suoi paragrafi, *Étoile lumineuse* (p. lxxv-lxxx), *Stella*, *discors concordia aux confins du céleste et du terrestre* (p. lxxx-lxxxiv) e *Lumière et écriture* (p. lxxxv-lxxxix), cerca di definire la poetica della luce che attraversa tutta la raccolta: essa attinge, sì, i suoi motivi ai termini della filosofia platonica e neoplatonica in voga nella Firenze ficiniana, ma non perde mai di vista il mondo dei sensi e della carne. Nell'ultima sezione si tratta, infine, di una tematica che assume una particolare importanza in un'opera composta da un poeta ormai anziano ed afflitto da molteplici sciagure, quella de *La consolation* (p. lxxxix-cx): qui, nei densi paragrafi *Le fil consolatoire et la structure du recueil* (p. lxxxix-xcvi), *Amitié et art de vivre* (p. xcvi-c), *La consolation par les ficta* (p. ci-cx), si dimostra come il Pontano attraverso le strutture del mito, l'esperienza dell'amore e il culto dell'amicizia cerchi e determini, non senza un continuo e costante colloquio con gli amati ed emulati modelli classici, una modalità personale di consolare gli affanni dei suoi anni più tardi, riconoscendo un valore privilegiato in tal senso nella composizione poetica in se stessa, che diventa per lui quasi una via di salvezza. Mi sembra, insomma, che la Casanova-Robin nella sua bene articolata *Introduction* abbia saputo persuasivamente restituire la poesia pontaniana dell'*Eridanus* alla sua dimensione complessa, erudita, profondamente ideologica e filosofica, ma anche profondamente umana, superando i pregiudizi di una critica, che vi aveva saputo finora individuare solo il frutto di un senile erotismo quasi voyeristico:

e ciò grazie ad un fine e paziente studio condotto sull'uso del lessico, sulla costruzione delle strutture e sulla dinamica delle immagini poetiche, ma grazie anche all'intuizione che non poteva non esistere in questa matura e raffinata raccolta un significato cifrato ed abilmente celato sotto il velo della mitopoiesi e della retorica. L'edizione del testo latino dell'*Eridanus*, come specificato nella *Note au texte latin* (p. cxi), è stata fondata sull'edizione di Benedetto Soldati (*Ioannis Ioviani Pontani* Carmina, Firenze, 1902) e rivista su altre stampe antiche e moderne, fra cui l'*editio princeps* summontiana del 1505. Dal momento che l'*editio princeps*, in assenza di altre significative testimonianze, rappresenta l'archetipo della tradizione dell'opera, mi sarei aspettato che fosse stato il suo testo ad esser posto a fondamento dell'edizione e non quello stabilito dal Soldati, che ne rappresenta una copia criticamente rivista, ma tuttavia quest'anomalia filologica non determina particolari conseguenze nella costituzione del testo, che si presenta sempre attendibile e ben curato, anche nell'ortografia e nella punteggiatura. La traduzione in lingua francese, la seconda in una lingua moderna di cultura, dopo quella in lingua angloamericana, non sempre felice, di Luke Roman (Giovanni Gioviano Pontano, *On Married Love: Eridanus*, Cambridge, Mass. / London, 2014, p. 158-331), si presenta come uno strumento linguisticamente preciso, elegante e ben curato dal punto di vista retorico, di fondamentale importanza per garantire una corretta interpretazione primaria del testo soprattutto ai non addetti ai lavori. Un secondo, più approfondito sussidio di interpretazione del testo è fornito dalle ricche *Notes sur l'Éridan I et II* (p. 125-331): si tratta del primo commento degno di questo nome che sia stato mai redatto sul testo di questa raccolta poetica, un lavoro che è costato sicuramente molta fatica all'autrice, mettendo in gioco tutte le sue fini competenze e tutta la sua sensibilità, ma che rappresenta un ausilio prezioso per chi ne voglia comprendere a fondo la poesia, l'erudizione, il gioco retorico. Tale lavoro di commento non solo ripercorre a livello delle strutture microscopiche del testo ed approfondisce nelle sue pieghe e nei suoi movimenti particolari le tematiche affrontate con metodo sintetico già nell'*Introduction*, ma offre anche molto di più nello sviscerare al meglio l'apparato retorico-erudito e ideologico impiegato dal Pontano nella sua complessa e raffinata composizione poetica, fornendo una solida base di partenza per ulteriori ricerche ed ulteriori studi critici. È un peccato, a tal proposito, che la collana che ha accolto tale edizione tradotta e commentata non preveda l'estensione di indici dei nomi e dei passi citati, perché essi avrebbero rappresentato un ulteriore utile sussidio allo sviluppo degli studi futuri. Mi sento di poter affermare, in conclusione, che il presente lavoro di Hélène Casanova-Robin si collochi fra i migliori contributi che siano stati pubblicati in questi ultimi anni sull'attività letteraria del Pontano e che abbia radicalmente cambiato le prospettive critiche su una delle più raffinate ed interessanti raccolte poetiche di Giovanni Pontano, lasciando sulla sua interpretazione un'impronta con la quale gli studiosi dovranno fruttuosamente confrontarsi per lungo tempo.

Giuseppe GERMANO.

Florencia CUADRA GARCÍA, *La ortografía latina en la Baja Edad Media. Estudio y edición crítica*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2018 (Nueva Roma, 47), 24,5 × 18 cm, 398 p., ill., 39,42 €, ISBN 978-84-00-10365-1.

A pesar de su nombre, *La ortografía latina en la Baja Edad Media* no trata ni sobre el estado de la ortografía bajomedieval ni sobre las convenciones y prácticas de ésta, sino sobre las obras ortográficas de dicha época: pertenece al estudio filológico de textos manuscritos. Está constituido por dos partes distintas y largamente independientes: la primera, titulada *La ortografía latina en la Baja Edad Media: Estudio y panorama de los Siglos XII-XIII* (p. 17-139), intenta ser una exposición detallada de lo que fue escrito

sobre la ortografía desde la Antigüedad latina hasta el Renacimiento, y no sólo en estos dos siglos. Discute también la definición y división de la misma, mientras la segunda parte es una “edición” y un análisis de dos manuscritos que contienen diversos tratados ortográficos anteriormente inéditos: *Análisis y estudio de las obras de los mss. C y E, Modelos de la ortografía latina en la Baja Edad Media* (p. 143-361). Al final está la Bibliografía (p. 363-387) y los Apéndices (p. 389-398). La primera parte, que contiene cuatro capítulos sin numerar (por eso recurrimos a paginación en lo que sigue), comienza con la *Introducción* (p. 17-22), que presenta brevemente el contenido del libro, y con muchas más palabras, lo que deja al lector sorprendido, el de los dos manuscritos analizados en la segunda parte. *La gramática latina* (p. 23-44) presenta la definición y la división medievales de la gramática, junto con una concisa historia de la misma. *La ortografía latina* (p. 45-72) presenta el estado de la cuestión, es decir la carencia de atención a los textos ortográficos en estudios gramaticales, especialmente respecto a los siglos XII y XIII, lo que no se debe a la falta de material, sino a su riqueza y complejidad: sólo pocos textos están editados. Aquí el motivo principal del presente libro: hacer conocer la tradición ortográfica de dicha época desatendida publicando textos representativos. La definición moderna de la ortografía como conjunto de normas que permiten transformar la lengua hablada en escrita está yuxtapuesta en los subcapítulos 2 y 3 (p. 53-60) a las definiciones medievales recogidas de propios códices. El subcapítulo 5 (p. 63-66) es un cuadro-resumen que resume las citas sobre la definición y división de la ortografía. Las dos tablas son ilustrativas en sí, pero no llevan un particular valor añadido a lo expuesto en las páginas precedentes; al revés lo sustituirían bien en su totalidad. El último capítulo (p. 73-139) de la primera parte está titulado *La ortografía latina en la Baja Edad Media*; es, finalmente, la reseña histórica sobre el desarrollo de la literatura ortográfica que el lector habría necesitado para poder bien seguir la argumentación de los capítulos precedentes. La autora puntualiza que originalmente la ortografía como disciplina nació, al igual que en Grecia y en Roma, en el momento en que surgió la idea de una sistematización de las reglas que gobiernan la lengua. Luego sigue la presentación de los gramáticos que se ocuparon de la ortografía latina en los siglos III-VI (p. 76-79). Como muestran los subcapítulos siguientes, durante y después de las reformas carolingias la importancia de la ortografía experimentó un aumento, ya que el latín comenzó a ser aprendido en la práctica como una segunda lengua también en los países anteriormente latinos a consecuencia de la separación entre el mismo y el romance. El siglo XI marca un declive en tratados ortográficos, mientras florecen *artes lectoriae*, manuales para la correcta pronunciación, sobre todo, de textos litúrgicos, un género que sin embargo jugó un papel esencial en la evolución de la literatura ortográfica en los siglos siguientes. El largo subcapítulo 2, *Siglos XII-XIII* (p. 85-132), se enfoca en dichos siglos. Se presenta en orden geográfico un gran número de autores que han escrito sobre la ortografía o secciones de gramáticas u obras enteras, siendo poco frecuentes estas últimas. De ahí la importancia de los manuscritos C y E que contienen muchos textos solamente ortográficos. El subcapítulo 2.1 (p. 87-97) versa al inicio sobre el desarrollo bajomedieval de la educación gramatical en Italia, donde la antigua técnica de memorización iba suplantada por un nuevo *curriculum* que utilizaba manuales pedagógicos a medida e inició no sólo una producción de nuevas obras gramaticales en prosa, sino también una actividad de copiado masiva de éstas para uso escolar (llamada *reportatio*). Por eso no es sorprendente que los manuscritos gramaticales bajomedievales, así como renacentistas, suelen ser recopilaciones *ad hoc* de materia heterogénea de transmisión textual complicada, como se afirma más tarde (p. 135). A partir de p. 90 sigue una historia de las obras gramaticales italianas desde el renacimiento carolingio hasta finales del siglo XIII. El subcapítulo 2.2 (p. 97-118) presenta el tratamiento de la ortografía en

Francia e incluye dos miniestudios: uno sobre las coincidencias entre el *Doctrinale* de Alexander de Villa-Dei y otro que recoge todos los apuntes sobre la ortografía en la glosa *Admirantes*, relativa al *Doctrinale*. Los subcapítulos siguientes discuten la situación bajomedieval en Inglaterra y en España, y en lo que se refiere a España se da un listado de códices con contenido ortográfico en bibliotecas españolas. El subcapítulo 3, *Pervivencia* (p. 132-139), termina la primera parte del libro demostrando que la ortografía siguió manteniendo una posición privilegiada también en las gramáticas renacentistas que se apoyaban en la práctica y la tradición largamente medievales. La segunda parte del libro (p. 143-361) consiste en tres capítulos (sin numerar). Tratan sobre seis textos gramaticales anteriormente inéditos encontrados en dichos manuscritos. Aunque la palabra “edición”, incluso “edición crítica”, aparece algunas veces en el libro, es mejor llamar los textos aquí publicados simples “transcripciones” de lo que dicen los dos manuscritos C y E, y no ediciones propiamente dichas, o sea basadas en la colación de diversos testimonios manuscritos de la misma obra. Sin embargo, estas transcripciones ya forman una contribución preciosa al conocimiento de la ortografía latina bajomedieval. El tratamiento comienza con el manuscrito 5-4-32 de la Biblioteca Colombina de Sevilla (C), a cuyos contenidos la autora propone una nueva catalogación en base a un análisis detallado. Esto constituye el primer capítulo (p. 143-224). Compilado en el siglo XV, el manuscrito C perteneció al historiador veneciano Marin Sanudo del cual lo compró el famoso bibliófilo Fernando Colón (muerto en 1539). La autora no especula sobre la localización geográfica del códice, ni avisa si está escrito por una o más manos, pero identifica en C dos nuevos textos anónimos, que denomina *De orthographia, Anónimo I* y *De orthographia, Anónimo II*, y precisa la definición de dos textos anteriormente mal identificados. El subcapítulo 2 (p. 148-165) presenta la transcripción de *De orthographia, Anónimo I*, que es una compilación miscelánea de fragmentos ortográficos en prosa y verso. Fundándose en argumentos relativos a la estructura, el contenido y el tipo de las citas, la autora reestructura convincentemente el texto en dos partes, de modo que los elementos confundidos encajan en sitios lógicos. El subcapítulo termina (p. 182-188) en un estudio útil sobre qué dicen los textos gramaticales medievales sobre la puntuación – una sección que quizás pertenecería mejor a los capítulos introductorios en la primera parte del libro. El subcapítulo 3 (p. 192-206) es la transcripción de *Egutionis de orthographia*, una concisa recopilación de notas sobre Priscianus para uso escolar. Es verisímil que el autor sea el gramático Hugutio de Pisa, porque la manera de citar Priscianus muestra semejanzas con la empleada por él en otra obra. En el subcapítulo 4 (p. 216-219) la autora transcribe un fragmento escrito en prosa, anteriormente catalogado como *Liber ortografie de Regulis magistri Iohannis de Lune*. La autora lo atribuye a Iohannes de Bononia *qui dicitur de Lana*, puesto que una parte del fragmento coincide perfectamente con un tratado inédito más amplio de ortografía escrito por dicho autor. Se trata de una simple colección de reglas ortográficas sobre la asimilación de consonantes en prefijos, destinadas para ser memorizadas. El subcapítulo 5 (p. 222) consiste en la transcripción de *De orthographia, Anónimo II*, un fragmento de 22 líneas anónimas ubicado al final del códice, probablemente porque el copista no sabía dónde lo debiera poner. El tema del segundo capítulo (sin numerar) es el códice V.III.10 de la Real Biblioteca de El Escorial (E) del siglo XV. Contiene nueve textos, entre los cuales cuatro son ortográficos y dos de estos últimos de los siglos XII-XIII: *Versus orthographye* y *Parisii de Altedo orthographia*. También esta vez no se dice mucho sobre la proveniencia del manuscrito y nada sobre las manos, que parecen ser diferentes entre los textos (véanse las fotorreproducciones en p. 228 y 250). El subcapítulo 2 (p. 228-230) presenta la transcripción de *Versus orthographye*, un poema anónimo de 41 hexámetros sobre la asimilación de prefijos, casi directamente copiado del *Graecismus* de Eberardus Bethuniensis.



El subcapítulo 3 (p. 241-295) presenta primero Parisius de Altedo, notario y gramático boloñés, y después la transcripción de su obra *De orthographia* (p. 251-283), recopilada para aumentar la competencia ortográfica de los notarios. En Bolonia del siglo XIII los aspirantes a notarios estaban obligados a demostrar sus conocimientos gramaticales mediante un examen, un motivo para producir tratados ortográficos bien articulados para exigencias prácticas. La transcripción del primer folio de *Parisius de Altedo orthographia* suscita una cierta preocupación por la fiabilidad de las transcripciones publicadas en el libro. Si se compara la transcripción del folio 107r a su fotorreproducción en p. 250, se encuentran al menos diez faltas o imprecisiones, algunas de las cuales son graves, porque cambian la estructura gramatical: r. 6 más probablemente (*et*) *m(ihi)* en lugar de *etiam modo*, r. 8 *que(m)* en lugar de *quare*, r. 12 *ap(osto)lice* en lugar de *aplice*, r. 12 probablemente *n(e)c no(n)* en lugar de *numero non*, r. 16 *co(m)pillata* en lugar de *compilata*, r. 18 *armariu(m) not(ariale) / not(ariorum)* en lugar de *armarium nota*, r. 18 *mill(esim)i* en lugar de *mille*, r. 27 *no(m)i(n)at(ur)* en lugar de *nominator*, r. 31 *iuxta* en lugar de *uixta*, r. 34 *n(ost)ri* en lugar de *numerari*. El lector no puede controlar otras lecturas de la obra en cuestión, porque el manuscrito no está accesible online; en cuanto a las transcripciones de las otras fotorreproducciones presentes en el libro, no hemos descubierto problemas. Por otro lado, algunos lugares de las transcripciones y de las citas de otras fuentes manuscritas parecen equivocados: p. ej. en p. 165 *denent fieri illo duo puncti pro debent fieri illi duo puncti*, en p. 252 *omnes partes grece pro omnes partes gr(amati)ce*, en p. 264 *agitur pro igitur*. El libro termina en el capítulo *Estudio comparativo de obras de los mss. C y E*, que se fija en las coincidencias (p. 300-325) y diferencias (p. 328-349) entre *Parisius de Altedo orthographia* y *De orthographia*, Anónimo I. Ambas están presentadas en tablas, la primera de las cuales es ilustrativa, mientras que la segunda es muy larga y por eso difícil de interpretar. En el comentario de la primera tabla la autora analiza las interrelaciones complicadas entre Parisius, Anónimo I y su fuente común, Priscianus. Propone reconstrucciones muy verosímiles sobre la transmisión textual extremadamente intrincada de los fragmentos ortográficos basados principalmente en Priscianus que siguieron siendo reelaborados y adaptados por uso pedagógico por toda la Baja Edad Media. En resumen, el libro evidencia una pericia excepcional en el estudio de los manuscritos ortográficos medievales. De eso son testimonios la capacidad de la autora de sacar conclusiones en base a detalles innumerables, como también la riqueza de las notas a pie de página. Desgraciadamente la argumentación no es siempre fácil de seguir por motivo de la técnica de escritura empleada. Ésta es bastante problemática, sobre todo en la primera parte que a veces parece una lista incoherente de citas extraídas de manuscritos o de estudios modernos sin introducción o resumen: toca a quién lea integrar los datos desconectados, lo cual es a menudo laborioso si se trata de capítulos introductorios que deberían dotar los conocimientos de base al lector inexperto. Es muy típico que la autora declare que algún asunto sea importante (p. ej. p. 99: “resaltamos de esta obra algunos aspectos específicos que consideramos significativos”) sin explicar por qué lo es o cómo presta apoyo a su argumentación. Ilustrativo en este respecto es el subcapítulo *Evolución de la definición de ortografía* (p. 57-60). Acumula citas simplemente enumeradas y acaba en un listado de los *incipit* de manuscritos “encontrados en distintas bibliotecas” sin ofrecer ni siquiera una palabra de síntesis sobre la evolución de la definición de ortografía ni un comentario sobre los *incipit*. Como otro ejemplo típico véase el subcapítulo *Definición de gramática en el medioevo* (p. 27-30). En cuanto a las largas citas de estudios modernos, la idea estaría casi siempre comunicada más concisamente explicándola en propias palabras (p. ej. en p. 83-85). Puede ser que esta incoherencia causada por la carencia de frases que resumirían lo presentado se explique parcialmente porque las secciones en cuestión se basan

quizás en la introducción de la tesis de doctorado de la autora (del mismo título, UNED, 2008). No obstante, hay que enfatizar que la segunda parte del libro es más legible, ya que sus comentarios están en general directamente conectados con el texto transcrito, por lo que el hilo conductor es más fácil de seguir. Timo KORAKIANGAS.

Edmund CUEVA / Stephen HARRISON / Hugh MASON / William OWENS / Sandra SCHWARTZ (ed.), *Re-Wiring the Ancient Novel*. Volume I: *Greek Novels* ; – Edmund CUEVA / Gareth SCHMELING / Paula JAMES / Karen NÍ MHEALLAIGH / Stelios PANAYOTAKIS / Nadia SCIPPACERCOLA (ed.), —. Volume II: *Roman Novels And Other Important Texts*, Eelde, Barkhuis & Groningen University Library, 2018 (Ancient Narrative Supplementum, 24.1 ; – 24.2), 24,4 × 17,5 cm, xxxiv-353 p. ; – viii-378 p., 196,20 €, ISBN 978-94-92444-56-1.

The respected series *Ancient Narrative Supplements* has offered, time and again, the frontline of original research within the field of ancient narrative. The present collection laudably continues this tradition, with a body of new research which spans across two volumes and includes a total of 33 articles. The work is organized under two main rubrics, one to each volume, framed along cross-sectional themes. The first volume, “Greek Novels”, ramifies into four main themes: Longus, Achilles Tatius, Heliodorus, and the Reception of Heliodorus (16<sup>th</sup>-17<sup>th</sup> century). The first theme, Longus, includes four papers, with only three being however on Longus per se. A. Bierl, in the first paper, offers a *tour de force* on Longus’ novel as a palimpsestic hypertext, an “as if” *antigramma* (p. 15) to rival and reconfigure a master discourse of the bucolic love genre. G. S. Corsino continues the tradition of elevating the perceived standards of Longus’ novel by arguing that Longus promotes a divide between logos and mythos, i.e., a more progressive account of the contemporary social status quo, which is intended to oppose the idealized, mythical past (p. 41). A. Capra argues convincingly against the standard interpretation of Settembrini’s *Neoplatonici* as drawing its lineage from Ps-Lucian’s *Amores* and promotes, rather, an interpretation of this text as a 19<sup>th</sup>-century “Milesian tale” which stems from the popular and sensual aspects of the Greek novelistic narrative (p. 56). M. Cozad offers a careful philological appreciation of the four 16<sup>th</sup>-century continental European translations / adaptations of Longus’ *Daphnis and Chloe* and pays tribute to the moralizing aspects that separate Caro’s version for the other three extant ones. The second theme, on Achilles Tatius, comprises the second sequence of four papers, all of which focusing on the boundaries of inclusion and exclusion in *Leucippe and Clitophon*. E. Fredericksen frames his analysis around the issues and problems of “penetration and penetrability” (p. 78) in mainly one passage, that of the crocodile which threatens Leucippe (3,7,6-7), and successfully raises the issue of epistemological penetration in the text: “how deeply can we know the crocodile” (p. 90) and how do we distinguish between inside and outside? F. I. Zeitlin, in her seasoned analysis, sheds light on oral obsessions in *Leucippe and Clitophon* and the seductive properties of the mouth as a way to illustrate the tension between desire and anxiety. P. A. LeVen, in perhaps the best analysis of this cluster, offers a new reading of the text as encoding a strong tension between titillating paradoxological desire and the value of sophrosyne. M. Briand reads somewhat derivatively *Leucippe and Clitophon* through a metafictional lens and emphasis on ecphrasis and its polarities. The third cluster, on Heliodorus, spans across three papers. B. Kruchió advances Morgan’s thought on the crucial issue of Heliodorus’ ending and maintains a patent but solid argument, namely, that Charicles’ and Simimithres’ recapitulatory accounts provide competing and heterogeneous interpretations of meaning-making in the *Aethiopica*. M. B. Dowling pays attention to the Pythagorean philosophy

in Heliodorus' narrative, drawing several parallels (of variegated convincingness) between the *Aethiopica* and the *Vita Pythagorica*. E. Capettini, finally, draws attention to the genealogical traces of Charicleia's "oscillation between self-restraint and self-control" (p. 217) in her narrative role, veering more towards unearthing the evidence of the Dionysian traces in her behavior. Finally, the fourth theme, namely, the reception of Heliodorus in the 17<sup>th</sup> and 18<sup>th</sup> centuries comprises six papers which work as a unified whole. H. Hofmann provides a preliminary but fairly comprehensive account of the manuscripts, editions, and translations of Heliodorus, while R. F. H. Carver provides a highly astute philological analysis of the exercises of digesting and disseminating Heliodorus among the *πεπαιδευμένοι* in England. C. Confalioni offers an argument that connects Tasso's works and poetics with Heliodorus' aspects of *romanzo* as a legitimizing strategy. M. Fusillo, in a similar vein, examines Alexandre Hardy's tragicomedy *Les Chastes et Loyales Amours de Théagène et Cariclé*e and points to the unexamined and illuminating consonance between the Greek novel and the baroque poetics, bringing forth the vitality of mixed forms. L. Plazenet interprets Heliodorus' reception in the works of Mlle de Scudéry and its moralizing overtones, while S. Seeber illuminates the previously underexamined, controversial, but highly successful strategies of Zschorn for commodifying and simplifying Heliodorus in order to reach a larger audience. The second volume, "Roman Novels and Other Important Texts", features 16 papers. The first two, by T. Rago and M. B. Skinner, analyze Petronius from a philological and a sociological standpoint, respectively. The first paper is a long and painstaking philological commentary on the resonances between Ennius, Virgil, Seneca and Petronius' *Troiae Halosis* as a testament to the latter's *aemulatio* with outwitting the Homeric tradition. The second paper provides an exemplary analysis on the underappreciated educational and sociological bounds of Petronius' freedmen not to replicate, but to advance their posthumous status through their slave *alumni*. The following seven papers focus on the persistent philological tug of war – the interpretation of Apuleius' *Metamorphoses*. G. C. Benson, P. F. Moretti, and T. M. O'Sullivan perform perspicacious readings of Apuleius' powerful grip on the intellectual dynamics of sense-perception in the text. N. Scippacercola provides a unitarian reading of the *Metamorphoses* as a testament to a progression towards a more reverent understanding of the divine. S. Mattiacci analyzes the opposition between center and periphery in the Roman Empire, and their careful mirroring in the tale of the false robber Haemus in *Met.* 7,5-8. Finally, L. Costantini and R. May reconfigure the dynamics of magic in the narrative, with the second author offering a new argument for there being no contradiction between low magic and high Isiac mystery cults. The following seven papers are devoted to less examined ancient prose narratives. H. Schmedt offers a philological yet undertheorized analysis of the Atticistic and Sophistic literary trends in Antonius Diogenes. N. W. Slater provides a meticulous, scrutinizing reading of the fragments of the *Protagoras Romance* and elucidates the similarities with comical narratives, especially of Petronian flavor. V. Popescu undertakes the analysis of Phlegon's collection of marvels and underlines the fact that he uses the novelesque discourse to "illuminate his novel approach to paradoxography" (p. 258) and further legitimize his new techniques. B. Wheaton interprets the *Historia Apollonii Regis Tyri* as a celebration of a pro-centralizing imperial message, which promotes imperial authority over local aristocracies. S. T. Hollis examines New Kingdom Egyptian tales through a highly deconstructive lens, arguing for their deliberate open-endedness. J. Perkins, undertaking the analysis of the 4<sup>th</sup>-century apocryphal *Acts of Philip*, draws the convincing conclusion that the message pivots around the issue of non-retaliation regarding ecclesiastical conflict. D. Lateiner, in the *tour de force* of this collection, offers a comprehensive and sharp analysis of the privileged social effect

of smell in the economy of the ancient prose plotting. To be sure, the compilation of such a long list of research cannot be free from lapses. The first volume is riddled by several typographical errors (e.g., p. xv, reading “Gadamar”; p. xv, notes 2, 3, and 5 have inconsistent fonts; p. xxiii, n. 40, reading “Bakthine”; p. xxxi, reading “Cal-lirohe”; p. 38, lacking punctuation before n. 36 in the main text; p. 41, an additional space after “volition”; p. 47, n. 12, reading “conformed” instead of “confirmed”; p. 108, keeping typesetting marker in “Zeitlin 2013 ... and the Imaginary”; p. 181, reading “thisis”; p. 192, reading “inMeroë”; p. 228, n. 17, no reference for Seeber and a fonted “000-000” on its pagination). The second volume has undergone exemplary philological care, and, overall, any typographical errors in the collection are hardly distracting. A lengthy review should respond and adjudicate individually the merit of each paper. High constraints of editorial word length prevent this review from being exhaustive or detailed. In a nutshell, however, the gamut of erudition displayed in these two volumes is praiseworthy. Two are, in our opinion, the highlights. First, in the wake of the paucity of Heliodorean scholarly output for years, the importance of Heliodorus for European literature has been valiantly reappraised. The foundational work of Carver on the side of identifying and listing all the primary philological sources, as abetted by the work of Hofmann, Confaloneri, Fusillo, Plazenet, and Seeber, will allow not only classicists, but also modern literary scholars to cross paths with Heliodorus. Second, the work from Benson, O’Sullivan, and particularly Lateiner on sense-perception in the novel, deserve special kudos, illuminating the substantial research advances that this collection promulgates.

Zacharias ANDREADAKIS.

Frank DAUBNER, *Makedonien nach den Königen (168 v. Chr. – 14. n. Chr.)*, Stuttgart, F. Steiner, 2018 (Historia. Einzelschriften, 251), 24,5 × 17,5 cm, 356 p., 1 pl., fig., 64 €, ISBN 978-3-515-12038-8.

El presente libro deriva de la Tesis de Habilitación en Historia Antigua de su autor, presentada en Stuttgart en 2015. El mismo se articula en cinco bloques, dentro de los cuales se desarrollan los catorce capítulos que constituyen la obra, seguidos por un apéndice, un resumen en inglés, la bibliografía y los índices. El tema a tratar es evidente a partir del propio título del libro: la historia de Macedonia tras la conquista romana y el final de la monarquía antigónida, hasta la época de Augusto. El primer bloque sirve como introducción a la obra y consta de dos capítulos, el primero de ellos, *Augustus in Akanthos: Prolog und Zusammenfassung*, empieza, en cierto modo, en el punto final del libro, comentando una inscripción dedicada a Augusto y hallada en Acanto en la que tres grupos diversos, la *polis*, la unión de los comerciantes romanos y los *παροικοῦντες* (“los que viven en los alrededores”) son los que hacen la dedicatoria. Con ella quiere Daubner ejemplificar la existencia de diversos elementos sociales, lo que le sirve para reflexionar cómo tuvo que haberse modificado la población de Macedonia tras la llegada de Roma para hacer que ciudades, en este caso Acanto, tuviesen una composición social tan compleja. Ello le sirve también para presentar una de las principales líneas de trabajo de todo el libro, a saber, que la derrota macedonia en Pidna y la consiguiente actuación romana supuso la desintegración de la sociedad macedonia de época monárquica, lo que, en opinión de Daubner, sería algo que no habría ocurrido en otros casos de anexión romana. Sobre esta línea irá reflexionando el autor a lo largo del libro. El segundo capítulo, *Fragestellungen, Probleme, Forschungsstand*, presenta la visión del autor en el sentido de que la élite macedonia desapareció, o bien porque murieron en la guerra, o porque fueron deportados a Italia o porque muchos de ellos acabaron emigrando a Egipto o a territorios del Asia Menor. Ello supuso, en opinión del autor, una cesura clara en el desarrollo

macedonio que, en su opinión, merece ser estudiada ante el cierto desinterés que la investigación ha mostrado por la situación de la Macedonia romana. El segundo bloque trata de los inicios del dominio romano en Macedonia. El primero de sus capítulos, que es el tercero de la numeración general, *Nach die Niederlage*, muestra la política que seguirá Roma contra los estados enemigos o, tan solo, tibios ante el avance romano. Menciona casos como los de Antisa, Rodas o la gran represión sufrida por el Epiro, en especial Molosia, así como la gran relevancia del viaje de Emilio Paulo por Grecia, que sería, según él, “una drástica y contundente demostración de las nuevas relaciones de poder en Grecia”. El viaje concluye con las fiestas celebradas en Anfípolis en las que tuvieron lugar importantes reuniones de Emilio Paulo con diversos actores que marcarían el futuro de Macedonia. El capítulo cuarto, *Die Gesetzgebung des Aemilius Paullus*, aborda las resoluciones adoptadas, en esa ciudad, por el vencedor y que sellarían el futuro de Macedonia. Las medidas, bien conocidas por el relato de Livio, son analizadas por Daubner, prestando especial atención a una de ellas, la división de Macedonia en cuatro partes (*regiones* o *μερίδες*) sobre la que ha habido un grandísimo debate historiográfico que Daubner analiza con detalle mostrando cómo las mismas no son una creación romana sino que existían ya en época monárquica. El apéndice de la obra (*Die Münzprägung der königszeitlichen Merides*) analiza las monedas de época monárquica que avalarían esta división de carácter administrativo; se cuestiona, con razón, por qué la tradición historiográfica ha considerado estas divisiones, que quizá remonten a la época de Filipo II, como la creación de cuatro “repúblicas” independientes dentro de Macedonia tras la victoria romana. Analiza también el resto de las medidas, declaraciones de libertad, impuestos, prohibiciones (oro y plata, sal, madera), magistraturas (politarcos), aunque lamentablemente sigue sin haber respuestas convincentes para muchos de estos asuntos. Se detiene también en las medidas adoptadas para otros territorios vecinos, como Iliria, Epiro, Tracia, Tesalia y más alejados como la Grecia central. Las decisiones de Emilio Paulo distinguían muy bien los territorios que le habían apoyado y los que no, y mostraron diversas formas, desde la disolución o recorte de funciones de confederaciones preexistentes, hasta la instauración de tiranías prorromanas o la represión brutal de Molosia. No obstante, Daubner concluye que, aunque intenso en buena parte de Grecia, el impacto en Macedonia de la conquista fue muy superior y dedicará los siguientes capítulos a mostrarlo. El tercer bloque del libro trata de la época del “protectorado” (167-148 a.C.); en el capítulo 5º, *Die verschwundenen Eliten*, empieza mostrando cómo tras sus reformas Filipo II había convertido a Macedonia en un estado eficiente; la deportación por parte de los romanos de lo que quedaba de esa élite que había mantenido en funcionamiento al reino supuso, por lo tanto, el final de ese modelo político; esto fue tanto más grave cuanto que buena parte de las élites urbanas también actuaban, cuando era necesario, al servicio de la corte, lo que mostraba una gran integración entre toda Macedonia y su monarquía. Las deportaciones romanas, pues, no habrían acabado, en opinión de Daubner, con unos grupos cortesanos muy vinculados al rey sino, por el contrario, con los círculos dirigentes de toda Macedonia, que es de donde se reclutaba a esas élites que servían, de forma temporal o permanente a la corona. Para mostrar el duro golpe que sufre Macedonia, revisa Daubner las cifras dadas por las fuentes sobre bajas en combate y, tras su análisis, concluye que al menos 20.000 macedonios murieron o fueron hechos prisioneros. Además, se trataría de individuos con derechos plenos de ciudadanía y con un censo suficiente como para poder ser reclutados. Ello le lleva a sugerir que, al menos, las dos terceras partes de las élites del reino y de las ciudades se perdieron en Pidna y que quedaría por determinar cuántos de los restantes macedonios, que él cifra en 15.000, fueron deportados a Italia. A ellos habría que añadir los que se exiliaron; Daubner sugiere que sus principales destinos fueron el reino atálica,

el sur de Italia, sobre todo Tarento, Egipto y quizá otras regiones. El resultado, según Daubner, sería que tras la derrota no quedarían más de 10.000 macedonios en el país lo que supuso el desmantelamiento total de su sociedad. El capítulo 6º, *Macedonia Capta*, empieza observando la escasez de inscripciones en el territorio tras el 167 a.C., muestra del debilitamiento de la sociedad macedonia, lo que viene acompañado por las restrictivas medidas económicas impuestas por Roma, y observa también cómo no hay huellas del posible regreso de los que fueron deportados o se exiliaron aunque aquellas familias que no se vieron afectadas por las medidas romanas continuaron viviendo allí. Subraya como elemento de continuidad la estancia del joven (y futuro) Escipión Emiliano acompañado de los *κυνηγοὶ βασιλικοί* (los “cazadores reales”), el nutrido grupo de jóvenes de las familias notables macedonias que formaban parte del séquito del rey y que pueden equipararse a los “pajes reales” (*βασιλικοὶ παῖδες*) y que, claramente, no fueron deportados. Daubner utiliza este ejemplo para sugerir que mediante esta acción se trataba de desvincular de la monarquía a estos jóvenes. A este respecto, creo que este episodio permite matizar algo las ideas que expresa Daubner en los capítulos previos acerca del desmantelamiento de la sociedad macedonia puesto que estos cazadores reales no fueron objeto de deportación siendo, como eran, retoños de las principales familias macedonias y que, sin duda, permanecerían en ella, algo que Daubner parece aceptar solo para algunas pocas familias de la Alta Macedonia. Del mismo modo, y también a pesar de lo que ha ido sugiriendo el autor, quizá la cantidad de deportados a Italia no haya sido tan elevada como Daubner sugiere. No se trata de minimizar el impacto de la represión romana pero quizá tampoco de exagerarlo. Creo que es, en todo caso, un asunto que hubiera merecido alguna reflexión más profunda y más matizada a partir de la información (bastante tendenciosa) que dan nuestras fuentes, en especial Livio. El poder en Macedonia habría quedado en manos, según Daubner, de las élites ciudadanas y de los clientes de Escipión Emiliano que dominan el país sin tropas romanas y sin la existencia de un sistema de control y administrativo propio, tal y como parece haber ocurrido en territorios próximos, como el Epiro, dominado durante un tiempo por el régimen de terror de Charops el Joven, aunque quizá sin haber llegado a esos extremos en Macedonia. Tras esos primeros años, sin estructuras de poder romanas claras, Macedonia se va encaminando hacia un sistema más organizado, lo cual es abordado en el capítulo 7º, *Die Weg in der Provinzialisierung*, proceso que se acelera, tras alguna revuelta (Andrisco), entre el 148 y el 145 a.C. El cuarto bloque del libro analiza los cambios poblacionales que tienen lugar tras la creación de la provincia. El capítulo 8º, *Römische Amtsträger und römische Kriege*, aborda la importancia de la *Via Egnatia* en la estructura provincial y el uso de las *merides* como posible base de un sistema de conventos jurídicos; del mismo modo, las guerras que afectan a la provincia, sobre todo con los escordiscos a los que con el tiempo se añadirían moidos y dardanios. Tras las guerras mitridáticas se sucederían las guerras civiles con el punto fuerte de Filipos. El capítulo 9º, *Neue Eliten*, se basa en buena medida en hallazgos epigráficos, que muestran la presencia de numerosos itálicos y la progresiva inclusión de muchos de ellos, que llegaron como *negotiatores*, en las élites locales mediante matrimonios; también estudia Daubner la presencia de soldados y veteranos como integrantes de esas nuevas élites. A estos itálicos habría que añadir grupos “indígenas” sometidos al dominio macedonio y emancipados por Roma, entre los que habría que incluir a aquellos *παροικοῦντες* de la inscripción de Acanto a los que se había referido el autor al inicio del libro. El capítulo 10º, *Römische Kolonien*, aborda este otro mecanismo de introducción de itálicos en Macedonia, en especial en época de César y de Augusto (Filipos, Casandrea, Dio, Pella, Dirraquio, Bilis y Apolonia de Mídonia), en buena parte en torno a la *Via Egnatia*. Cada una de las colonias recibe un apartado propio donde se señalan sus principales características,

añadiendo también a Bouthrotos y aportando, asimismo, informaciones sobre las colonias fundadas en el Epiro. El capítulo 11º, *Obermakedonischer Konservatismus*, se refiere a aquella parte que se llamó *Macedonia libera*, situada en la Alta Macedonia y no sometida al régimen provincial ni al cobro de tributos por su lealtad a Roma desde la época de Flaminio. El último bloque se dedica a Augusto en Macedonia; en el capítulo 12º, *Augustus und der Balkan*, muestra las relaciones de Augusto con esos territorios desde el inicio de su ascenso al poder; el 13º, *Augustus in Makedonien*, muestra cómo Augusto tuvo que empezar conviviendo con la gran huella que Antonio había dejado en Macedonia pero acabó siendo venerado como gobernante, pacificador y unificador. Daubner se detiene en la obra de Augusto en puntos como el Epiro, donde sobresale Nicópolis, pero también en Bilis, Filipos, Anfípolis, Stobi, Tasos, Acanto, Tesalónica y Beroia. El 14º y último capítulo, *Epilog: Kalindoia und Augustus*, analiza una larga inscripción de esa ciudad, datada en el año 1 d.C. que muestra, según Daubner, la composición de la sociedad macedonia vigente durante los próximos tres siglos, con sus magistrados, sacerdotes del culto imperial, dedicaciones de estatuas, festivales para los ciudadanos, etc. que marcarían, para el autor, el inicio de un nuevo florecimiento para Macedonia. Una abundantísima bibliografía (57 páginas) y los índices habituales (personas, lugares y temas, fuentes literarias y epigráficas), completan la obra, así como cuatro figuras y un mapa de utilidad reducida al ser muy pequeño y bastante oscuro. En definitiva, se trata de un libro que se convertirá en imprescindible para el estudio de la incorporación de Macedonia al *orbis romanus* con importantes informaciones también sobre territorios limítrofes como el Epiro. El panorama que presenta Daubner es, en general, convincente y con un adecuado tratamiento de la información si bien, y como hemos sugerido a lo largo de esta recensión, algún punto quizá sea susceptible de un análisis más matizado. Estamos de acuerdo con Daubner en que este periodo, poco atendido por la investigación, merecía un análisis monográfico.

Adolfo J. DOMÍNGUEZ MONEDERO.

Katharina DEGEN, *Der Gemeinsinn der Märtyrer. Die Darstellung gemeinwohlorientierten Handelns in den frühchristlichen Martyriumsberichten*, Stuttgart, F. Steiner, 2018 (Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge, 64), 24 × 17 cm, 347 p., 54 €, ISBN 978-3-515-12153-8.

Das hier anzuzeigende Buch ist die überarbeitete Fassung einer Dissertation im Fach Klassische Philologie, mit der die Verfasserin 2017 an der Technischen Universität Dresden promoviert wurde. Die Untersuchung entstand im Rahmen des Sonderforschungsbereichs „Transzendenz und Gemeinsinn“, was die Wahl der leitenden analytischen Kategorie erklärt. Degen geht von der Beobachtung aus, dass Märtyrern und Märtyrerinnen in der Forschung oft eine wichtige Rolle bei der Stiftung christlicher Identität zugeschrieben wird, dass diese Rolle aber nicht differenziert genug in Bezug auf inhaltliche und funktionale Aspekte beschrieben wird (S. 12). Das Konzept des „Gemeinsinns“ scheint ihr geeignet, zu erklären, wie gerade „die Glaubenszeugen, die an sich eher weltabgewandte Ausnahmeerscheinungen waren, [...] in den Martyriumsberichten zu Symbolen des christlichen Wertesystems und speziell zu Vorbildern gemeinschaftsorientierten Handelns“ wurden (S. 225). Degen betrachtet dies als nicht selbstverständlich, da Märtyrer „ambivalente Gestalten“ seien (S. 27); sie bezieht sich dabei einerseits auf die z.B. in der Mitte des 3. Jahrhunderts in Karthago evidente Konkurrenz zwischen „Konfessoren“ und kirchlichen Autoritäten, also auf ein charismatisch begründetes Selbstbewusstsein, dass für die Gemeinden spalterisches Potential darstellte, andererseits auf die bereits unter den Zeitgenossen umstrittene Frage, ob das Martyrium

ein gültiges Ideal für alle Christenmenschen sei und ob andere Lebensformen demgegenüber von geringerem Wert seien (S. 26). Beide Fragekomplexe sind in der Tat in den Quellen belegt, der erste vor allem im Schrifttum Cyprians, der zweite z.B. bei Clemens von Alexandrien und in den Diskursen über die sog. „Selbstaustauscher“ – sie begegnen freilich kaum explizit in denjenigen Quellen, die Degen analysiert, nämlich narrative Martyriumsberichte („Akten“ und „Passionen“). Dass die Märtyrer als gemeinwohlorientiert wahrgenommen wurden, zeigt Degen gleichwohl auf. Zu begrüßen ist ihre Entscheidung, sich nicht dabei auf Quellen aus der Zeit der Verfolgungen zu beschränken, sondern die Funktion der Identitätsstiftung durch Märtyrer auch in späterer Zeit zu beleuchten; dabei gelingen Degen erhellende Beobachtungen zum martyrologischen Diskurs, der in der Forschung zu oft auf die (vermeintlich) frühen, „authentischen“ Quellen reduziert wird. Der inhaltliche Teil des Buches gliedert sich in fünf Kapitel. Kap. I bietet eine Begründung der Fragestellung, Kap. II eine Diskussion der verwendeten Begriffe und Konzepte („Identität“, „Gemeinwohl“ u.a.), Kap. III widmet sich der identifikatorischen Rolle von Märtyrern. Hier ist die Differenz „emblematischer“ und „paradigmatischer“ Funktionen wichtig: Märtyrer und Märtyrerinnen verkörpern einerseits vorbildliche Verhaltensweisen wie traditionelle *exempla uirtutis*, motivieren aber andererseits zur konkreten Nachahmung. Kap. IV, das Herzstück des Buches, behandelt „Die Darstellung gemeinsinnigen Handelns in Hinblick auf verschiedene Ordnungssysteme“, d.h. konkret in Bezug auf Familie (Kap. IV.1) und „Gemeinwesen“ (Kap. IV.2). Kap. V zieht ein knappes Fazit. Es folgen ein Abkürzungs- und ein Literaturverzeichnis (Kap. VI und VII) und ein Anhang mit „Übersetzungen der behandelten Martyriumsberichte“. Die Texte sind überwiegend den Sammelausgaben von H. Musurillo (Oxford, 1972; englisch) und H. R. Seeliger / W. Wischmeyer (Berlin, 2015; deutsch) entnommen, teilweise der älteren Übersetzung von G. Rauschen (Kempten, 1913) und für die *Passio Perpetuae et Felicitatis* der jüngsten Ausgabe von T. Heffernan (Oxford, 2012). Vier „Arbeitsübersetzungen“ (*Acta Marcelli*, S. 311f.; *Acta ss. Perpetuae et Felicitatis I + II*, S. 320-326; *Acta gloriosae uirginis Agnetis*, S. 340-347) stammen von Degen selbst. Die Beigabe der Übersetzung ist nützlich, wenn man nicht selbst diese Ausgaben zur Hand hat, doch wäre es konsequenter gewesen, die für die Untersuchung zentralen Passagen mit dem Originaltext abzudrucken. Dem Buch fehlt jegliches Register, das bei einer wissenschaftlichen Publikation Standard sein sollte! Der aus meiner Sicht innovativste Teil des Buches ist Kap. IV.1 (S. 85-164) zur „Familie als kleinste Zelle der Gemeinschaft“. „Gemeinsinn“ ist definiert als „Bereitschaft, sich aufgrund der Teilhabe an dem gemeinsamen Wertehorizont und aufgrund des Zugehörigkeitsgefühls zur betreffenden Gemeinschaft an deren Gemeinwohlnormen zu orientieren und sich ihnen entsprechend zu verhalten“ (S. 46). Was dies für christliche Gemeinschaften bedeutete, war in deren Frühzeit keineswegs geklärt, zumal das christliche Verständnis von Gemeinwohl sich nicht auf das Diesseits beschränkte, sondern auch das Jenseits einschloss (S. 48). Degen zeigt, dass in den von ihr untersuchten Texten das in dieser Spannung begründete Konfliktpotential präzise wahrgenommen wurde. Weder durfte die Familie entwertet werden, noch sollten die Märtyrer als verantwortungslose Gesellen darstellen (S. 97f.). Das wird in plakativer Weise in der *Passio Perpetuae et Felicitatis* thematisiert, die „ein einzigartig differenziertes Bild vom Verhalten der Märtyrer gegenüber ihren Familien“ zeichnet (S. 99). Das betrifft juristische (Perpetua untersteht formal der *potestas* ihres Vaters), aber auch emotionale Aspekte (sie lässt ihr noch zu stillendes Kind zurück). Die *Passio* dokumentiert unterschiedliche Haltungen innerhalb von Perpetuas Familie, wobei sich der Eindruck eines „Verschmelzens von traditioneller und christlicher Familie“ ergibt (S. 108). Degen betont, dass Perpetua bereits als angehende Märtyrerin eine sehr viel aktivere Rolle in ihrem Familienverbund übernimmt, als sie ihr



eigentlich zugekommen wäre; dass die Fürbitte der noch lebenden Konfessorin für ihren verstorbenen Bruder Dinokrates „nicht nur ihre durch den standhaften Glauben erlangte Macht, sondern auch ein familiäres Verantwortungsgefühl“ anzeige, scheint mir jedoch den Aspekt des irdischen Gemeinwohls zu überzeichnen (S. 112). In den um 400 n. Chr. entstandenen *Acta Perpetuae et Felicitatis* wird hingegen der irdisch-natürlichen Familie „als Bezugssystem für gemeinsinniges Handeln jegliche Relevanz abgesprochen“ (S. 115). Hieran und an weiteren Quellen zeigt Degen anschaulich, dass das Nachlassen der konkreten Gefahr von Verfolgungen zu einer weiteren Steigerung der Ideologie des Martyriums führen konnte – was umgekehrt belegt, dass selbst ein rigoristischer Text wie die *Passio Perpetuae* die reale Welt im Blick hatte, in der die Angehörigen der Märtyrerin wohl oder übel weiterhin leben mussten (und wollten!). Beides verbindet sich in der „Vorstellung einer Wiedervereinigung der Familie nach dem Tod“ (S. 120). Dies gilt, so Degen, auch für die Gemeinschaft der Christen, insofern diese als eine Familie betrachtet wird, die von der Nächsten- und Bruderliebe zusammengehalten wird und in der Gott als Vater fungiert, der sich den Christen mit *uera et paterna pietas* zuwendet (S. 141). Das Martyrium wird damit zugleich zum „Liebesbeweis und gemeinsinnigen Akt“ (S. 131), es ist entsprechend „kein Abwenden von der Gemeinschaft“, sondern erscheint ihr gegenüber gerade als „höchste Pflichterfüllung“ (S. 146). Umgekehrt wird diese Gemeinschaft, deren Avantgarde die Märtyrer sind, im Jenseits weiterbestehen, freilich nicht beschränkt auf die irdische Familie, sondern als „Wiedervereinigung der gesamten Christenheit“ (S. 155). Es gelingt Degen zu zeigen, dass Märtyrer keineswegs ihre irdischen Bezugssysteme hinter sich lassen, sondern dass die „eschatologische Ausrichtung“ der Märtyrerliteratur „zum Motiv für gemeinsinniges Handeln zu Lebzeiten“ und damit zum „positiven Vorbild für Nächstenliebe und Verantwortungsgefühl“ wird (S. 164). Kap. IV.2 behandelt ein „klassisches“ Thema, das Verhältnis der Christen zum römischen Gemeinwesen, dem sie sich – so die Sicht ihrer Kritiker – durch ihre Opferverweigerung entzogen. Märtyrertexte argumentieren dagegen, dass die Christen sich nur von den *falschen* Göttern abwenden und sich durch ihre Orientierung an dem *einen* Gott, von dem allein Hilfe zu erwarten sei, gerade als besonders gemeinsinnig erweisen (S. 171 u.ö.). Das ist nicht nur ein Thema der Märtyrerliteratur, sondern vor allem auch der Apologetik; Degen nimmt hier aufgrund ihrer Quellenauswahl nur einen Teil dieses Diskurses in den Blick. Gewiss kommt in Texten wie den *Acta proconsularia Cypriani* die Differenz der römischen Auffassung von der Einheit von ziviler und religiöser Affiliation zur christlichen Unterscheidung beider Sphären in den Blick (S. 183). Und es ist bemerkenswert, wie in den *Acta Iustini ac sociorum* argumentiert wird, dass Christus als der *διδάσκαλος καλῶν μαθημάτων* die wahre Erkenntnis allen Menschen zugänglich gemacht habe; die christlichen Lehrer seien also auch intellektuell „gemeinschaftlich“ orientiert (S. 192). Aber stiftete es wirklich Identität, wenn sich ein Märtyrer wie Pionius vermittels unverfrorener „Rechthaberei“ (S. 195) als der eigentliche Wohltäter seiner Polis inszenierte? Überzeugender ist die Analyse solcher Texte, die aus der christlichen Sicht des Jenseits Hoffnungsperspektiven für das Diesseits ableiten und dabei ein relatives Recht weltlicher („paganer“) Institutionen anerkennen (S. 214). Der abschließende Abschnitt über das Martyrium als „Kampf gegen die Feinde des Christentums“ (S. 215-224), d.h. gegen den Teufel, lenkt den Blick zurück auf das Kernthema der Märtyrerliteratur, nämlich die eigene Gemeinschaft in den Anfechtungen durch die Behörden und durch dämonische Mächte zu bewahren. Dass die Märtyrer meinten, analog zum „weltlichen“ Kriegsdienst eine *militia Christi* zu leisten, ist evident; die Analogie reicht aber m.E. nicht so weit, dass das Martyrium als „gemeinschaftlicher, ja geradezu patriotischer Akt“ erschiene (S. 231). Nach Degen erzielten die Märtyrertexte „eine mehrschichtige Wirkung“: „Der Gemein Sinn fungiert als ein rhetorisches

Argument, das einerseits mögliche und tatsächliche Kritik am Verhalten der Märtyrer abwehrt, andererseits ein Bewusstsein für die Existenz einer überlokalen christlichen Gemeinschaft schafft und eine Orientierung an deren Wohl aktiviert“ (S. 232). Das schließt nicht aus, dass sich die Identitätsstiftung in Anlehnung an bestehende gesellschaftliche Institutionen vollzieht; Kritik und Anverwandlung lebensweltlicher Modelle von Familie und Gemeinwesen gehen Hand in Hand. Insofern tragen die Märtyrertexte durch ihre Ausrichtung auf transzendente Perspektiven zur innerweltlichen Gemeinwohlorientierung bei – dies gezeigt zu haben ist das Verdienst der vorliegenden Arbeit. Was darüber hinaus zu leisten wäre (aber von einer Dissertation nicht erwartet werden konnte), ist die Einordnung dieser Erkenntnisse in den christlichen Diskurs über Zugehörigkeit und Distanzierung zu der Welt, in der das Christentum entstand. Ebenso wären die begonnenen Linien in der Zeit nach den Verfolgungen weiter auszuziehen, in der das Gros der populären, zumal ikonographisch stilbildenden Texte entstand. Wenn sich der Eindruck bestätigte, dass im Zuge der immer engeren Einbindung des Christentums in die römische Gesellschaft der gemeinsinnorientierte Aspekt der Martyrologie in den Hintergrund trat, wäre das ein Korrektiv gegenüber weit verbreiteten (Selbst-)Bildern des Christentums als einer anfänglich in sich abgekapselten und später rapide „verweltlichten“ religiösen Gemeinschaft. Zu exklusiven Ausnahmegestalten wurden die Märtyrer erst lange nach ihrem Tod (zeitgleich mit den Wüstenvätern). Aber das wäre eine andere Geschichte, die nicht auch noch in diesem Buch zu erzählen war.

Peter GEMEINHARDT.

Maria Pia DONATO / Vincent JOLIVET (ed.), *Eredità etrusca. Intorno al singolare caso della tomba monumentale di Grotte Scalina (Viterbo)*, Vetralla, D. Ghaleb, 2018 (Archeologia Città Territorio, 5), 30 × 21 cm, 161 p., fig., 25 €, ISBN 978-88-85261-22-8.

Cette publication porte sur la tombe rupestre de Grotte Scalina, qui se trouve entre Viterbe et Tuscania, à proximité de l'habitat étrusque de Musarna ; elle traite par ailleurs de plusieurs sujets annexes. Cette architecture imposante du dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. est l'une des plus grandes tombes étrusques d'époque hellénistique : creusée à flanc de colline, elle possède deux étages à colonnes surmontées d'un fronton, une vaste et singulière salle de banquet, ainsi que deux chambres funéraires. Fait notable, sa fausse porte et son escalier monumental ont été assimilés à la Porta Santa et à la Scala Santa du Jubilé romain par des pèlerins qui ont fréquenté les lieux dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Pillé et occupé au cours des âges, cet ensemble architectural a fait l'objet d'un programme de mise en valeur et d'étude, au cours de huit campagnes de travaux (2010-2017), à l'initiative de l'École française de Rome et sous la direction de Vincent Jolivet. Le volume se présente en deux volets – *Grotte Scalina, una storia millenaria* (p. 11-82) et *Terre etrusche in età medievale e moderna* (p. 83-157) –, et comporte une dizaine de contributions d'archéologues, historiens et historiens de l'art. Le premier chapitre porte sur la tombe elle-même, présentant en quinze pages de texte (p. 13-27) et 45 figures « i primi dati di sintesi degli scavi », comme le souligne la quatrième de couverture. Suit l'examen des restes anthropologiques de sept individus en position secondaire, récupérés dans une tombe voisine, et dont la datation C<sup>14</sup> révèle trois périodes différentes : archaïque, hellénistique et du haut Moyen-Âge (p. 43-47). Laura Ambrosini envisage la monumentalité funéraire de la période hellénistique étrusque (p. 48-60) alors que Dominique Briquel se fonde sur la représentation d'un *liber linteus* dans la Tombe des Reliefs de Cerveteri pour proposer l'hypothèse de l'interprétation de *Carmina coniuualia* au cours du banquet funéraire (p. 61-70). La plus grande partie du volume (p. 71-157) porte

sur les périodes médiévale et moderne, après l'évocation par Luca Pesante des *diverse vite dei luoghi etruschi* (p. 71-82). Cette longue hérité des ruines étrusques, des phases d'abandon jusqu'aux temps des voyageurs, pèlerins et premiers érudits du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, est l'objet de divers exposés. Une attention particulière est accordée aux pèlerins qui ont fréquenté la nécropole et cette tombe étrusque, et ont gravi le long escalier taillé dans le rocher : la médaille de 1675, ou 1700, recueillie lors des fouilles (fig. 6-7, p. 81, et sur la quatrième de couverture) témoigne de l'assimilation de ce rite au Jubilé du Vatican. Maria Pia Donato conclut par des réflexions sur l'usage de la tombe à l'époque moderne (*Viaggio, morte, religiosità in età moderna. Brevi riflessioni intorno al sepolcreto di Grotte Scalina*, p. 150-155). L'abondante illustration, aux nombreuses photographies couleur, concourt à faire mieux connaître cette partie de l'Étrurie interne, célèbre pour son patrimoine de tombes rupestres. Jean GRAN-AYMERICH.

Dulce ESTEFANÍA (ed.), *Visiones y aspectos puntuales de la épica grecorromana*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2018 (Manuales y Anejos de « Emerica », 53), 24 × 17 cm, 307 p., 25,96 €, ISBN 978-84-00-10359-0.

Il volume, come viene dettagliatamente detto nell'introduzione (p. 9-12) dalla curatrice, contiene contributi originali di studiosi prevalentemente spagnoli, ma anche italiani e messicani, che hanno come perimetro l'epica greco-latina. José Virgilio García Trabazo, *Reflejos de la tradición indoeuropea en la épica griega* (p. 13-32), mette in evidenza come la dimensione sacrale del poeta altamente ispirato, largamente diffusa nella poesia greca e latina, aveva le sue origini in una lontana concezione indoeuropea, poiché già nei cantori preistorici l'ispirazione era strettamente correlata all'ambito del sacro ed il poeta considerato una sorta di veggente ispirato o posseduto dalla divinità. Secondo Alberto Bernabé, *Hombres y dioses en la Ilíada* (p. 33-56), nonostante una continua interrelazione e commistione tra gli dei e gli eroi, in Omero sono presenti tratti che differenziano nettamente tra loro le due categorie. Solo agli dei spetta l'immortalità, il privilegio di non invecchiare e la totale mancanza di percezione del trascorrere del tempo, e poi gli dei non possono essere infelici, a differenza degli uomini, dei cui problemi non sono consapevoli. Esteban Calderón Dorda, *El programa poético de Arato* (p. 57-77), sottolinea la natura callimachea del dotto poema epico-didascalico di Arato, che viene collocato a pieno titolo nel novero dei poemi esametrici greco-ellenistici, che hanno costituito il *trait d'union* e la decisiva fase di transizione tra i poemi omerici e la cospicua e longeva produzione epica latina. Cecilia Criado, *segues horruit hastis. Virg., G. II 140-143. Mieses enhiestas y labranzas funestas en la épica grecorromana* (p. 79-101), si occupa della metafora delle armi che spuntano dalla semina dei denti che, nel mito greco, sono strettamente connessi alla vicenda di Cadmo e al suo analogo contenuto nell'impresa argonautica di Giasone. La specifica sequenza della nascita di guerrieri armati dalla semina di denti, con la conseguente lotta che si scatena tra loro, viene poi ad assumere, nella poesia latina, uno specifico valore simbolico, divenendo un referente costante e un parallelo mitologico quasi obbligato delle molteplici trattazioni del tema della guerra civile. José Luis Vidal, *De Ennio a Virgilio: una aproximación al análisis intertextual de fragmentos épicos* (p. 103-120), riprende un tema sempre molto intricante, ancorché difficile e problematico. Viene infatti passato in rassegna tutto lo scarso materiale a noi pervenuto della ricca fioritura di composizioni epiche a Roma prima di Virgilio. La questione è piuttosto rilevante, poiché la scarsa conoscenza di molti testi relativi a questo specifico genere letterario rende approssimativa la valutazione del debito virgiliano rispetto ai predecessori, che non può andare oltre i contatti già da tempo segnalati, a partire dalla tradizione grammaticale antica e tardoantica, che verosimilmente

costituiscono solo una campionatura parziale di un fenomeno dalle dimensioni molto più vaste. Dulce Estefanía, *Luces y sombras del Augusto Eneádico* (p. 121-144), con molto equilibrio affronta la rappresentazione, sia esplicita che allusiva, di Augusto nell'*Eneide*, mostrando come l'immagine del sovrano venga presentata o adombrata non in un'ottica di totale e assoluta celebrazione encomiastica, ma in una prospettiva in cui non manca la segnalazione di ombre e di pericoli nella sua figura e nel potere assoluto che incarnava. La questione, a ben vedere, riguarda un po' tutta la produzione augustea, di cui è sempre molto difficile e rischioso definire il grado di adesione o di autonomia rispetto ad Augusto ed alle sue scelte o indicazioni. Fabio Stok, *Un eroe virgiliano anomalo: Palinuro* (p. 145-160), ricostruisce con finezza ed acribia la fisionomia del personaggio di Palinuro, dimostrando come nei diversi momenti in cui compare nel poema (nei libri III, V e VI) la sua presentazione non è sempre coerente ed omogenea (soprattutto tra alcuni particolari della sua rappresentazione nei libri V e VI). E così anche questo personaggio rientra appieno tra gli esempi delle tante, piccole e grandi, aporie che caratterizzano l'*Eneide*, e che vanno giustamente, come in questo caso, messe in luce. Antonio Alvar Ezquerro, *Modelos y convenciones literarias en la Farsalia de Lucano* (p. 161-180), tocca in breve i punti salienti della novità compositiva rappresentata dalla *Pharsalia* nel panorama epico latino, con particolare riferimento al suo rapporto dialettico con la tradizione dell'epica storica a Roma e col grande precedente virgiliano, rispetto al quale segue strade diverse, talvolta anche antitetiche. Soprattutto per quest'ultima tematica, resta aperta la questione dei limiti e del significato della definizione di Lucano come "antivirgilio", su cui il dibattito è in pieno svolgimento, poiché appare ormai evidente che la formula rischi di apparire usurata e fondamentalmente equivoca. Antonio Río Torres-Murciano, *La lira de Aquiles. Educación, música y guerra en la épica flavia* (p. 181-198), partendo dall'importanza conclamata della lira nella prassi educativa del mondo ellenico, come attestato nella poesia greca, individua come elemento di novità la valorizzazione che conosce, nell'epica flavia, con l'attenzione rivolta specificamente a Stazio e Valerio Flacco, la preferenza e l'utilizzazione della tromba, in luogo dello strumento a corda. Sandra Romano Martín, *Personificaciones alegóricas en Estacio y evolución de un recurso épico* (p. 199-222), individua come tratto innovativo di Stazio il ricorso a personificazioni allegoriche accanto a quelle delle divinità tradizionali del mito. Il fenomeno, che nel poeta flavio conosce un primo originale sviluppo, sarebbe poi stato destinato ad una fortuna duratura nei secoli successivi, sia in ambito pagano (Claudio) che in quello cristiano (Prudenzio). Carlo Santini, *Il percorso di Annibale nel racconto dei Punica e lo stato di redazione dell'opera* (p. 223-246), ricostruisce con finezza la complessa fisionomia dell'Annibale siliano, nel quale confluiscono l'astuzia di Odisseo, la pietas di Enea, la spietata audacia del Cesare lucaneo, la consapevolezza del rischio della guerra di Ettore. La sua figura problematica, ed in certo modo contraddittoria ed asimmetrica, troverebbe un perfetto analogo nella vicenda della composizione del poema, il cui autore, per il deteriorarsi inesorabile delle sue condizioni di salute, sarebbe stato costretto a ripiegare, di contro ad un più ampio progetto iniziale di diciotto libri alla maniera del precedente enniano, su una riduzione delle dimensioni dell'opera. Vicente Cristóbal, *De la épica grecolatina a la épica culta española* (p. 247-275), segue la presenza di Virgilio (talvolta accanto a quella di Lucano) in alcuni campioni esemplari della produzione epica spagnola del Siglo de Oro, quali *La Araucana* di Alonso de Ercilla y Zúñiga (1533-1594), *El Monserrate* di Cristóbal de Virués (1588-1602) e *La Cristiada* di Fray Diego de Hojeda (1570-1615). Chiudono il volume un *index locorum* (p. 279-293) e un *index rerum* (p. 295-307), mentre non c'è una lista unificata della letteratura secondaria, poiché i riferimenti bibliografici sono distribuiti in coda ai singoli contributi. La raccolta ha il pregio di offrire una panoramica cronologicamente molto

ampia dello sviluppo dell'epica classica, con interessanti incursioni nella preistoria e nell'età barocca. La varietà dei contributi riesce poi a toccare alcuni degli esponenti più significativi dell'epica greco-latina. Non va però ricercata nella silloge una sistematicità ed esaustività che non era nei suoi intenti, laddove chi cerca messe a punto di questo tipo può rivolgersi ai numerosi *Companions* dedicati a singoli autori e/o a generi letterari specifici. Qui coesistono sintesi complessive sull'opera di alcuni autori, considerata sulla base di una ben precisa e selettiva visione prospettica (Omero, Arato, Lucano, Silio), con approfondimenti su singoli momenti o personaggi di poemi greco-latini (la metafora delle armi assimilate alle messi dei campi; il personaggio del Palinuro virgiliano; ruolo e funzione degli strumenti musicali nell'opera di Stazio e Valerio Flacco), per non parlare delle ascendenze indoeuropee della figura del poeta-vate o, per contro, della ripresa dell'epica latina nel '600 spagnolo. Il lettore vi potrà ritrovare, a seconda delle sue esigenze, una notevole varietà di proposte e di stimoli, in buona parte piuttosto originali e diversi da quelli presenti in lavori consimili. Certo, non si può dire che tutti i contributi offerti presentino lo stesso livello di completezza e risultino adeguatamente aggiornati nei loro riferimenti bibliografici, ma si tratta di un rischio inevitabile in lavori compositi come questo, che comunque ben si inserisce nell'odierno panorama internazionale, caratterizzato da una larga messe di contributi critici intorno al genere epico, che sembra godere di una fortuna sempre viva e costante. Paolo ESPOSITO.

Paolo FEDELI / Gianpiero ROSATI (ed.), *Ovidio 2017. Prospettive per il terzo millennio. Atti del Convegno Internazionale (Sulmona, 3/6 aprile 2017)*, Teramo, Ricerche & Redazioni, 2018, 25,5 × 21,5 cm, 660 p., 65 pl., ill., 70 €, ISBN 978-88-85431-16-4.

El congreso celebrado en Sulmona en 2017 fue sin duda una de las más relevantes conmemoraciones del bimilenario de Ovidio. Testimonio de ello, pero también de la vitalidad de los estudios ovidianos, es el espléndido volumen, editado por P. Fedeli y G. Rosati, que recoge las 23 intervenciones presentadas durante el encuentro a cargo de un importante grupo de estudiosos. Se abordan, de una manera u otra, las principales obras del poeta y muchas de las cuestiones clave de la crítica ovidiana, y se abre asimismo el camino para nuevas líneas de investigación. A pesar de la alta calidad de todos los estudios, por razones de espacio, solo me será posible decir unas pocas palabras sobre cada uno de ellos. Lo haré en el mismo orden en que están publicados, si bien no se aprecia un criterio claro de ordenación, lo que constituye el único reparo que se puede poner a la pulcra labor de edición. El volumen se abre con la contribución de Philip Hardie (p. 13-32), quien estudia, de forma algo dispersa, el papel de los cuerpos (*corpora*) como un elemento unificador del corpus poético ovidiano. Por ejemplo, Hardie intenta mostrar la tensión entre el vigor de muchos cuerpos descritos en *Met.* y la vulnerabilidad de los mismos a consecuencia de la transformación que pueden sufrir en cualquier momento. Finalmente, Hardie señala que, de forma análoga a las personificaciones, existe una identificación entre el cuerpo del poeta y sus textos, a los que debe fama e inmortalidad. Richard Tarrant (p. 33-55) estudia la recepción de Ovidio en la *aetas Vergiliana*. En la práctica, Tarrant esboza una historia del texto de Ovidio antes de la *aetas Ovidiana* y proporciona datos importantes sobre los procedimientos y capacidades de unos copistas que desempeñaron un rol importante en la transmisión de Ovidio. Primero, analiza los pocos testimonios directos disponibles (mss., *excerpta* y *florilegia*) y discute su autoridad y valor. Además, apunta que los mss. carolingios muy probablemente sirvieron de base para las copias posteriores y que, por otra parte, contienen lecciones auténticas que han desaparecido del resto de la transmisión. A continuación, Tarrant muestra que algunos autores carolingios (e.g. Erico de Auxerre, Teodulfo de

Orleans) se vieron influidos por Ovidio e incluso fueron capaces de adaptar con originalidad temas y fraseología ovidiana. Luciano Landolfi (p. 57-90) se fija en las μεταβάσεις εἰς ἄλλα γένη in *Am.*, concretamente en 1.1, 2.1, 2.18, 3.1 y 3.15. Aunque Landolfi lo plantea como una disyuntiva, parece claro que, con frecuentes alusiones a otros géneros, Ovidio pretende anticipar al lector las nuevas vías poéticas que se propone explorar y, al mismo tiempo, reescribir las convenciones de la elegía. Ello, a su vez, servirá al poeta para reescribir las de otros géneros. Niklas Holzberg (p. 91-107) se centra en los 33 trabajos sobre *Am.* publicados en inglés entre 2003 y 2016 con la intención de denunciar que ignoran sistemáticamente los estudios publicados en otras lenguas. Más concretamente, Holzberg lamenta que esas investigaciones no se hayan beneficiado del imprescindible libro de G. Bretzigheimer (*Ovids Amores. Poetik in der Erotik*, Tübingen, 2001) y que, por ello, hayan insistido en interpretaciones que deberían estar superadas o en teorías literarias modernas que no siempre se acomodan bien a los textos antiguos. No deja de ser curioso que el capítulo se publica en italiano, de modo que los estudiosos anglosajones sin duda persistirán en su “splendid isolation”. Rosalba Dimundo (p. 109-132) examina el motivo de la *avaritia muliebris* en *Am.*, *Ars* y *Rem.*, que Ovidio va variando no solo de una obra a otra, sino según los destinatarios de la obra o las intenciones didácticas de la misma. El capítulo acaba sugiriendo una nueva línea de investigación: la dependencia de la elegía respecto de la comedia en cuanto a motivos y lenguaje se refiere. Marco Buonocore (p. 133-154) repasa la iconografía de algunos mss. iluminados de Ovidio conservados en la Biblioteca Vaticana (*Vat. lat.* 1596 y 2780 de *Met.* y *Ross.* 893 de *Her.*). El estudio de algunas miniaturas muestra que su diseño no responde a un patrón genérico, sino que está muy ligado a la interpretación del texto por parte de lectores específicos. A modo de conclusión, Buonocore propone que se emprenda un proyecto de identificación de los mss. ovidianos miniados a fin de comprender mejor la evolución de sus programas iconográficos y su relación con cada momento cultural. Mario Labate (p. 155-179) sostiene que la elegía latina se estableció con unas convenciones muy estrictas, como el amor hacia una única *puella*, pero que Ovidio, haciendo gala de un afán de experimentación digno de la poesía helenística, se encargó de redefinirlas. Federica Bessone (p. 181-213) estudia las *Her.* (10, 2, 7, 1 y 3) como reflexiones sobre la historia literaria de los mitos tratados. En definitiva, Bessone intenta mostrar que las ficticias autoras de las cartas exhiben el mismo grado de conciencia literaria que Ovidio y que procuran reconfigurar su propia historia y la de sus amantes desde una óptica elegíaca y femenina, anticipando el relativismo y la subversión de los modelos tan característico de las obras posteriores de Ovidio, aunque tampoco las mismas heroínas se escapan de la implacable ironía ovidiana. Roy Gibson (p. 215-235) propone leer las *Her.* dentro de la tradición epistolográfica y no en los términos del *liber* augusteo. Así, se sugiere que el *corpus* de las *Her.* fue elaborado póstumamente siguiendo unos criterios de selección y ordenación del material parecidos a los empleados en otras colecciones de cartas, más concretamente *Cic.*, *Fam.* Los paralelos entre éstas y las *Her.* simples son sugerentes, pero la analogía entre las dobles y el intercambio epistolar entre Cicerón y Planco me parece más débil. En cualquier caso, la propuesta abre muchos interrogantes. Por ejemplo: ¿De qué forma habrían circulado las *Her.* antes de la supuesta compilación? ¿Es verosímil que Ovidio no las compusiera ni agrupara con un plan predeterminado? ¿En qué medida las dudas sobre la autenticidad de algunas cartas o las sospechas de interpolaciones se pueden explicar por una deficiente transmisión manuscrita, y no como características propias de las colecciones de cartas? Alison Keith (p. 237-275) analiza una cuestión relativamente poco estudiada como la recepción de las *Georg.* en *Met.* Se señala que tanto el proemio como la *sphragis* están estructurados teniendo en mente el programa literario enunciado en *Georg.* En otros pasajes del

interior del poema en los que se detecta la presencia de *Georg.*, Ovidio también muestra una aguda conciencia literaria que se manifiesta no solo en la astuta emulación intertextual, o cuando comenta, complementa o corrige el relato virgiliano, sino también al organizar el texto en referencia a pasajes programáticos de *Georg.* Francesca Ghedini y Giulia Salvo (p. 277-297) exploran la relación de los *horti* y plantas en la poesía de Ovidio con el paisaje coetáneo. Llegan a la conclusión de que Ovidio depende más de la tradición literaria, ocasionalmente de representaciones pictóricas, que de la observación directa. Por otra parte, la selección de especies que Ovidio incluye en sus *horti* tiene que ver sobre todo con su experiencia como cantor de transformaciones de jóvenes en plantas. Asimismo, se sugiere que las descripciones de plantas solo contienen un “generico ‘gusto per l’erudizione’”. El capítulo de Andrew Wallace-Hadrill (p. 299-312) se centra, con marcada orientación metodológica, en las representaciones pictóricas de temas ovidianos en los murales de Pompeya. Se sugiere que convendría tener en cuenta que los artistas probablemente trabajaban a partir de repertorios iconográficos, inspirándose solo para las variaciones en obras literarias o escénicas. Asimismo, nada impedía que los artistas efectuaran sus composiciones con originalidad y según un conjunto pictórico. Por todo ello, se recomienda no tomar la recepción de Ovidio en Pompeya como un “index of literacy”. Gianpiero Rosati (p. 313-331) estudia la representación del cuerpo femenino en Ovidio, con el objetivo de mostrar que ésta ejerció una influencia muy importante en el imaginario occidental. Ovidio llega a teorizar que el deseo y el enamoramiento no son sentimientos “autónomos”, sino que responden a un arquetipo. El “fetichismo” del cuerpo, que en *Met.* se convierte en motor del relato, pone de relieve el valor simbólico del cuerpo como catalizador del deseo y de las fantasías. Gianluigi Baldo (p. 333-349) centra su atención en diversas relaciones familiares en *Met.* Baldo concluye que la paternidad “débil” frecuentemente descrita en el poema parece orientada a la autodestrucción del linaje, y que, por lo general, los lazos familiares acaban resultando poco significativos frente al poder arrebataador del deseo. Sergio Casali (p. 351-374) analiza magníficamente el tratamiento de *Aen.* 7-12 en *Met.* 14.446-608. Se muestra cómo Ovidio, e.g., da espacio a voces contrarias a Eneas, reproduce corrosivamente “errores” virgilianos, ofrece una lectura tendenciosa de la guerra en el Lacio o, jugando con la memoria o desmemoria de los dioses, acaba ofreciendo el primer testimonio de una discusión crítica sobre el controvertido verso *Aen.* 6.134. Quizá con excesiva credulidad respecto a las afirmaciones de Ovidio, Oronzo Pecere (p. 375-403) reseña la voluntad de Ovidio de dirigirse a un público amplio (*Met.* 15.878: *ore legar populi*). Pecere sugiere que el alto precio de los *uolumina* era un impedimento, que pudo mitigarse, al menos en parte, gracias a la progresiva introducción del *codex*, mucho más asequible. Elena Merli (p. 405-426) fija su atención en las dos primeras fiestas de origen rural descritas en *Fast.*: *Sementalia* y *Fornacalia*. Se estudian los modelos literarios empleados y la ubicación de esas *feriae conceptivae* en lugares concretos del poema. Merli sugiere que Ovidio intenta presentar una visión crítica de la *rusticitas* y *simplicitas* de la Roma arcaica, así como de unos *coloni* más dados a las armas que a la agricultura, al mismo tiempo que trata de integrar esos antiguos valores en los tiempos mejores de la *pax Augusta*. Fabio Stok (p. 427-454) analiza con gran perspicacia el episodio de los *Lupercalia* en *Fast.*, llegando a la conclusión de que Ovidio combinó en el diseño estructural del pasaje las distintas y contradictorias tradiciones sobre los orígenes y funciones del festival, desde la vulgata augustea (*Liv.*, *Verg.*) hasta tradiciones menos conocidas, y que incluso proponía al lector una hipótesis del desarrollo diacrónico de la festividad, no sin “qualche forse intenzionale ingruenza allusiva”. Luigi Galasso (p. 455-474) estudia cómo Ovidio utiliza el encomio en *Pont.* con el fin de asegurarse el regreso a Roma: el *laudandus*, empezando por Augusto, debería verse obligado a facilitar el retorno del

poeta a cambio de la inmortalidad que el elogio ovidiano le proporcionará. Galasso también estudia los modelos de encomio empleados por Ovidio y las innovaciones introducidas. Nicola Gardini (p. 475-490) examina brevemente cuatro trabajos en lengua inglesa del último cuarto del siglo XX que se inspiraron en Ovidio: *Metamorphoses* de M. Zimmerman, muy criticada en cuanto a paráfrasis de “pezzetti liofilizzati di Ovidio”; *An Imaginary Life* de D. Malouf; *Tales from Ovid* de T. Hughes; y dos versiones de S. Heaney. Por su parte, Massimo Fusillo (p. 491-502) estudia la recepción de Ovidio en “las pantallas”: en un videojuego; en el videoarte, centrándose esp. en la reutilización del mito de Narciso por parte de T. Flaxton y B. Viola; en dos películas de 2014: *Metamorphoses* de C. Honoré y *Amori e metamorfosi* de Y. Yariv, en la que se asimila la metamorfosis mítica con la propia experiencia de actores transexuales. El capítulo de Alessandro Schiesaro (p. 503-529) es un magnífico ejemplo de cómo el estudio de la tradición clásica puede arrojar luz sobre las obras originales. Schiesaro hace pertinentes e interesantes observaciones sobre el episodio de Acteón en *Met.*, sobre todo a propósito del tema de la culpabilidad o inocencia de Acteón (esp. 515-520). El capítulo parte del análisis de tres obras encargadas por la National Gallery (Londres) en 2012 para celebrar la exposición conjunta del tríptico de Tiziano sobre Diana, Acteón y Calisto (se trata de las instalaciones de M. Wallinger y C. Shawcross y un poema de S. Heaney), además de la traducción-versión del episodio por parte de T. Hughes. Andrea Giardina y Edoardo Galfré (p. 531-560) estudian la representación de los mitos fundacionales de Roma y de la identidad romana en la cultura augustea (*Res Gest.*, Verg., D.H.) y, muy esp., en la poesía de Ovidio. Éste, sobre todo en *Fast.*, supo dar al mito troyano y al de los orígenes griegos de Roma un significado ecuménico de acuerdo con los nuevos tiempos de *pax*, rechazando como caducos los valores tradicionales de belicosidad y “operosità” rural. No obstante, el exilio en los confines del Imperio, donde la *pax Augusta* no había penetrado, hizo que el poeta reevaluara nociones que había presentado como anticuadas. El libro acaba con una intervención de Paolo Fedeli (p. 561-568), quien repasa la evolución de los estudios ovidianos desde el primer congreso de Sulmona en 1959, resume las aportaciones más novedosas del volumen y, al hilo de ello, hace algunas reflexiones sobre la pervivencia que Ovidio presumiblemente seguirá teniendo en su tercer milenio, así como sobre la importancia de mantener vivo el pasado. Cada intervención va precedida de un resumen en inglés e incluye su propio listado bibliográfico. El libro se enriquece con 65 imágenes (se podrían haber incluido algunas más mencionadas en los capítulos) y con dos índices, uno de nombres y materias (p. 639-643), quizá demasiado selectivo, y otro de pasajes citados (p. 644-652). Se incluye también una *scheda* (p. 653-660) a cargo de Claudio Strinati, quien repasa los problemas de atribución del *Narciso* de Caravaggio, obra que se reproduce en la cubierta. Pere FABREGAS SALIS.

Florence GARAMBOIS-VASQUEZ, *Natura delectat. Ars et Natura dans la création poétique d'Ausone*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2018 (Collection Antiquité – Mémoires du Centre Jean Palerne, 43), 24 × 16 cm, 182 p., 21 €, ISBN 978-2-86272-708-0.

The poetry of Ausonius has always attracted attention for the author's outstanding skill, for his social standing and involvement in imperial politics, and for the remarkable originality of his work on topics as different as oysters and monosyllables. The extreme diversity of his output was surely one of the reasons that there was previously no monograph dedicated to Ausonius' poetry and poetics – a surprising gap that Florence Garambois-Vasquez addresses by linking nature and art as master terms to explain what she describes as the self-referentiality of his poetry for poetry's sake. Her Ausonius



blends the playfulness of his material with a serious humanism intent on understanding a changing world through the many aspects of nature described in his poetry: “Il ne s’agit pas là, croyons-nous, seulement de conventions littéraires frivoles, mais d’une véritable démarche créatrice qui met en abîme, à la manière du centon, l’art, le discours sur l’art et la réception de ce discours” (p. 163). Even though the analyses in this book are sometimes superficial and disjointed, the material deserved careful study, and further discussion is always welcome. Any scholar interested in late antique Latin poetry will be glad for the opportunities afforded by Garambois-Vasquez to reconsider a poet who lived through the entire fourth century and who influenced, among many others, Claudian, Prudentius, and Sidonius. Garambois-Vasquez begins her book with a wide-ranging introduction touching on the life, poetry, and textual tradition of Ausonius. Behind the diversity of Ausonius’ poetic remains, she essays to describe the coherence and profound unity of his works (“la cohérence et l’unité profondes du projet poétique d’Ausone”, p. 13). The wide-ranging introduction also touches on several other topics: literary theory, especially intertextuality and reader response criticism; art and nature, with special reference to Pierre Hadot’s work on ancient views of nature (P. Hadot, *Le Voile d’Isis. Essai sur l’histoire de l’idée de Nature*, Paris, 2004); and anthropology of the senses, especially sight. This is a lot to cover in a nine-page introduction, and the discussion is neither comprehensive nor definitive on any single point. The first main chapter addresses nature as represented in the poetry of Ausonius, with a brief introductory section citing Heidegger on the significance of the words *Physis* and *Natura*. The *Mosella* is then taken as paradigmatic for Ausonius’ views on nature, and a review is offered of the landscapes in that poem and of its scenes of rivers, vegetation, and fishes. Some other poems of Ausonius are also presented in this chapter, namely *De herediolo*, *Technopaegnon*, the possibly Ausonian *De rosis nascentibus*, and several Letters and Epigrams. Garambois-Vasquez draws a contrast between the beneficence of nature in the *Mosella* and Paulinus of Nola’s ascetic retreat from the world, with the idea that Ausonius meant to defend a more liberal appreciation for nature (p. 43). In general, this idea is likely enough, but the treatment of nature here is rushed and inexact with the result that it is not compelling. The most original section of the chapter deals with transfiguration and travesty in Ausonius. While he often notes the *mirabilia* of nature, the poet delights in his ability to transform what he finds, and so he takes on the role of the demiurge creating a world: “Ainsi, le regard que pose le poète sur ce monde est un regard de demiurge qui vise à transfigurer la nature et à la soumettre à un projet poétique et idéologique” (p. 54). The chapter concludes with a brief discussion of *Epigr.* 111 and 112. In these poems on Hermaphroditus, Ausonius plays both with the doubleness of their sex and with his own doubling of Ovid’s previous poetic description of them. Hermaphroditus is blessed as a woman (*felix uirgo*) and twice blessed (*bis felix*) in being also a boy. That doubling reveals the porous boundaries of what is natural. After a four-page introductory section on *mimesis* and definitions of art, the second chapter (on the relations between art and nature) continues along the same lines as the first one. *Mosella* and *Ordo urbium nobilium* are mined for passages in which nature is described in light of human presence and human constructions. In particular, Garambois-Vasquez notes the importance of lines from the *Mosella* in which Ausonius alludes to the *Silvae* of Statius and in which he describes the villas overlooking the river (p. 76-80). The discussion is somewhat limited by the fact that the author does not adequately distinguish her views from those of Carole Newlands, who wrote an important article on just this topic (*Naturae mirabor opus: Ausonius’ challenge to Statius in the Mosella*, in *TAPhA* 118, 1988, p. 403-419) – although Newlands’ article is cited along with several others on p. 40, n. 97, her article is incorrectly cited in the bibliography as having been published

in 1998. The second half of the chapter centres on Ausonius' ten epigrams devoted to Myron's cow, a sculpture that factors also in the *Epigrammata Bobiensia* and in the *Palatine Anthology*. The argument here is that Ausonius consistently maintains the superiority of art over nature, with the most convincing evidence for this view coming from one epigram in which the point is the craftsman's supernatural ability: *Fingi nam similem uiuae quam uiuere plus est, / nec sunt facta dei mira, sed artificis* (Epigr. 67.3-4). The discussion of ephrasis and verisimilitude would have been better if Michael Squire's article on these epigrams had been read carefully and considered in the discussion (*Making Myron's Cow Moo? Ecphrastic Epigram and the Poetics of Simulation*, in *AJPh* 131, p. 589-634). As it is, this wide-ranging chapter is not fully convincing because Ausonius clearly had more than one view of art and the terms of reference are too broad to enable fine distinctions. The third chapter is entitled "Une poétique de la réflexivité et de la représentation". Many of the individual points made in this chapter were anticipated in the previous ones, but the author gives herself a bit more room here to expand on what she understands as Ausonius' pleasure in art for art's sake. Likewise, this chapter treats a number of Ausonius' works not considered in the previous chapters. It begins with a consideration of metapoetics as applied to ancient poetry and then continues with a review of ancient metaphors of text and composition. A highlight of the chapter, and of the entire book, is the discussion of mirrors, reflections, and poetics in the *Mosella*, with the point that mirrors were used as technical instruments to enable the sun to be observed indirectly (p. 108-112). The chapter continues with sections on dreaming in *Ephemeris*, *Cupido cruciatus*, and *Bissula*; on rhetorical ornamentation (*ornatus*); and on speaking the unspeakable. Ludic poetry then takes centre stage, and there is no shortage of linguistic playfulness to hand in the poetry of Ausonius, grammarian that he was. The poetic persona is also considered as central to the playfulness of his work, in particular his work writing long into the night. At this point, the author might have benefited from Alexandre Burnier's Lausanne thesis and several chapters on the persona of Ausonius and from a relevant article by Scott McGill (*Ausonius at Night*, in *AJPh* 135, 2014, p. 123-148). After the discussion of Ausonius' persona, a short section on the word *nomen* and on the importance of naming in Ausonius is noteworthy and might have been expanded beyond consideration of a few playful passages. The concluding discussion of Ausonius' poetry as a work open to the reader treats his *Cento nuptialis* in detail and also considers a number of his extant epistolary prose prefaces. The central point is that Ausonius enjoyed playing with the literary tradition and that he shared his games with a community of readers. Brian Sowers and I recently covered much of this same material, sometimes to similar purpose (B. Sowers, *Amicitia and Late Antique Nugae: Reading Ausonius' Reading Community*, in *AJPh* 137, 2016, p. 511-540; A. Peltari, *The Space That Remains: Reading Latin Poetry in Late Antiquity*, Ithaca, 2014). In summary, this chapter highlights many of the passages in Ausonius most relevant to a discussion of his poetics, and the author offers a sensible approach to his ludic poetry and fascination with art. A short conclusion rounds out the book by placing what Garambois-Vasquez describes as Ausonius' taste for futility ("goût de la futilité", p. 161) within the context of his supposed Age of Anxiety. At the same time, she concludes that the poet's delight in illusions and transience is essentially a ludic ploy that brings in the reader to share in the mystery of a poetry that creates community from mere verbal gamesmanship (p. 162-163). Such pessimistic generalisations about late antiquity do little to support the precise points developed elsewhere in this book, and they are perhaps related to a wide-spread habit of assuming, without demonstration, that late antique culture was radically different from what came before. Throughout her book, Garambois-Vasquez includes a number of lengthy footnotes, which makes some odd

gaps in the bibliography all the more surprising. Beyond those cited above, Jesús Hernández Lobato's insightful chapter on Ausonius' *Griphus* and an article on the *Mosella* are not even included in the bibliography. Separately, it is inevitable that some typos will slip through the editing process, but some of the slips here were distracting: for example, hexameters printed with alternating lines indented as though they were elegiac couplets (e.g. on p. 39-42). Whatever misgivings there may be about individual points, this book deserves credit as the first monograph on the poetics of Ausonius. We can be sure that it will not be the last, as the rich and diverse poetry of Ausonius continues to amaze and delight.

Aaron PELTARI.

Silvia GIORCELLI BERSANI / Filippo CARLÀ-UHINK, *Monsieur le Professeur... Correspondances italiennes 1853-1888. Theodor Mommsen, Carlo, Domenico, Vincenzo Promis*. Préface de Marco BUONOCORE. Introduction de Gian Franco GIANOTTI, Paris, Institut de France, 2018 (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 53), 28 x 22 cm, 332 p., fig., 35 €, ISBN 978-2-87754-371-2.

Monumenta der Forschung wie die Bände des *C(orpus) I(nscriptionum) L(atinarum)* stehen scheinbar unbegreifbar vor der jetzigen Forschungsgeneration. Wie, um Himmels Willen, konnte so ein Mammutprojekt im 19. Jahrhundert, im nicht-digitalen Zeitalter und dann auch noch mit so präziser und kaum überholter Methodik bewältigt werden? Vieles ist in den letzten Jahren im Bereich der Wissenschaftsgeschichte unternommen worden, um derlei Mythen einigermaßen fassen zu können – ja, es ist geradezu ein Trend, Bilanz zu derlei Großprojekten wie dem *CIL* oder der *P(rosopographia) I(mperii) R(omani)* zu ziehen, welche insbesondere Akademien der Wissenschaften über Zeiträume getragen haben, die im heutigen Zeitalter kaum mehr vorstell- und auch finanzierbar scheinen. Über der wissenschaftlichen Dimension dürfen zudem die dynamischen politischen Konstellationen im Laufe des 19. Jahrhunderts, das eben nicht nur die Geburt der Altertumswissenschaften, sondern auch von Nationen, Lokalpatriotismen und wechselnden Bündnissen öffentlicher wie privater Natur sah, nicht vergessen werden. Das Zusammenwirken all dieser Ebenen, gepaart mit persönlichen Beziehungen und darauf aufbauenden Netzwerken, macht die Lektüre des von Silvia Giorcelli Bersani und Filippo Carlà-Uhink edierten und breit kommentierten Briefwechsels zwischen dem Gründer des *CIL* und Nestor (nicht nur der deutschen) Altertumswissenschaften, Theodor Mommsen, und den drei Mitgliedern der Promis-Familie aus Turin – Carlo, dessen Bruder Domenico und des letzteren Sohn Vincenzo – während der Erarbeitung von *CIL V (Inscriptiones Galliae Cisalpinae Latinae)* deutlich. Denn die Edition der antiken Inschriften Oberitaliens war ob des Aufeinanderprallens der verschiedenen Interessen von europäischen Großmächten, des Risorgimento und lokaler Interessenssphären wie persönlicher Ansichten der Beteiligten eben kein reines Forschungsprojekt, das *sine ira et studio* vonstatten ging. Die Edition der erhaltenen Briefe ist dabei mustergültig zu nennen. Nach Praemonenda bereitet eine umfangreiche Einleitung zu den beteiligten Personen, insbesondere den in Turin ungemein einflußreichen drei Promis-Familienmitgliedern, sowie zur politischen, aber vor allem auch damit verwickelten kulturellen Situation in der Gegend, die eben nicht nur Forschungsenthusiasmus, sondern auch Fälschungseifer hervorbrachte, wie insbesondere die heiß geführte Debatte um die sogenannte Carte d'Arborea aus Cagliari auf Sardinien mit Involvierung der Akademie in Turin und Theodor Mommsen zeigt, auf die drei separierten Briefwechsel zwischen Mommsen und Carlo, Vincenzo und Domenico Promis vor (S. 53-117). Auch bei den jeweiligen Briefen wird der Leser nicht mit einer bloßen Angabe des Fund- bzw. Archivorts sowie der Wiedergabe des Textes abgespeist. Angaben zu Briefreihen in der

jeweiligen Sammlung, Notizen auf Briefumschlag oder im Brief, kommentierende Anmerkungen zu Personen, Inschriften, angerissener wie weiterführender Literatur erschließen die Sammlung und bringen die Briefe jenseits des jeweiligen Inhalts für bestimmte Fragestellungen zum Sprechen. Hilfreich sind hier auch der Namensindex (antik wie modern) sowie einer zu den angesprochenen Inschriften (S. 321-329) und die Zeittafel mit den wichtigsten politischen Ereignissen im Appendix III (hier hätte Rez. sich noch mehr Angaben zu Aktivitäten und Reisen der beteiligten Personen neben den Geburts- und Sterbedaten gewünscht). Wie man auch immer zur im Appendix II für diese Briefwechsel proklamierten *Res Publica Litteraria* stehen mag – neben des wissenschaftlichen Austauschs und der Wichtigkeit von Kontakt- wie Publikationsnetzwerke(r)(n) scheinen nämlich ebenso Machtspielchen und Ränke deutlich durch –, die Herausgabe der Briefe dürfte für alle diejenigen interessant sein, die hinter die Fassade des Großprojektes *CIL* schauen und dieses kontextualisieren möchten. Sven GÜNTHER.

Klaus M. GIRARDET, *Januar 49 v. Chr.: Caesars Militärputsch. Vorgeschichte, Rechtslage, politische Aspekte*, Bonn, R. Habelt, 2017 (Antiquitas. Reihe 1. Abhandlungen zur Alten Geschichte, 69), 22,5 × 16,5 cm, x-367 p., fig., 79 €, ISBN 978-3-7749-4068-0.

Klaus Martin Girardet, emeritierter Professor für Alte Geschichte in Saarbrücken, hat über Jahre hinweg eine Kette von quellennahen, die Texte sorgfältig interpretierenden und die Massen der modernen Literatur umfassend berücksichtigenden Studien verfasst, die sich mit dem Ende der römischen Republik und vor allem mit der Rolle Caesars darin beschäftigten. Im Ergebnis ist er zu der Auffassung gelangt, daß Caesar ein egozentrischer, völlig rücksichtsloser und sich ohne Bedenken über die Regeln der *res publica libera* zum eigenen Vorteil hinwegsetzender Politiker und Feldherr gewesen ist, ohne dessen komplett amoralische Verhaltensweisen die Republik in den etablierten Formen noch lange hätte weiterbestehen können. Vor einigen Jahren sind Girardets Beiträge in einer Publikation ausgewählter Schriften miteinander publiziert worden, aber nun hat er es noch einmal in Angriff genommen, auf der Grundlage seiner Forschungen und ihrer Ergebnisse eine Gesamtanalyse der entscheidenden Phase vorzulegen, nämlich des Wegs in den Bürgerkrieg, mit dessen Ausbruch nach Auffassung von Girardet der Untergang der Republik schon weitgehend feststand. Daß in dem hier zu besprechenden Werk vieles aus den früheren Beiträgen erneut referiert wurde, ist für die Gesamtlektüre nützlich und auch für den Kenner nicht störend – die Alternative, ständig auf anderswo publizierte Beiträge zu verweisen und nur verkürzte Resümees zu bieten, hätte das Nachvollziehen des ohnehin nicht einfachen Argumentationsgangs nur erschwert. Hinführend zum Kernthema des Buches präsentiert Girardet eine kurze Analyse von Caesars sprichwörtlichem Gang über den Rubicon, über den Dreibund von 60/59 v. Chr. und über die Gegner Caesars, zu denen inzwischen auch Pompeius gehörte, sowie einen Überblick über den „Putsch im Urteil der Forschung“. Mit deren Deutungen ist Girardet nicht zufrieden, und er zählt auf, welche konkreten Punkte zwischen Caesars Consulat 59 v. Chr. und dem Einmarsch 49 v. Chr. in der Forschung unangemessen behandelt und bewertet worden sind, so daß sie der Klärung bzw. Revision bedürfen, die er im folgenden vornehmen will. Der größte Teil dieser 10 Punkte betrifft das Staatsrecht und die konkrete Gesetzeslage, das heißt, es geht darum, welche gesetzlichen Vorschriften zu dieser Zeit in Rom eigentlich für das Ämterwesen galten und was die Beschlüsse genau besagten, die Caesars Handlungsspielraum betrafen und mit denen in den finalen Auseinandersetzungen der Jahre 52 bis 49 argumentiert wurde. Mit „Caesars Privileg des Jahres 52“ (Kap. III) steigt Girardet ein. Es geht hier um ein von allen 10 Volkstribunen

im Jahre 52 einvernehmlich eingebrachtes und vom Volk verabschiedetes Plebiscit, in dem Caesar in Bezug auf eine Bewerbung um ein erneutes Consulat privilegiert worden ist in der Weise, daß er sich vor dem Ablauf des eigentlich vorgeschriebenen Intervalls von 10 Jahren und zudem *in absentia* bewerben sowie dem Wahlakt selbst fernbleiben durfte. Girardet hebt zudem auf die Formulierung *rationem habere* (z.B. Cael. ad Cic. fam. 8,8,9; 13,2), was ich als „Berücksichtigung erfahren“ verstehe, was Girardet aber konkret auf die Renuntiation des Gewählten durch den Wahlleiter bezieht, die dieser hätte verweigern können (S. 46-48; s. auch S. 42 mit Anm. 191). Daß dieses Risiko Caesar umgetrieben hätte, ist jedoch kaum anzunehmen. Solche Verweigerungen kamen nach unserer Überlieferung eher selten vor, und wie immer in Rom hätte der Wahlleiter dies öffentlich tun müssen, vor einer größeren Menge von Wahlteilnehmern, die angesichts der beachtlichen Popularität Caesars für erheblichen Druck gesorgt hätten – zumal es schließlich ihre Wahlentscheidung war, die ein einzelner Consul ignoriert hätte. Diese Möglichkeit des Wahlleiters, die wohl nicht gesetzlich garantiert war, mußte also gegen großen Widerstand durchgesetzt und auch vom Volk und von den Senatoren akzeptiert werden – das war für Caesar, der für seine Kriegserfolge dreimal mit *supplicationes* geehrt worden war, keine nennenswerte Gefahr. Zudem hätte Caesar wohl – was auch Girardet einkalkuliert – wie früher Urlauber aus der Armee entsandt, die dafür gesorgt hätten, daß die Wahlen ‚richtig‘ ausgingen. Girardet bemüht sich um Klärung, auf welche Zeit sich denn diese Privilegierung erstreckte, und er betont zu Recht, daß bei Sueton (Iul. 26,1) eindeutig steht, daß es sich auf die Zeit bezog, in der Caesars *imperium* auslaufen begann – also nicht schon ausgelaufen war, wie Mommsen und nach ihm viele andere fälschlich annahmen. Sodann präzisiert er die Daten für die Laufzeit von Caesars *imperium* unter Rückgriff auf die Forschungen von A. Giovannini (*Consulare imperium*, Basel, 1983) und auf die epigraphisch erhaltene Information, daß die Amtszeit des Triumvirats von Octavian, Antonius und Lepidus vom 27. November 43 (dem Tag der Verabschiedung des diesbezüglichen Gesetzes) bis zu dem Tag reichte, der vor der sechsten Wiederkehr der Kalenden des Januar lag – also bis zum 31. Dezember 38 (so die *fasti Colotiani*, vgl. *Inscr. Ital.* XIII 1, 273 f.). Girardet unterscheidet nun außerordentliche Regelungen der Laufzeit von Kommanden für einen regulären Magistrat (wie Caesar als Consul) von denen für einen *priuatus*, der *extra ordinem* ermächtigt wurde (wie Pompeius für den Seeräuberkrieg): Bei den regulären Amtsinhabern sei die gesetzlich festgelegte Kommandozeit in Amtsjahren gezählt, also vom 1. Januar an gerechnet worden, bei der Verleihung an Privatleute habe das erste Kommandojahr gleich am Tag der offiziellen Verabschiedung des Gesetzes begonnen. Darauf aufbauend argumentiert Girardet, daß die ersten fünf Jahre des *imperium*, das Caesar durch die *lex Vatinia* 59 zuerkannt wurde, bis zum Ende des Jahres 55 reichten und daß die erneute Übertragung des *imperium* durch die *lex Licinia Pompeia* des Jahres 55 vom Beginn des Jahres 54 bis zum Ende des Jahres 50 galt. Damit ergibt sich für Girardet, daß Caesar im Jahre 49 keine legitime Kommandogewalt über seine Provinzen mehr besaß, wohl aber noch ein *imperium*, das ja erst erlosch, wenn er in Rom das *pomerium* überschritt. Die ihm 52 gesetzlich gewährten Privilegien waren 49 allerdings überflüssig geworden, denn den zehnjährigen Abstand von seinem ersten Consulat hätte er mit der Wahl für das Jahr 48 eingehalten, und die Ablösung als Provinzstatthalter ließ ihm jede Freiheit, sich in Rom persönlich zu bewerben und bei den Wahlen präsent zu sein. Ein gewisses Problem ist in dieser Schlußkette allerdings, daß das einzige Beispiel, für das uns die Laufzeit eines außerordentlichen *imperium* bis zum Ende des Kalenderjahres explizit überliefert ist, nämlich das 43 durch die berüchtigte *lex Titia* eingesetzte Triumvirat, höchstens einen regulären Magistrat besaß – falls Octavian nämlich noch Consul war –, aber mit Antonius und Lepidus in jedem Falle zwei Proconsuln, bei denen zumindest die Amtszeit des

Lepidus nicht durch ein eigenes Gesetz geregelt war, sondern durch Caesars Provinz-zuweisung als Konsequenz von Lepidus' Consulat 46. Wenn man es formal genau nimmt, dann hatte Lepidus auch schon sein Proconsulat eingeübt, hatte er doch genauso wie die beiden anderen mit seinen Truppen das *pomerium* in die Stadt überschritten (App. b.c. 4,2 [7]). Jedenfalls war ein Proconsul nicht notwendig mit einem klaren Amtsjahr versehen wie ein Consul, so daß nach den von Girardet rekonstruierten Praktiken das *imperium* sofort beginnen konnte, was es ja nach den *fasti Colotiani* auch tat. Die Besonderheit des Triumvirats, das sich geradezu beliebig über übliche Regularien römischer Ämtervergaben und Kompetenzzuweisungen hinwegsetzte, macht dessen Laufzeitregelung zu einer schwachen Stütze für die Regelmäßigkeit, die Girardet für die republikanische Ära vermutet. Ein wichtiges Element der weiteren Argumentation ist Girardets Auffassung, daß Caesar bei regelkonformem Verhalten dazu genötigt gewesen sei, sein am 31. Dezember 50 v.Chr. auslaufendes Kommando sofort an einen Interimskommandeur aus seinem Stab abzugeben und selbst seine Provinzen zu verlassen. Vor allem in „Anhang 5“ trägt er Material für diese Vorschrift zusammen, doch die vor allem Ciceros Statthalterschaft in Kilikien betreffenden Belege geben das nicht her, da deren einjährige Befristung doch etwas mit der *lex Pompeia* von 52 zu tun haben könnte (was Girardet im Gefolge von Giovannini ablehnt). Girardet unterschlägt die Unsicherheit nicht, doch seine Formulierungen „versteht es sich von selbst“ (S. 33) oder „kann es doch wohl nicht in das Belieben eines Statthalters gestellt gewesen sein“ (S. 292) zeigen an, daß er diese Verpflichtung Caesars für wahrscheinlich hält. Das leuchtet mir nicht ein. Ich denke eher, daß ein Statthalter – sei er nun formal prorogiert oder nicht – auch in seiner Provinz bleiben konnte, bis ein Nachfolger kam. In den Kapiteln IV und V geht es um die Bemühungen des Consuls M. Marcellus im Jahre 51, Caesar von seinem Kommando abzulösen. Er scheiterte an tribunicischer Intercession und am Widerstand des großen Pompeius. Girardet liefert hier auch eine Übersicht über die Vermehrung und Verteilung der Truppen Caesars bis zu den Jahren 52 und 51, die dessen enorme Streitmacht (13 Legionen und 2 zusätzliche Cohorten) verdeutlicht. Mir scheint sicher zu sein, daß im Jahr 51 in Gallien so ernsthafte Kämpfe stattfanden, daß für 51/50 eine strategische Verteilung römischer Winterlager über das ganze eroberte Gebiet gerechtfertigt war. Caesar verbrachte den Winter 51/50 bei den Atrebatern, also weit weg von Italien im heutigen Pas-de-Calais, womit er vielleicht auch ein wenig Druck herausnehmen und zudem signalisieren wollte, daß er durchaus noch gebraucht wurde. Doch hat Girardet zweifellos recht, wenn er der riesigen Armee Caesars ein erhebliches Bedrohungspotential zuspricht, wie uns auch die zeitgenössischen Quellen bestätigen. Ob es, wie Girardet annimmt, im Jahr 51 zu einer erneuten Absprache zwischen Pompeius und Caesar gekommen ist, die das Verhältnis von Caesars Wahl zum Consul und der Abgabe des Heeres betraf, bleibt aber unsicher, denn in der zentralen Passage bei Cael. ad Cic. 8,8,9 ist nur gesagt, daß Leute glaubten (*ut existimarent homines*), es habe eine neue Vereinbarung gegeben. Dann geht es um das entscheidende Jahr 50 (Kap. VI und VII). Der neue Consul C. Marcellus bewegte sich in den Fußstapfen seines Cousins Marcus vom Vorjahr und bemühte sich, nun endlich das Ende von Caesars Kommando durchzusetzen. Im wesentlichen war es der von Caesar eingekaufte Tribun Scribonius Curio, der das durch Intercession und rhetorische Geschicklichkeit verhinderte. Als dann tatsächlich Consulwahlen für 49 stattfanden, trat Caesar nicht an, und sein Kandidat Sulpicius Galba fiel durch. Girardet beruft sich auf die Klage des Hirtius (b.G. 8,50,4: ... *ereptum Ser. Galbae consulatum, cum is multo plus gratia suffragisque ualuisset*, ...) für seine Vermutung, der Wahlleiter habe Galba die Renuntiation verweigert trotz einer Abstimmungsentscheidung zu dessen Gunsten (S. 117 f.) – mir scheint es viel wahrscheinlicher, daß Hirtius eine wohlfeile Manipulationsbehauptung zur Erklärung eines unliebsamen

Ergebnisses eingebaut hat. Girardets weitere Überlegungen, welche umfangreichen Manöver der Anticaesarianer nötig gewesen sein könnten, um die Wahl caesarfreundlicher Kandidaten zu verhindern (S. 118 f.), sind überflüssig, wenn man akzeptiert, daß römische Wahlen unberechenbar waren (vgl. etwa die Wahlen der 50er Jahre allgemein, dazu E. S. Gruen, *The Last Generation of the Roman Republic*, Berkeley, 1974, S. 141-161; Jehne, *The Senatorial Economics of Status in the Late Republic*, in H. Beck / M. Jehne / J. Serrati [ed.], *Money and Power in the Roman Republic*, Bruxelles, 2016, S. 204-206). Und daß man Caesar die Renuntiation nach erfolgter Wahl hätte verweigern können, ist eine Chimäre (s. schon oben) – zumal eine solche Ignorierung des Wahlergebnisses die Einladung zum Einmarsch gewesen wäre. Jedenfalls begann Caesar dann verstärkt, eine gleichzeitige Entlassung der Heere durch ihn und Pompeius ins Gespräch zu bringen. Gleichzeitig erhöhte er erneut seine militärische Stärke und verlegte Truppen so, daß sie die in Spanien stationierten Legionen des Pompeius neutralisieren konnten. In den folgenden Kapiteln (VIII bis XI) geht es dann um die letzten Schritte zum Bürgerkrieg und um Caesars Einmarsch, in Kapitel XII wird ein Resümee gezogen. Unbestreitbar setzte Caesar den Senat und die Senatoren unter Druck, mußten sie doch klar mit der militärischen Eskalation rechnen, wenn sie darauf bestanden, daß Caesar vor der Consulatskandidatur sein Heer aufgeben müsse. Indem nach einigem Zögern dann doch energisch auf der Erfüllung dieser Forderung bestanden wurde und kurz danach das *senatus consultum ultimum* folgte (am 7. Januar 49), verteidigte die entschlossene Gruppe der Senatoren zweifellos ihr Gemeinwesen in seiner traditionellen Form, auch wenn sie deren Untergang damit faktisch eher beschleunigte. Girardet zeichnet die einzelnen Schritte akribisch nach und begründet seine Auffassung, daß schon die Tatsache, daß Caesar sein Heer am 1. Januar 49 nicht abgab, einen Putsch darstellte. Dies scheint mir den römischen Verhältnissen nicht ganz zu entsprechen. Als Pompeius mit seinen Truppen vor Rom stand und das Kommando gegen Sertorius verlangte, war der Senat auch nicht frei in seiner Entscheidung, aber es war noch keine Machtergreifung. Doch letztlich geht es hier nicht um das Wort, mit dem man Caesars Verhalten auf den Punkt zu bringen sucht, sondern um die von Girardets Untersuchungen untermauerte Tatsache, daß Caesar sich nicht an das hielt, was andere Senatoren als rechtlich und traditionell zwingend betrachteten, und so eine Konflikteskalation herbeiführte, die in die Eröffnung des Bürgerkriegs einmündete. Auch wenn ich hier genregemäß einige Einwände gegen Girardets Einschätzungen vorgebracht habe, so kann doch kein Zweifel daran bestehen, daß Girardet äußerst scharfsinnig und in stupender Kenntnis der Quellen und der modernen Literatur die Abläufe in diesen Jahren vor dem Bürgerkrieg rekonstruiert und auch die Handlungshorizonte ausgelotet hat, die sich den Akteuren auftaten. Sein Buch wird künftig die Basis jeder Auseinandersetzung mit dem Ausbruch des Bürgerkriegs bilden – eine Thematik, die ja wegen der massiven Konsequenzen des Krieges weiterhin populär bleiben dürfte. Dabei hält sich Girardet allerdings recht eng an den rechtlichen Rahmen, d.h. seine Rekonstruktionen vermitteln der Eindruck, als sei das Handeln der Römer fast ausschließlich von den gesetzlichen Vorschriften bestimmt worden. Doch bekanntlich hatte Rom eine gewachsene Verfassung, in der die Gesetze zwar zunehmend, aber keineswegs mit dem Bemühen um Vollständigkeit das Erlaubte und Nicht-Erlaubte definierten. Und es gab keine klare Dominanz der Gesetze unter den Normen und Verpflichtungen, entlang derer zu handeln war, sondern traditionelle Verhaltenskonventionen und Patronagebeziehungen konnten im Konfliktfall dafür sorgen, daß man sich ganz anders verhielt. Wie man sich das vorzustellen hat, ist vor einigen Jahren von Christoph Lundgreen konzeptualisiert worden mit seiner von moderner Rechtstheorie inspirierten Unterscheidung von Regeln und Prinzipien (*Regelkonflikte in der römischen Republik. Geltung und Gewichtung von Normen in politischen Entscheidungsprozessen*,

Stuttgart, 2011). Danach sind Regeln als Vorschriften zu verstehen, denen nur entweder gefolgt oder nicht gefolgt werden kann – hierunter gehören zumeist die römischen Gesetze. Dagegen sind Prinzipien ebenfalls Normen, die aber meist nur zum Teil erfüllt werden können (und müssen), die bestimmte Verhaltensweisen anregen, die Gewicht haben, aber keine unumstößliche Verpflichtung auslösen. Über Prinzipien kann man im Einzelfall diskutieren unter Einschätzung der konkreten Gegebenheiten. Wenn man nun z.B. die von Girardet herausgearbeitete Regel, daß gefälligst kein Statthalter länger in seiner Provinz blieb als Gesetz oder Senatsbeschluß verfügt hatten, als Prinzip im obigen Sinne betrachtet, dann wird man meiner Meinung nach den römischen Verhältnissen besser gerecht und versteht auch eher, warum um vieles gerungen werden konnte. Caesars Hinweise auf seine großen Verdienste, die eine Sonderbehandlung rechtfertigen sollten, sind eben beim Verstoß gegen Regeln irrelevant, nicht aber bei dem gegen Prinzipien.

Martin JEHNE.

Emily A. HEMELRIJK, *Hidden Lives, Public Personae: Women and Civic Life in the Roman West*, Oxford, Oxford University Press, 2015, 24 × 16 cm, xx-610 p., fig., 2 cartes, 75 £, ISBN 978-0-19-025188-8.

C'est un défi de taille que s'est appliquée à relever E. A. Hemelrijk avec ce livre, clairement inspiré de l'ouvrage classique de R. van Bremen, dont l'influence se fait fortement sentir. En effet, la professeure d'Amsterdam s'intéresse au rôle public (ou civique, ces épithètes étant utilisées de manière interchangeable) des femmes, entre le I<sup>er</sup> et le III<sup>e</sup> siècle de notre ère, sur la base d'une documentation principalement épigraphique, provenant d'Italie et des provinces occidentales, en excluant la Ville. En effet, les inscriptions érigées par et pour ces femmes nous informent sur la riche variété d'opportunités qui leur étaient offertes de prendre part à la vie civique, ce que les sources littéraires passent généralement sous silence. C'est pourquoi le propos est centré non sur les femmes originaires de Rome, où les princesses de la famille impériale occupaient de toutes façons le devant de la scène, mais sur ces matrones riches et prééminentes des cités italiennes et provinciales dont on attendait, comme de toutes les autres représentantes de leur sexe, qu'elles restent cloîtrées chez elles. Pour ce faire, l'auteure a établi un catalogue qui recense les fonctions gérées, ou les activités réalisées, par des femmes en tant que prêtresses, bienfaitrices, patronnes, mères de cités ou de collèges, quand elles ne furent pas membres ou mécènes d'associations civiques, ou encore honorées par celles-ci. Sont également prises en compte les bases de statues érigées en leur honneur par la cité, par une collectivité civique ou par des individus, mais avec l'accord des autorités, comme le confirme la formule *locus datus decreto decurionum*. Le corpus de sources, excluant les textes littéraires, a été actualisé jusqu'à 2014 et il comporte 1400 épigraphes. Ce dossier documentaire, dont la chercheuse néerlandaise reconnaît les limitations, est divisé en trois groupes : inscriptions honorifiques, dédicaces (votives ou pour des édifices) et épitaphes. Ce choix s'explique par la volonté de voir dans quelle mesure ces femmes étaient intégrées dans leurs communautés et l'influence exercée par le « genre » dans la société romaine. En somme, il s'agit de contribuer à une meilleure compréhension de la vie civique sous l'Empire. Dans ce but, l'auteure a divisé son propos en six chapitres. Le premier, intitulé « A World Full of Cities » (p. 7-36), passe en revue certaines notions, telle la division, aux barrières flexibles, entre espaces publics et privés. L'auteure étudie également l'extraction sociale des femmes qui sont au cœur de cette réflexion : membres de l'élite, elles sont issues de familles sénatoriales, équestres, décurionales, voire affranchies. Si leur respectabilité ne saurait être remise en cause, on peut parfois hésiter quant à leur appartenance à l'élite politique ou économique.



Hemelrijk évoque aussi leur origine géographique, la chronologie des témoignages, le rapport à l'urbanisation ou au phénomène de romanisation en lien avec la pratique épigraphique, ainsi que la problématique de la diffusion du droit romain dans les provinces. Bref, une mise au point bienvenue sur la représentativité et la nature des sources qui constituent le fondement empirique de l'exposé. Les prêtrises civiques (« Civic Priesthoods », p. 37-107) font l'objet du deuxième chapitre, grâce à un dossier de 495 inscriptions : 220 témoignages se réfèrent à des *sacerdotes* desservant des divinités du panthéon gréco-romain et des personnifications – très souvent, mais pas exclusivement féminines –, tandis que 281 font allusion à des *flaminicae* du culte impérial. Sont en revanche exclues les quelques prêtresses connues à l'époque républicaine et celles de cultes à mystères, orientaux ou de *Bona Dea* par exemple. Le corpus ainsi établi atteste d'une plus grande diffusion dans les régions méditerranéennes, fortement urbanisées. Le culte impérial est mieux documenté, puisqu'on le retrouve aussi dans les provinces du *Limes*. En outre, on constate des variantes dans les titres – *sacerdos / flaminica magna, publica, prima ou perpetua* –, dont la signification et la répartition varient dans le temps et l'espace. Quoi qu'il en soit, toutes ces femmes furent membres des élites politiques et économiques des communautés où elles vivaient. Elles en tiraient un grand prestige, qui rejaillissait sur elles-mêmes et sur leurs proches. Quant à leurs concitoyens, qui les avaient élues, ils attendaient en retour des actes de générosité comme marques de gratitude. Centré sur la munificence féminine, afin d'en voir les similitudes et les différences avec celle des hommes, le chapitre 3 (« Civic Benefactresses », p. 109-180) traite tout particulièrement des dons à des cités et à leurs habitants, à l'occasion par exemple de l'élection à des prêtrises civiques (*ob honorem flaminicatus et summae honorariae*). Ces donations, qui excluent celles à des particuliers et à des divinités, étaient offertes à l'instigation, ou financées par la fortune, de dames n'appartenant pas à la famille impériale. Le corpus documentaire compte 338 inscriptions et a été constitué selon des critères stricts de sélection : il en ressort, une fois de plus, que l'Italie, les provinces africaines et espagnoles sont les plus représentées. À la lecture des sources, où les femmes en cause n'insistent pas nécessairement sur leurs liens de parenté avec d'autres notables, on découvre qu'elles ont financé : des constructions publiques, qu'il s'agisse d'édifices religieux ou d'infrastructures, que leur finalité relève du divertissement ou soit utilitaire (bains, bibliothèques, *macella*, etc.) ; l'érection de statues en des lieux publics ; des banquets, des distributions ou des jeux, sans oublier les *alimenta* et d'autres libéralités indéterminées. Parmi les raisons qui les ont amenées à dépenser ainsi leur argent, figurent la recherche de l'honneur, mais aussi l'altruisme et l'intérêt personnel, le tout exprimé dans un langage conventionnel. On peut penser qu'elles percevaient cette générosité comme une obligation dans un contexte où les familles qui adoptaient ces pratiques en tiraient aussi un bénéfice social. De fait, c'est un désir d'émulation vis-à-vis des princesses de la *domus Augusta* et d'autres dames illustres de leurs propres communautés qui poussait les femmes à se surpasser ainsi. S'intéressant plus particulièrement aux collèges (« Social Networks and Civic Associations », p. 181-225) dans le chapitre 4, Hemelrijk montre que, si l'on s'en tient aux sources (200 textes, environ) provenant principalement d'Italie et des provinces danubiennes, des femmes liées à des membres de telles associations, quand elles n'en faisaient pas partie elles-mêmes de plein droit, ont pu remplir des fonctions officielles. Il convient toutefois de faire une distinction entre les collèges civiques et les collèges domestiques, au sein desquels, plus spécifiquement, des femmes pouvaient détenir des fonctions officielles aux contours par ailleurs assez flous. Quoi qu'il en soit, sans qu'elles aient effectivement intégré un collège, des femmes ont pu faire une donation pour commémorer un proche qui n'était pas forcément *collegiatus*. Il est également question de « magistratures » détenues par des femmes et

de collègues entièrement féminins, qui formaient un *ordo* à part et toujours subordonné aux hommes. Le chapitre 5, « Civic Patronage and 'Motherhood' of Cities and Associations » (p. 227-269), est divisé en deux parties. D'une part, il est question des patronnes de collègues et des patronnes de cités, d'extraction plus illustre, issues principalement d'Afrique ou d'Italie entre le II<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle. Les femmes sont souvent cooptées en l'honneur de parents, ou en même temps que ceux-ci ; on attend d'elles que, grâce à leur prestige, elles aident la collectivité, non seulement au plan financier, mais aussi grâce à leurs relations. D'autre part, les mères de cités, connues uniquement en Italie centrale, et les mères de collègues sont, quant à elles, principalement documentées à la même époque en Italie et dans les provinces danubiennes ; elles sont de condition sociale plus humble que les patronnes, comme le reflètent également les montants de leurs donations. Quoi qu'il en soit, la relation ainsi établie était bénéfique aux deux parties. Le dernier chapitre, enfin, « Female Presence: Public Honor and Representation » (p. 271-338), aborde la question des honneurs publics accordés par l'*ordo* local aux femmes, en prenant pour point de départ les statues et les funérailles publiques. Le nombre de témoignages, en réalité, est assez peu élevé. C'est l'occasion d'analyser en profondeur le processus menant à l'érection de la statue, dont l'auteure évoque également l'aspect formel et la signification pour qui la recevait. Rien n'était laissé au hasard ; la statue devait servir d'*exemplum* et de *memoria*, en exaltant la femme ainsi honorée. Les funérailles publiques, pour leur part, étaient des cérémonies dont la grande munificence permettait de rendre hommage à la femme en tant que membre d'une famille en vue ou en pleine ascension dont elle avait contribué à assurer l'éclat de son vivant. Pour finir, l'examen des inscriptions gravées sur des bases de statues d'Italie du Nord et de Tarraconaise illustre non seulement l'auto-représentation que les femmes donnaient d'elles-mêmes, mais révèle également qu'elles dédiaient plus d'inscriptions qu'elles n'en recevaient. En conclusion, nous avons là un ouvrage dont les apports sont si nombreux, où les thématiques analysées en profondeur et les perspectives ouvertes sont si variées, qu'il est impossible d'en rendre compte dans le détail. Tous les aspects abordés rendent justice à la place de la femme dans la vie locale des cités italiennes et des provinces, en dépit d'une législation qui pourtant prêchait le contraire. En outre, une annexe imposante de 225 pages inclut des tableaux où sont présentés tous les cas étudiés dans l'ouvrage. On peut regretter, en revanche, qu'une bibliographie déséquilibrée fasse la part trop belle aux références en langue anglaise, et que certaines définitions manquent de clarté, notamment celle relative aux femmes « of equestrian rank » ou appartenant à des « equestrian or decurial families », pour lesquelles on aurait attendu une description plus précise des degrés de parenté concernés, dont les implications sur le plan social ou légal ne sont pas sans importance dans ces questions où le paraître est primordial. Quoi qu'il en soit, cela ne diminue aucunement l'impression positive qui ressort à la lecture de cet ouvrage qui fera date et dont la consultation est désormais indispensable pour qui s'intéresse à la place de la femme dans la vie publique des cités de l'Occident romain.

Anthony ÁLVAREZ MELERO.

Dagmar HOFMANN, *Griechische Weltgeschichte auf Latein. Iustins „Epitoma historiarum Pompei Trogi“ und die Geschichtskonzeption des Pompeius Trogus*, Stuttgart, F. Steiner, 2018 (Hermes. Einzelschriften, 114), 24 × 17 cm, 456 p., fig., 69 €, ISBN 978-3-515-12143-9.

La monografia di D. Hoffmann si inserisce nella fioritura di studi su Giustino degli ultimi anni, che prende le mosse dal volume a cura di J. C. Yardley / W. Heckel (*Justin, Epitome of the Philippic History of Pompeius Trogus*, Books 11-12: *Alexander the*

*Great. Introduction*, Oxford, 1997), e si sviluppa con una serie di contributi successivi: l'edizione Belles Lettres a cura di B. Mineo / G. Zecchini (*Justin. Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*. Tome I. *Livres I-X*, 2016 ; Tome II. *Livres XI-XXIII*, 2018), di cui è attualmente in preparazione il terzo volume; i tre volumi di saggi, a cura di C. Bearzot / F. Landucci / A. Galimberti / G. Zecchini, usciti nella collana "Contributi di storia antica" dell'Università Cattolica di Milano (*Studi sull'Epitome di Giustino*. I. *Dagli Assiri a Filippo II di Macedonia*, 2014; II. *Da Alessandro Magno a Filippo V di Macedonia*, 2015; III. *Il tardo ellenismo. I Parti e i Romani*, 2016); la riedizione aggiornata della traduzione di L. Santi Amantini del 1981 (*Giustino, Storie Filippiche. Epitome da Pompeo Trogo*, Roma, 2017), con l'aggiunta del testo a fronte; la monografia di A. Borgna (*Ripensare la storia universale. Giustino e l'Epitome delle Storie Filippiche di Pompeo Trogo*, Hildesheim / Zürich / New York, 2018). Il lavoro si sviluppa in due parti, la prima delle quali comprende sei capitoli. Il primo (*Einleitung*, p. 13-22) è un capitolo introduttivo, che presenta le più importanti questioni aperte sull'*Epitome*: la data, ancora controversa, e il rapporto tra Giustino e Trogo, che secondo la Hofmann non è stato finora analizzato considerando con sufficiente attenzione la personalità dell'epitomatore (ma in realtà questo è vero ormai solo fino a un certo punto: anche la monografia della Borgna si occupa ampiamente del problema). Intento della Hofmann è mettere Giustino in primo piano e inserirlo nel suo corretto contesto storico e culturale, così da comprendere meglio le caratteristiche dell'epitomazione (e quindi dell'originale) e le sue coordinate cronologiche. Il capitolo II (*Der Epitomator und seine Vorlage*, p. 23-62) è dedicato a Giustino come epitomatore e al suo progetto. In primo luogo, l'autrice enuncia alcuni criteri per la datazione: le citazioni (la più antica è notoriamente quella di San Gerolamo nel commento al libro di Daniele, all'inizio del V secolo d.C.), gli usi linguistici, gli interessi di contenuto che riflettono spesso problematiche contemporanee (fra i quali si può ricordare l'*excursus* di XLII, 2-3 sull'Armenia, stato-cuscinetto fra Romani e Parti e fra Romani e Sassanidi), il tipo di epitomazione (che presupponebbe, secondo l'ipotesi di A. Klotz che la Hofmann valorizza, l'uso del codice e non più del rotolo). Segue l'analisi della *praefatio*, parte dell'opera in cui Giustino appare chiaramente riconoscibile come autore; essa contiene una precisa dichiarazione di intenti, quella di escerpire Trogo con intenti di formazione culturale, divertimento ed esemplarità; stile, forma e contenuto mostrano rapporti con lo stile proemiale degli epitomatori tardi. Infine, viene considerato il rapporto con i *prologi*, che la Hofmann considera di redazione tarda e ritiene indispensabili per la valutazione del modo di lavorare di Giustino: il confronto rivela che quest'ultimo riduce al minimo la storia evenemenziale, soffermandosi su comportamenti umani, esemplari o no, sulle curiosità, sui caratteri. In sostanza, l'epitomazione di Giustino è una sorta di lavoro redazionale, condotto attraverso abbreviazioni, trasposizioni e riassunti, che risponde a gusti e criteri "tardi". Il capitolo III (*Die Einordnung Justins in den sprachlichen und literarischen Context*, p. 63-98) approfondisce i temi della lingua e dell'ambiente culturale di Giustino, cercando di individuarne meglio il contesto cronologico. La lingua mostra una forte influenza di Livio e contatti con Sallustio e Curzio Rufo, già individuati da Yardley; ma rivela anche rapporti impressionanti con gli autori cristiani di IV e V secolo, che inducono la Hofmann a ipotizzare una datazione al IV secolo, già proposta da Ronald Syme e ripresentata recentemente da Giuseppe Zecchini, nel III volume dei menzionati *Studi sull'Epitome di Giustino*, per via indipendente e con ulteriori argomenti di carattere storico (per esempio, l'ampio spazio dato agli Sciti, che nel IV secolo d.C. indicano i Goti, nell'*excursus* di II, 1-5). L'analisi linguistica, i cui risultati sono documentati in una delle numerose tabelle che costituiscono la seconda parte del volume, costituisce forse l'apporto più significativo e originale di questo volume alla conoscenza di Giustino.

La Hofmann ritiene infine non dimostrata l'ipotesi, elaborata in base alle affinità con Cicerone e Quintiliano, di una redazione dell'opera ad uso degli studenti di retorica, ipotesi di recente riproposta con convinzione dalla Borgna: concordo con la Hofmann, perché l'*Epitome* non somiglia affatto a una raccolta di materiali ad uso dei retori, come per esempio i *Fatti e detti memorabili* di Valerio Massimo (cfr. in proposito la mia recensione al volume della Borgna, in corso di stampa nella rivista *Athenaeum*). Infine, l'ambiente culturale (letterario e storiografico) in cui si inserisce l'*Epitome* di Giustino risulta quello delle epitomi e dei breviari del IV-V secolo d.C.; con questo ambiente Giustino condivide metodi e gusti (la selezione sulla base della brevità, l'interesse per l'esempio storico, la curiosità per l'Oriente ellenistico, la volontà di salvare dall'oblio una grande opera storica – si ricordi che la *Historia Augusta* [Aurel. 2,1; Prob. 2,7] colloca Trogo accanto a Livio, Sallustio e Tacito tra i grandi storici romani). Il capitolo IV (*Geschichtsdarstellung bei Iustin*, p. 99-163) studia la visione della storia in Giustino, partendo dalla *praefatio* e dai criteri che vi si enunciano. La storia vuole intrattenere e formare attraverso esempi: di conseguenza, saghe arcaiche, tradimenti, amori, intrighi di corte sono in primo piano negli interessi che guidano la selezione operata da Giustino. Gli aspetti curiosi prevalgono sulla narrazione storica lineare: la Hofmann prende dunque in considerazione da un lato personaggi ed *exempla* presenti nell'opera, dall'altro miti e storie del periodo arcaico. Nel primo caso, animano le pagine dell'*Epitome* diversi personaggi di spicco, come Filippo, Alessandro, Lisimaco, Pirro, Mitridate VI, spesso ricchi di qualità ma corrotti dal potere, nonché molte figure femminili, che fungono anch'esse da esempi morali e intrecciano pubblico e privato, suscitando la curiosità del lettore. Nel secondo caso, le *archaiologhiai*, che la storiografia greca, soprattutto di carattere universale, collocava all'inizio del racconto complessivo, sono disperse nel contesto dell'opera e collocate all'inizio del racconto su una regione, un popolo, una dinastia (p.e. gli Argonauti per le origini dell'Armenia). Anche questi interessi (esempi morali, aneddoti curiosi, attenzione al contesto privato e familiare) contribuiscono, insieme al genere letterario e alla lingua, a inserire Giustino nel contesto della storiografia di IV secolo. Il protagonista del capitolo V (*Die Geschichtskonzeption des Trogus*, p. 165-222) non è più Giustino ma Trogo. La Hofmann si domanda: una volta messi a fuoco la personalità letteraria e il modo di lavorare di Giustino, cosa resta di Trogo? In seguito a un'analisi che mette fra l'altro in discussione il presunto antiromanesimo di Trogo (negato anche dalla Borgna) e preferisce parlare di prospettiva greco-orientale, la Hofmann conclude che dell'opera originale non rimane molto dal punto di vista contenutistico, ma che Giustino riflette fedelmente la struttura dell'opera di Trogo e la sua visione della storia: una storia universale in prospettiva greca, con una struttura sostanzialmente cronologica (tranne gli ultimi quattro libri) sensibile alle svolte epocali, imperniata geograficamente sul Mediterraneo orientale e interrotta da *excursus* (spesso suggeriti, soprattutto se si tratta di *origines*, da elementi tematici e geografici). Due aspetti della trattazione meritano menzione particolare: da un lato, la discussione sul titolo, di cui la Hofmann nega l'autenticità trogiana sulla base delle citazioni dell'opera, che diversamente dai manoscritti parlano sempre di *Historia* o di *Historia graeca*; dall'altro la negazione, con argomenti meritevoli di attenzione, della *translatio imperii* come legge storica sottesa all'opera di Trogo (il tema si ritroverebbe, su base erodotea, solo nel libro I e il vero oggetto dell'opera sarebbe piuttosto la diffusione della cultura greca nell'*orbis terrarum*). Sulla questione del titolo, ritengo che il problema meriti almeno di essere posto; il suo significato ha suscitato le ipotesi più disparate e non è mai stato spiegato in modo pienamente convincente. Meno convinta sono a proposito della relativizzazione della centralità del regno macedone (ovvia conseguenza della messa in discussione del titolo "teopompeo"); secondo la Borgna, esso costituiva un esempio

eccellente di decadenza di un regno a causa della sete di potere e della mancanza di concordia e forniva dunque un'occasione di riflessione morale; in ogni caso, la stessa possibilità di scrivere una storia in prospettiva greco-orientale dipendeva dalle imprese di Filippo, di Alessandro e dei loro eredi. Il capitolo VI (*Weltgeschichte und Geschicht-sabriss: Fazit*, p. 223-226) è in realtà una breve e opportuna sintesi dei risultati dell'indagine. L'*Epitome* conserva i tratti di una storia universale in prospettiva greco-orientale, scritta in latino da un cittadino romano di età augustea. La datazione, sulla base di riflessioni letterarie e linguistiche, è fissata al IV secolo d.C. La struttura dell'*Epitome* segue quella dell'originale, selezionando secondo gli interessi del suo tempo (esempi formativi, intrattenimento): si tratta di una struttura cronologica, interrotta da *excursus* geografici o tematici (mentre non sono più ben percepibili gli snodi epocali dell'originale). Una buona comprensione di Giustino è dunque imprescindibile per una adeguata comprensione di Trogo: un tentativo perseguito in contemporanea dalla Hofmann e dalla Borgna, che purtroppo, essendo i loro lavori entrambi datati al 2018, inevitabilmente si ignorano. La seconda parte del lavoro comprende una serie di tabelle, frutto di un sistematico lavoro di analisi ed estremamente utili anche come base per ricerche future: esse sono dedicate ai manoscritti dell'*Epitome* e dei *prologi* (1), al confronto fra *prologi* ed *Epitome* sul piano del contenuto (2), all'analisi linguistica degli interventi diretti di Giustino, a cominciare dalla *praefatio* (3), ai personaggi ricordati nei *prologi* e nell'*Epitome* (4), agli *exempla* (5), alle figure femminili (6), alle descrizioni geografiche (7), al ruolo dei Romani (8), ai discorsi (9), alla struttura cronologica e geografica emergente dai *prologi* (10). Strumenti ulteriori sono un prezioso indice delle fonti citate e un indice dei nomi di persona, dei nomi geografici e delle cose notevoli. La bibliografia è molto ampia e rivela un'informazione accurata sullo stato della ricerca internazionale; sono purtroppo sfuggiti il primo volume dell'edizione Belles Lettres e il terzo volume dei "Contributi di storia antica", entrambi datati al 2016; non può invece essere rimproverata alla Hofmann la mancata conoscenza della monografia della Borgna, pressoché contemporanea. Qualche imprecisione (p. 212: per Emilio Sura il potere sarebbe pervenuto ai Romani dopo la vittoria nelle guerre macedoniche, ma in realtà il testo del frammento parla delle vittorie contro Filippo V e Antioco III, il che ci riporta alla fine della guerra siriana e alla pace di Apamea) e qualche affermazione forse un po' tranchant (sempre p. 212: il frammento di Emilio Sura in Velleio Patercolo è considerato una glossa tardiva, ma senza discutere la questione che è lungi dall'essere assodata) non inficiano il valore complessivo del lavoro. Un lavoro sistematico ed esauriente, esito di un'analisi accuratissima del testo dell'*Epitome*, che arricchisce in modo significativo il già vasto panorama degli studi su Giustino.

Cinzia BEARZOT.

Timo KLÄR, *Die Vasconen und das Römische Reich. Der Romanisierungsprozess im Norden der Iberischen Halbinsel*, Stuttgart, F. Steiner, 2017 (Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge, 59), 24 × 17 cm, 290 p., fig., 52 €, ISBN 978-3-515-11739-5.

Two main classical standpoints go back, first, to the work of the Basque-Spanish historian Esteban de Garibay (16<sup>th</sup> century), who emphasized the hostile nature of the relations between Vascones and Romans, and second, to that of the Basque-French historian Arnaud d'Oihenart (17<sup>th</sup> century), who contended the opposite, claiming that the Vascones and Rome were clearly on friendly terms throughout the period of conquest from the 2<sup>nd</sup> century B.C. onwards (K. Larrañaga Elorza, *Oihenart y el tema de los orígenes vascos*, in *Vasconia. Cuadernos de historia-geografía* 24, 1996, p. 115-143). Both perspectives found support among historians until the mid-twentieth century, when

modern scholarship dealing with the ancient history of the Basque Country granted scientific status to each viewpoint: the confrontation between the Vascones and the Romans on one side (A. Barbero / M. Vigil, *Sobre los orígenes sociales de la Reconquista*, Barcelona, 1974; C. Sánchez Albornoz, *Vascos y navarros en su primera historia*, Madrid, 1976; F. Pina Polo, *Sertorio, Pompeyo y el supuesto alineamiento de los vascones con Roma*, in J. Andreu Pintado [ed.], *Los vascones de las fuentes antiguas: en torno a una etnia de la antigüedad peninsular*, Barcelona, 2009, p. 195-214) and their possible collaboration on the other (G. Fatás, *Aproximación al estudio de la expansión vascona en los siglos II y I antes de Cristo*, in *Estudios de Deusto* 20, 1972, p. 383-390; J. J. Sayas Abengoechea, *Algunas cuestiones relacionadas con la etnia histórica de los vascones*, in J. F. Rodríguez Neila / F. J. Navarro Santana [ed.], *Los pueblos prerromanos del Norte de Hispania. Una transición cultural como debate histórico*, Pamplona, 1998, p. 89-139). According to Timo Klär, a historical alliance between Vascones and Romans proved highly beneficial to the former, as collaboration with Rome secured their supremacy over a vast geographical area. The possible alliance or, at the very least, neutral position of the Vascones with regard to the Romans when the latter advanced beyond the Ebro valley towards the Cantabrian coastline could have contributed to Roman penetration in the north of the Iberian Peninsula and turned the Vascones into a loyal ancillary to Rome's expansion over new territories. At any rate, as the author recalls, Greco-Latin literary sources do not report incidents of explicit belligerence by the Vascones towards Romans. Relying on this premise, Klär argues that the pre-eminence of the Vascones in the area came as a reward for their fidelity, also earning them a commanding position in the territory once the conquest of the Iberian Peninsula had been completed by the end of the 1<sup>st</sup> century B.C., as evidenced by the emergence of three cities directly linked to them – *Calagurris Iulia* (Calahorra, La Rioja), *Graccurrus* (Alfaro, La Rioja), *Pompaelo* (Pamplona, Navarra) – whose main function consisted of securing control over the territory. For Klär, the predominant position the Vascones held over the area around the western Pyrenees was achieved firstly, in the Republican period, by means of a non-aggression pact with the Romans, and later by gaining ascendancy over the aforementioned cities, whose strategic location guaranteed communication with the south in parallel to the *Iter XXXIV* for *Calagurris* and *Graccurrus*, and access through the Pyrenees to Aquitania from *Pompaelo*. From this moment on, a Romanization process took place whereby the elites of those three cities gradually became integrated into the network of Roman institutions while the cities themselves, as may be inferred from archaeological evidence, underwent a process of monumentalization similar to that taking place in other cities in the western Roman area in general and in the Iberian Peninsula in particular. Concerning Late Antiquity, up until the 5<sup>th</sup> century A.D., Klär focuses on the new provincial borders established after Diocletian's reform in the 3<sup>rd</sup> century A.D. between *Hispania Tarraconensis*, *Carthaginensis* and *Gallaecia*, whose exact outline is nowadays hard to trace given the lack of epigraphic sources. The christianization of the Vascones is also dealt with; the author defends the classical thesis that the new religion was introduced relatively early in the cities, especially in *Calagurris* and *Pompaelo*, whereas in rural environments the process proved lengthier. A short final chapter is dedicated to the Vascones in the Early Middle Ages (5<sup>th</sup> and 7<sup>th</sup> centuries), examining the conflictive relations between the Vascones and the Visigoths and the Franks. Despite the wide-ranging time span covered, Klär's attention concentrates mainly on the Republican and Early Empire periods. As for the latter, it should be pointed out that the choice of the three cities under study is directly connected with the thesis of a Republican alliance between the Vascones and the Romans, inasmuch as, according to the author, the Vascones had been rewarded with dominance over the

western Pyrenean area as a result of their connivance with Rome. The fact that the names of the three cities – *Calagurris Nasica Iulia*, *Graccurris* and *Pompaelo* – are linked to leading generals in conquest wars in Hispania – Publius Cornelius Scipio Nasica, Iulius Caesar, Tiberius Sempronius Gracchus and Gnaeus Pompeius Magnus – also supports the theory that Roman administration considered the territory appropriate for founding enclaves. In the light of available written sources, Klär's analysis seems perfectly plausible. Yet unambiguous deductions in terms of historiography should not be drawn from such sources. On the one hand, the possibility of an alliance or a neutral position on the side of the Vascones may be contended by relying, firstly, on the few available references; secondly, on a comparison with what happened in other territories conquered by the Romans; and finally, on the subsequent urban and monumental evolution in the area, which became fully integrated within the administrative network of the province *Hispania Citerior Tarraconensis*. On the other hand, the same sources could equally well document the hostility of the Vascones towards Rome. However, this hypothesis was born and developed in a quite singular context since it originally stemmed from the confusion between two communities which occupied the areas around the Pyrenees and the north-west of the Iberian Peninsula, viz. the Vascones and the Cantabri. This confusion was spread in the 1<sup>st</sup> century A.D. by Latin poets and scholars who described the traditional bellicosity of the Cantabri – fresh in Roman memory after the Cantabrian wars led by Augustus and Agrippa in the 1<sup>st</sup> century B.C. – and attributed the same propensity to their eastern neighbors, the Vascones, whose ethnonym was known at the time for having been part of the name of several Roman cohorts, not for remarkable combative acts against Rome (see E. Torregaray Pagola, *Vascones y vacceos: una historia de confusión*, in J. Santos Yanguas et al. [ed.], *Romanización, fronteras y etnias en la Roma antigua: el caso hispano*, Vitoria-Gasteiz, 2013, p. 457-475). The notion that Vascones entertained hostility towards the Romans does not find real support in the animosity and confrontation that arose in the 4<sup>th</sup> century A.D. between some Vascones and the Romans. The hostile Vascones recorded in Late Antiquity texts inhabited the geographical area surrounding the Pyrenees, whereas the three cities mentioned above did not show signs of a particular change of attitude towards Rome, whom they relied on in military and administration terms. Later historical-literary sources reporting the penetration of the Visigoths into the territory elaborate further on the hostility of the Vascones towards the new conquerors. Likewise, the following occupiers of the western area around the northern Pyrenees, the Franks, would not attract the sympathy of the Vascones, their relations being marked by antagonism and war (J. Lanz Betelu, *Captivi et obsides en el Pirineo occidental (siglos V-VII d.C.)*, in *Príncipe de Viana* 76, 2015, p. 335-346). As a matter of fact, as the process of transmission of traditional classical erudition advanced in Europe from the 9<sup>th</sup> century onwards, the prevailing viewpoint shared by scholars supported the notion of a constant hostility from the Vascones towards those successively reaching the territory they occupied around the Pyrenees (E. Moreno Resano, *Vascones, francos y visigodos entre los siglos VI y VII: dinámicas de delimitación y división del solar vascón*, in *Príncipe de Viana* 76, 2015, p. 347-358). Obviously, this cannot falsify Klär's thesis about the collaborative attitude of the Vascones towards the Romans. A different matter is that, faced with such evidence, modern historians need to tackle a twofold issue – also raised about other peoples in the Roman Empire. On the one hand, the identity of the Vascones should be established independently from the parameters set by Greco-Latin literary sources. This task proves extraordinarily complex due to the scarcity of written data and the ever-present difficulty of providing an ethnic interpretation of archaeological records. On the other hand, the closely related question of how the meaning of the ethnonym “Vascones” evolved in

the available sources over almost nine centuries should be dealt with. Evidence suggests that, in this time span, the name “Vascones” could have come to designate successive historical communities that populated the western area around the Pyrenees, and grew or declined at different times owing to historical circumstances linked to their changing relations with the northern or southern regions. The territory of the Vascones would thus extend vastly towards the south of the Pyrenees (reaching the Ebro valley) in the Roman period, and towards the north (the Garonne river) from Late Antiquity until, at least, the Carolingian period in the 9<sup>th</sup> century. Furthermore, quite unlike ancient historiography, modern scholars tend to see the Vascones as a unique ethnic community in time and in space; but it is more plausible that, throughout the centuries, an indeterminate number of communities with different interests may have existed as fragmentary units within the Vascones as referred to by classical sources. This would explain the Vascones’ seemingly inconsistent behavior – alliance and/or opposition – which triggered the debate regarding their attitude towards peoples reaching their territories with conquering purposes. This perhaps constitutes the weakest point in Klär’s book, as the historiographic choice of a scenario of Roman-Vascon collaboration could be somehow influenced by the fact that Vascones are mainly located, during the Empire, in the area dominated by the cities of *Calagurris*, *Graccurris* and *Pompaelo*. This may create the illusion that a uniform occupation of the territory, from east to west, took place. But there is standing evidence, provided by research carried out in the last few years, that a north-south occupation axis running from the Pyrenees to the Ebro valley gave rise to another potent line of force in the territory of the Vascones. While literary sources offer little evidence for identifying spots in this zone such as the fresh archaeological sites of Zaldua and Arce near the Pyrenees in northern Navarra, they nevertheless testify to significant urban occupation in unexpected locations (J. M. Martínez Txoperena / R. Zubiria Mujika, *La vía de Hispania a Aquitania en el paso del Pirineo por Ibañeta. Resultado de la investigación sobre la calzada romana desde Campo Real – Fillera a Donezaharre / Saint-Jean-Le-Vieux*, in *Jornadas sobre las calzadas romanas en la Antigüedad*, Auritz-Burguete, 2013, p. 151-204; O. Mendizabal Sandonis / J. Principal Ponce, *Le dépôt thermal du complexe thermal de la ville romaine de Zaldua (Auritz / Burguete, Haute-Navarre) : l’ensemble céramique*, SFÉCAG. *Actes du Congrès de Maubeuge-Bavay*, 2019, p. 613-621). Besides, the reassessment of other known sites in Navarra – Eslava (J. Andreu Pintado, *Un dispensator publicus en territorio vascón: a propósito de AE, 1971, 199 de Eslava (Navarra)*, in *Classica boliviana. Actas del V Encuentro Boliviano de Estudios Clásicos*, 2010, p. 177-190) – and in Aragon – Los Bañales de Uncastillo (J. Andreu Pintado / L. Romero Novella / R. Montoya González, *Los Bañales (Uncastillo, Zaragoza), “ciuitas” augústea*, in *Anales de Arqueología Cordobesa* 25-26, 2014-15, p. 49-70) provides a more detailed vision of the territory the Vascones occupied in the Roman period and supports the hypothesis of a north-south axis. Despite the lack of toponyms such as those existing in the east-west, this reveals the presence of other urban enclaves smaller than the three main cities, shaping thus a more understandable landscape which may serve in the future to overcome unnecessary debates regarding the existence of a *saltus* or non-Romanized zone and an *ager*, or Roman space, amongst the Vascones. These remarks do not detract from the fact that Timo Klär’s book provides a remarkable synthesis of current scholarship trends regarding the Vascones in Antiquity that will prove highly useful to anyone looking for the latest data relevant to fresh approaches to the topic. It is a great merit of the book to provide a complete interpretation of the representation of the Vascones in literary, epigraphic and archaeological sources during a very long historical period from Antiquity to the Middle Ages.

Elena TORREGARAY PAGOLA.



Stefan KNOCH, *Skaven und Freigelassene in der lateinischen Deklamation. Ein Beitrag zur römischen Mentalitätsgeschichte*, Hildesheim / Zürich / New York, G. Olms, 2018 (Sklaverei. Knechtschaft. Zwangsarbeit. Untersuchungen zur Sozial-, Rechts- und Kulturgeschichte, 19), 24 × 16 cm, VIII-217 p., 64 €, ISBN 978-3-487-15728-3.

El libro de Knoch constituye el volumen 19 de la colección dirigida por E. Herrmann-Otto, centrada en el estudio de la esclavitud, la servidumbre y el trabajo forzado, desde la Antigüedad hasta nuestros días, una visión cronológicamente amplia que la diferencia de la serie bien conocida de Mainz (*Forschungen zur Antiken Sklaverei*), concluida en 2012, o los recentísimos *Edinburgh Studies in Ancient Slavery*, pero la asemeja a otras líneas de investigación como la abierta desde hace algunos años en Nottingham (ISOS), o los coloquios del Groupe International de Recherche sur l'Esclavage dans l'Antiquité (la red GIREA, con centro en Besançon), situados en una posición intermedia, dado que suelen incluir algunas aportaciones relativas a la esclavitud en periodos distintos a la Antigüedad clásica. El primer capítulo presenta de modo sintético el estado de la cuestión y cuál es el planteamiento seguido por el autor. El material objeto de atención en este libro lo conforman las declamaciones latinas, es decir, las *Controversiae* de Séneca el Viejo, las *Declamationes minores*, las *Declamationes maiores* y los *excerpta* de Calpurnio Flaco, que reúnen un total de 298 declamaciones o ejercicios retóricos, de los cuales 130 se relacionan con la esclavitud, la manumisión, libertos o temas conexos, es decir, un 40% (p. 11). Los resultados del análisis se verán ocasionalmente completados o modificados con informaciones de la *Rhetorica ad Herennium*, algunos textos de Cicerón, la *Institutio* de Quintiliano y algunos manuales de retórica tardeoantiguos (los llamados *Rhetores Latini minores*), y en última instancia, fuentes jurídicas. Aunque se hacen las debidas precisiones en cuanto a la insegura cronología de las *Declamationes* (p. 10), lo cierto es que posteriormente pocas veces se tiene en cuenta el hecho de que se trata de un marco cronológico muy amplio (si bien el centro se sitúa entre los siglos I y II d.C.), en el que muchos aspectos analizados han debido de sufrir cambios importantes. Ciertamente, este amplio material, carente hasta ahora de un estudio monográfico (cfr. el prólogo), no resulta fácil de estudiar sin caer en un mero resumen o paráfrasis de casos singulares, organizados por temas. Por ello, no cabe sino aplaudir el punto de partida que ha elegido Knoch, evitando ese peligroso riesgo. Descartado el análisis desde la estricta doctrina del *ius civile*, porque no se trata de textos jurídicos sino estrictamente retóricos, Knoch rechaza igualmente que estos ejercicios nos trasladen directamente a la realidad social de la esclavitud, sino que, muy al contrario, tan solo nos informan de las opiniones y prejuicios que albergaban las clases altas – definidas como senadores, *equites* y decuriones en las provincias (p. 12) –, en relación con esclavos y libertos (p. 9). De ahí el subtítulo del libro, que lo sitúa explícitamente en el ámbito de la historia de las mentalidades. Por esta razón, porque estamos hablando de mentalidades, el contexto en el que debemos situar estas declamaciones latinas no es tanto el de las fuentes jurídicas, sino otras obras de ficción como fábulas, textos adivinatorios, etc. (p. 7-8). Así, por ejemplo, aprendemos que hay formas correctas e incorrectas de castigar (Sen., *Contr.* 9,2,12), pues no debe hacerse en presencia de invitados, una norma, que, naturalmente, Trimalción, el personaje del *Satiricón* de Petronio, en su ignorancia, no respeta (p. 95). Tras este importante capítulo introductorio y metodológico, el libro de Knoch se extiende a lo largo de seis capítulos más, en los que analiza, sucesivamente, la definición de esclavitud (cap. 2); el suministro de esclavos (cap. 3); las relaciones de los esclavos con su dueño o dueña (cap. 4); el castigo a los esclavos y *quaestio* (cap. 5); sexualidad e infamia (cap. 6); manumisión y libertos (cap. 7). Por último, las conclusiones cierran el libro (cap. 8), entre las que cabe destacar las tres siguientes. En primer lugar, la esclavitud

vidad era muy importante para la autorrepresentación de las clases altas (p. 163); a pesar de las críticas moralizantes a las masas de esclavos, tener un amplio séquito de ellos es algo positivo, porque refuerza la reputación (p. 73). En segundo lugar, encontramos en estos ejercicios retóricos una visión uniformemente negativa de los esclavos en conjunto (aunque haya excepciones de “buenos” esclavos), muy cerca del concepto de “esclavitud por naturaleza” (p. 163) y Knoch llega a hablar de “racismo” (p. 165), lo que es inadecuado como queda claro en el caso del *Aethiops* (p. 29). Al mismo tiempo, de modo paradójico, el uso metafórico de la esclavitud (en casos como el del tirano, que somete a todos a una esclavitud figurada) sirve para mostrar a la esclavitud como contraria a la naturaleza (p. 43 y 165). Con todo, esto no quiere decir en absoluto que se adopten posturas abolicionistas ni mucho menos (p. 44). En tercer lugar, se percibe una doble jerarquía, social y sexual (p. 170-171). Ciertamente comparatismo no hubiera estado mal. En la definición de esclavo, se echa de menos el muy conocido libro de O. Patterson, *Slavery and Social Death*, Cambridge, Mass., 1982, que hubiera servido tal vez para matizar la concepción del esclavo como simple cosa, objeto y no sujeto de derecho, un extremo en el que, según sostiene Knoch, están de acuerdo tanto la investigación moderna (ciertamente, Patterson no) como estos ejercicios retóricos (p. 16). Con todo, como ya hemos dicho, la perspectiva que adopta Knoch (la historia de las mentalidades) es, sin duda, acertada y le permite llegar a conclusiones interesantes. El mayor problema tal vez sea que no se ha mantenido siempre fiel a este planteamiento inicial. Dicho de otra forma: a veces asume o da por hecho que la relación entre la vida real y su representación en las *Declamaciones* es simple y directa, no plantea ningún problema, porque las mentalidades son o pueden ser un reflejo directo de la realidad social. Es verdad que Knoch advierte explícitamente del peligro que supone pasar sin más de la representación a la realidad: “... so sollte unser Befund zu Auswahl und Gewichtung der Themen eine klare Warnung sein, die Deklamationen hinsichtlich ihres Informationsgehalts zur Wirklichkeit überzustrapazieren” (p. 170), pero no parece tan precavido a la hora de recorrer el camino inverso, es decir, explicar los problemas que encuentra en estos ejercicios retóricos a partir de la realidad. Así, de las *Declamaciones* se presupone el valor absoluto de la libertad, que es el mayor regalo de los dioses a los hombres, hasta el punto de que se antepone a la propia vida: es preferible el suicidio a la esclavitud, una consideración que para Knoch procede de la experiencia concreta de los *domini* del suicidio como una opción realista de resistencia (p. 18). Un segundo ejemplo lo forman los piratas, utilizados en estos ejercicios de retórica con mayor patetismo que el reservado a los esclavos. La explicación, una vez más, procede de la realidad: en el Imperio era menos probable caer en manos del enemigo y ser esclavizado, un riesgo que afectaba principalmente a los soldados, mientras que todos estaban expuestos a ser capturados por los piratas (p. 66). Y un tercer ejemplo para terminar: el esclavo recibía la libertad como recompensa por sus servicios y el liberto debía subordinar sus intereses a los de su patrono. ¿Realidad o representación? No queda claro cuál es la opinión de Knoch, que parece inclinarse en este caso por una correspondencia perfecta entre ambas (cfr. p. 166). Sin embargo, gracias al propio análisis de Knoch podemos comprobar que la relación entre la realidad y las mentalidades no es siempre sencilla ni directa. Así, para la investigación moderna, los expositos en el Alto Imperio romano eran habitualmente esclavizados, pero en las *Declamaciones* es más habitual la otra opción, la del exposito criado y educado como libre (p. 67). Del mismo modo, la reproducción natural de los esclavos desempeña un papel muy secundario en las *Declamaciones*, pese a su innegable importancia en la vida real (p. 69). A pesar de que debían de ser habituales las relaciones familiares y de parentesco entre los mismos esclavos, en nuestras *Declamaciones* hay sorprendentemente pocas referencias a ellas (p. 76). Frente a su gran frecuencia en la vida real, la

huida de esclavos aparece infrarrepresentada en nuestros ejercicios de retórica (p. 103). Cabría poner otros ejemplos, pero el problema que estamos analizando alcanza incluso a lo que es el núcleo de la visión sobre la esclavitud. Apunta Knoch que la relación entre el dueño y el esclavo es esencialmente binaria, sin intervención de tercero, de ahí que a menudo se compare, en estos textos retóricos, con la que se establece entre patrono y liberto, o entre padre e hijo. Sin embargo, como bien ve Knoch, las relaciones entre padre e hijo eran cualitativamente distintas de las que hay entre dueño y esclavo: así lo indica el uso de la violencia en la educación de los niños (véase cap. 2.2) y porque las relaciones entre el *pater familias* y sus hijos eran menos frías y severas de lo que nos haría pensar el estereotipo del *pater familias* todopoderoso, presente en muchas *Declamaciones* (p. 80). Una vez más, ambas imágenes, es decir, la que nos ofrecen estos ejercicios de retórica y la que obtenemos de la realidad, no coinciden, pero en este caso se trata de un aspecto central: el estereotipo del padre severo, aunque falso, es lo que permite trazar una semejanza con la figura del dueño, semejanza que *a fortiori* ha de ser igualmente falsa. Con todo, Knoch cree que puede mantenerse el paralelo que trazan los oradores entre las relaciones patrono-liberto y padre-hijo (p. 152), pasando por alto el hecho crucial de que un patrono, a diferencia de un *pater familias*, no tenía ninguna posibilidad legal de castigar y disciplinar a un liberto desobediente. Tal vez el problema esté en la idea, que Knoch defiende, de una única imagen de la esclavitud, globalmente considerada, un único discurso, sin contradicciones internas ni cambios a lo largo del tiempo (p. 166 n. 9). Con todo, como ya se ha señalado, las *Declamaciones* constituyen un campo excelente, inexplorado hasta ahora, para el estudio de las mentalidades. La conclusión principal de Knoch es que el objetivo que persiguen todos estos ejercicios retóricos es el de reforzar las diferencias sociales, subrayando la posición que cada uno debe ocupar en la sociedad y censurando severamente cualquier transgresión en este sentido, porque una condición social inferior se corresponde con una categoría moral igualmente inferior (p. 26-27): en resumen, el esclavo es un ser inferior, la sexualidad de la mujer libre ha de protegerse, pero no la de la esclava, el marido debe tener una condición social superior a la de su mujer (p. 26-27). Ocasionalmente, los oradores utilizan el recurso de apiadarse del sufrimiento terrible de algunos esclavos – el tópico del vendedor de esclavos (*mango*) cruel, que mutila a los niños para ponerlos a mendigar y que den así lástima – como forma de ganarse a la audiencia, pero se trata tan solo de casos aislados, que no contradicen la visión fundamentalmente negativa de los esclavos que encontramos en las declamaciones. Son un instrumento, un medio para que el orador alcance su objetivo de persuadir (p. 45-48). Sobre todo, debe quedar clara la inferioridad (social, moral) del esclavo. Lo mismo cabe decir de prostitutas y proxenetas, que han de verse rígidamente apartados del resto de la sociedad, especialmente de las clases altas (p. 130). Lo que se protege es la ética sexual de las clases altas, incluso en contra de sus propios intereses, como se demuestra en el caso de la cláusula *ne serua prostituatur* (p. 137). En suma, se trata de un libro excelente, que constituye una notable aportación a los estudios sobre la esclavitud romana. Las conclusiones de Knoch me parecen estar en sustancial acuerdo con las de R. A. Kaster (*Guardians of Language: The Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley, 1998), referidas, las de este último, al escalón inmediatamente anterior al del retórico en la escala educativa, el del gramático: *Grammatica diuidit*, no solo porque su cometido era el de separar las partes de la oración, sino de un modo más profundo, porque dominarla suponía pertenecer a la elite, separarse del resto. Con Knoch damos un paso más: ya no se trata únicamente de hablar con corrección y poseer una amplia cultura como signos de distinción, sino de comportarse como es debido en relación con los inferiores, particularmente, esclavos y libertos.

Pedro LÓPEZ BARJA DE QUIROGA.

Christian LAES, *Disabilities and the Disabled in the Roman World: A Social and Cultural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018, 23,5 × 13,5 cm, XII-238 p., 75 £, ISBN 978-1-107-16290-7.

Le livre de Christian Laes s'inscrit dans la série de recherches qu'il a consacrées, depuis plus de dix années, aux enfants et aux personnes handicapées. Le domaine des recherches sur le handicap est vaste et il est généralement mené par des chercheurs directement ou indirectement concernés par la question, ce qui confère aux travaux une approche souvent affective ou émotionnelle. C. Laes porte au contraire, sur ce sujet, le regard distancié – qui n'empêche pas l'empathie – de l'historien de l'Antiquité. Ce livre offre, en six chapitres, une étude complète, pour le monde romain et au-delà, des différentes affections majeures susceptibles de causer des infirmités. Après une introduction qui rappelle les définitions médicales pertinentes, et les spécificités des époques antiques (de 200 a.C. à 500 p.C.) – lesquelles, de fait, ne s'intéressaient qu'indirectement aux infirmes –, l'auteur présente les sources disponibles, qui, outre les textes littéraires, incluent les *papyri*, les inscriptions et les récents rapports des investigations paléopathologiques. À partir des critères contemporains de l'OMS, il dresse une liste des différentes formes de handicap et distingue les infirmités physiques, sensorielles (vue, audition), les difficultés d'élocution, d'apprentissage ou les handicaps intellectuels, les troubles mentaux, et enfin les handicaps complexes qui regroupent chez une même personne plusieurs des incapacités mentionnées. C. Laes insiste sur la prudence nécessaire dans l'étude des textes et des images (peinture, sculpture), car l'intention des auteurs ou des artistes est souvent moqueuse ou malveillante, et les indications pseudo-médicales qu'ils proposent requièrent un œil critique, surtout quand il s'agit de chercher à établir un diagnostic rétrospectif. Néanmoins, pour l'historien des mentalités, les textes sont riches d'informations sur la perception des infirmités par les Romains, et le regard porté, sous la République et sous l'Empire, sur les invalides car, bien que ne constituant pas une catégorie sociale définie et se trouvant dans des situations variées, ils sont très présents dans la société romaine. Le premier chapitre ouvre sur le délicat moment de la naissance où, s'il survit (environ 20 % de risque de décès avant la fin de la première année de vie), l'enfant court, sous l'Empire romain, le risque d'être abandonné dans le cas d'une malformation visible (3 % des nouveau-nés), pour des raisons d'eugénisme ou, en partie aussi, pour des motifs religieux. Les Romains tentent de trouver des explications psychologisantes au handicap de l'enfant, comme l'environnement de la mère ou ses pensées au moment de la conception, ou encore une explication numérologique déjà présente dans le corpus hippocratique (*Fœtus de sept mois*). À la naissance physique succède la naissance sociale, entre sept et dix jours plus tard, avec la reconnaissance de paternité, tandis que les nourrissons indésirables, laissés sans soins, décèdent rapidement, dans des proportions impossibles à chiffrer. Le deuxième chapitre aborde, par l'exemple de Caligula (Juvénal, *Satire VI*), la question des handicaps et désordres mentaux et met en évidence la législation romaine, très humaine, mais qui fait de la personne handicapée mentalement un incapable (au sens juridique), distinguant les cas de folie passagère d'un état de démence permanent. Le législateur a prévu la présence de tuteurs qui pallient les insuffisances des individus atteints de handicap mental. C. Laes s'attache aussi à identifier les infirmités plus légères, comme la dyslexie ou le retard intellectuel. Il fournit des exemples de dépression, de psychose, d'addiction à l'alcool ou à la sexualité, n'oublie pas l'épilepsie, et revient ensuite à la distinction faite par les médecins antiques entre *phrenitis* (une maladie aiguë) et *mania* ou *melancholia* (toutes deux de longue durée), présentant enfin les différents traitements. Le jugement qui classe un individu comme « fou » est l'expression de la puissance sociale. Le troisième chapitre est consacré à la cécité et aux lésions oculaires, d'Homère au *Nouveau Testament*. De

l'étiologie à la thérapeutique, en passant par les aménagements de la vie quotidienne et par la législation romaine en la matière, l'étude des maladies des yeux est complétée par un exposé de la manière dont étaient perçus les aveugles dans les sociétés anciennes. Les sourds, muets et sourds-muets occupent le quatrième chapitre, depuis le fils de Crésus jusqu'au jeune homme guéri par un miracle de Bède le Vénérable, au VII<sup>e</sup> siècle. La surdité est traditionnellement associée au grand âge et les traitements sont peu développés. C. Laes montre que, même peu nombreux, les textes mentionnent le recours à la langue des signes, et que, dans des sociétés fondées sur les échanges oraux, la surdité impliquait une forme d'exclusion. À partir du bégaiement prêté à Démosthène, le cinquième chapitre traque les exemples de défauts de langage connus dans les mondes anciens. Qu'elle soit due à des causes anatomiques (une déformation de la mâchoire, de la langue ou du palais) ou psychologiques, l'incapacité à s'exprimer de manière fluide est prêtée à plusieurs individus, souvent dans un désir de dénigrement, même si les mentions en demeurent rares. La figure de l'empereur Claude avec sa *uox confusa* est fort détaillée, bien que la distinction entre une prise de parole hésitante et des difficultés de langage reste ténue. Quoi qu'il en soit, les médecins anciens prônent la pratique de la déclamation comme thérapie efficace aussi pour d'autres maux. C. Laes en vient, pour terminer, aux handicaps moteurs et aux difficultés à se mouvoir, et consacre le chapitre 6 à étudier différents exemples de boiteux et d'éclopés. Parmi les squelettes mis au jour dans deux nécropoles d'époque impériale à Urbino, des traces d'arthrite sont décelables sur 58 % des femmes et 47 % des hommes. D'autres études de paléo-pathologie mettent en évidence le rôle des carences alimentaires durant l'enfance et celui des travaux physiques très fatigants pour expliquer usures et malformations. Les médecins antiques posent le caractère héréditaire de certaines maladies déformantes et consacrent de nombreuses pages au traitement des fractures, signe de la fréquence de tels accidents qui, pour la plupart, devaient laisser des séquelles. Le nombre de personnes à mobilité réduite était certainement grand et les récits de guérisons miraculeuses, qu'elles soient attribuées à Asclépios ou à des saints, ne manquent pas. La conclusion souligne que la notion de handicap demeure, de nos jours, aussi souple et relative que dans l'Antiquité, où le statut social était bien plus important que l'incapacité temporaire ou définitive, quand des esclaves pouvaient porter assistance à chaque stade de la vie quotidienne. Si les uns travaillaient dans la mesure de leurs moyens, les autres restaient cachés, par peur de la honte, de la raillerie, craignant d'incarner la preuve d'une punition divine. Peur et fascination à l'égard des personnes différentes alternent dans les sociétés et les regards antiques portés sur les invalides varient autant que leurs infirmités. L'ouvrage s'achève avec 23 pages de bibliographie et plusieurs précieux *indices*, un *index* des notions, un *index* des noms de personnes invalides, et enfin un *index locorum*. L'intérêt majeur de ce livre réside dans les très nombreux exemples, tirés non seulement du monde romain, mais aussi du monde grec, de la tradition hébraïque, des premiers auteurs chrétiens et jusqu'au Moyen Âge. Sa lecture, agréable et aisée, ne manquera pas d'intéresser non seulement les spécialistes de la médecine antique, mais aussi tous ceux qui goûtent l'histoire des mentalités. Ils y trouveront un grand nombre d'anecdotes, expliquées avec précision, ainsi qu'un examen minutieux de tous les sujets attendus, et ce dans une perspective critique permanente et avec une grande ouverture d'esprit. Évelyne SAMAMA.

Christophe LE DIGOL / Virginie HOLLARD / Christophe VOILLIOT / Raphaël BARAT (ed.), *Histoires d'élections. Représentations et usages du vote de l'Antiquité à nos jours*, Paris, CNRS Éditions, 2018, 23 × 15,5 cm, 481 p., fig., 26 €, ISBN 978-2-271-08809-3.

Issu de deux colloques qui se sont déroulés à Lyon en 2013 et à Nanterre en 2014, cet ouvrage collectif a pour projet de réinterroger une pratique commune et familière :

l'élection. Comment votait-on de l'Antiquité à nos jours ? Quelles significations attachait-on au vote ? Deux méthodes sont utilisées pour répondre à ces questions : d'une part, la comparaison des pratiques électorales dans des sociétés aussi diverses que la Rome antique ou la France de la V<sup>e</sup> République) ; d'autre part, le recours au dialogue interdisciplinaire entre l'histoire, la sociologie et les sciences politiques, afin de « dénaturiser » l'élection, c'est-à-dire « se déprendre des inconscients politiques » attachés à cette pratique (p. 13 et 16). Quatre des vingt-quatre contributions de l'ouvrage concernent les élections à Rome, qui sont étudiées à la fois sous l'angle des pratiques (C. Badel, C. Chillet et R. Baudry) et du processus de politisation généré par l'élection (Y. Berthelet). Il faut y ajouter un article de R. Barat et V. Hollard, qui analyse comment, en 1707, les Genevois hostiles à l'instauration, dans les élections de magistrats, du vote par billet en remplacement du vote auriculaire, ont utilisé le troisième livre du *Traité des lois* de Cicéron, dans lequel l'orateur critiquait le passage du vote oral au vote *per tabellam*. L'article de C. Badel étudie le rôle que jouait le tirage au sort lors des élections des magistrats des cités occidentales de l'empire romain. L'analyse est centrée sur une des trois inscriptions élevées en l'honneur du décurion T. Sennius Sollemnus et gravées en 238 ap. J.-C. sur le Marbre de Thorigny, en particulier sur le passage dans lequel il est précisé que le notable fut élu à quatre reprises au duumvirat sans tirage au sort (*CIL XIII, 3162 : Iuir(o) sine sorte quater*). L'expression *sine sorte*, une formule unique dans les inscriptions gauloises d'époque impériale, est éclairée par les lois municipales d'époque flavienne, lesquelles précisent que le tirage au sort pouvait servir à départager deux candidats qui avaient obtenu le même nombre de voix (c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, le même nombre de curies et non le même nombre de suffrages exprimés) et qu'il était impossible de départager en vertu du *ius liberorum et matrimonii*. Badel invite à voir dans l'expression *sine sorte*, à rebours de l'interprétation traditionnelle, un indice de l'utilisation fréquente du tirage au sort dans les cités de l'Empire (p. 23). Le fonctionnement du système électoral aurait en effet offert un « espace concret [...] au tirage au sort » (p. 27) dans la mesure où il favorisait les cas d'égalité – le nombre d'électeurs effectifs et de curies était restreint et les candidats étaient élus dès qu'ils obtenaient la majorité absolue. En dépit de la fréquence du recours au tirage au sort, l'historiographie contemporaine aurait par la suite négligé l'importance de cette pratique car celle-ci ne cadrerait pas avec deux thèses : celle de la perte de vitalité des curies à l'époque impériale au profit du conseil des décurions, et celle de la désaffection des élites pour les magistratures. L'auteur propose alors une interprétation nouvelle de l'expression *sine sorte* : loin de mettre en valeur l'idéal civique du consensus au sein de la cité, elle aurait permis à Sollemnus de mettre en valeur sa victoire sans appel. Cette « arrogance » ne pouvant « que froisser les autres notables », « l'épigraphe municipale préféra l'éviter afin de respecter l'image lisse de la cité idéale » (p. 36), ce qui explique le très petit nombre de références au tirage au sort. Si Badel souligne à juste titre l'influence qu'exercèrent plusieurs paradigmes historiographiques sur l'interprétation de cette inscription, en particulier celui du consensus civique que l'auteur qualifie de « nouveau modèle interprétatif depuis une vingtaine d'années » (p. 35), l'interprétation nouvelle qu'il propose de ce document soulève à son tour plusieurs questions. L'auteur minore en effet la portée du *ius liberorum et matrimonii* qui permettait, avant de recourir au tirage au sort, de départager des candidats égaux. Selon Badel, les clauses de la situation familiale étaient peu employées, puisque « dans l'aristocratie, tous les hommes voulant faire carrière étaient mariés depuis les lois familiales d'Auguste. Quant aux enfants, les indices en notre possession donnent à penser que la natalité des élites romaines était peu dynamique et l'homogénéité sociale des candidats laisse présager une situation familiale similaire » (p. 32). S'il est vrai que l'on ne dispose que de peu de renseignements sur le

comportement démographique des élites de l'Empire, il reste que la situation familiale des candidats aux élections pouvait être variée, du fait en particulier de la forte mortalité infantile et juvénile. En outre, l'application du *ius liberorum et matrimonii* reste à ce jour mal connue et l'on ignore par exemple l'âge minimal ou maximal que les enfants devaient avoir atteint pour que leurs parents pussent en être considérés comme bénéficiaires. Enfin, il n'est pas absolument sûr, ainsi que le souligne F. Hurlet (*Le tirage au sort dans les cités de l'Occident romain*, in A. Borlenghi et al. [ed.], *Voter dans l'Antiquité. Pratiques, lieux et finalités en Grèce, à Rome et en Gaule*, Lyon, 2019, p. 190), qu'il faille prendre l'expression *sine sorte* dans un sens technique. Sollemnis a pu être élu « sans tirage au sort » sans que la question du tirage au sort fût jamais posée, soit qu'il avait de toute manière largement remporté les élections, soit qu'il était le seul candidat. Le débat sur le rôle joué par le tirage au sort dans le déroulement des élections aux magistratures, sur lequel Badel offre un nouvel éclairage, reste donc ouvert. L'article de C. Chillet analyse un passage obscur de Suétone (la référence n'est citée par l'auteur que de manière allusive dans la n. 26 p. 49 : il s'agit de Suet., *Aug.* 46, 1), dans lequel le biographe rapporte qu'Auguste proposa de créer une « sorte de suffrage par, pour l'élection des magistrats de Rome, les décurions des colonies exprimeront chacun dans leur colonie, et qu'ils enverraient à Rome, cacheté, pour le jour de la réunion des comices » (trad. de Chillet). L'auteur le précise d'emblée : outre le fait que l'on ignore si cette proposition fut ou non mise en place et quand, aucune autre source n'évoque la possibilité de participer aux élections des magistrats romains sans se déplacer dans la Ville. Si C. Nicolet avait suggéré – l'expression est restée célèbre – qu'Auguste avait tenté de mettre en place un « vote par correspondance », Chillet préfère parler, à juste titre, de vote « décentralisé ». L'auteur examine tout d'abord les implications pratiques de la proposition d'Auguste. Un premier problème posé par cette proposition est celui de la rupture de « l'anonymat du vote » : il fallait, après que le vote avait été effectué dans les colonies, « reclasser » le vote des décurions dans les tribus et centuries romaines. Chillet souligne que ce problème n'en était en réalité probablement pas un : les décurions d'une colonie italienne, qui étaient en grande majorité des vétérans nouvellement installés par les triumvirs et par Auguste, votaient certainement tous dans la même tribu (ou dans un nombre restreint de tribus) et avaient un cens comparable, si bien qu'« il est [...] peu probable que l'on soit arrivé à un éclatement total du petit corps électoral concerné par la mesure » (p. 49). L'auteur examine ensuite les significations politiques de cette mesure. Il réfute, avec des arguments très convaincants, l'hypothèse de Nicolet qui proposait de voir, dans l'instauration d'un vote « par correspondance » des décurions, une procédure analogue à celle décrite par la *lex Valeria Cornelia* de 5 ap. J.-C., laquelle conférait au vote des décurions une valeur « prérogative ». Ainsi que le souligne Chillet, la prise en compte du vote des décurions des colonies italiennes n'aurait pas changé grand-chose au résultat des élections romaines dans la mesure où ces électeurs représentaient une part infime du corps électoral et où rien ne justifiait qu'ils eussent voté les premiers. Si l'on inverse la focale, cette mesure permettait plutôt à Auguste de conserver la faveur des vétérans italiens sur lesquels il s'était appuyé durant les guerres civiles, en offrant à ces derniers la possibilité d'exercer l'un des droits civiques des citoyens romains. Auguste s'assurait, par ce moyen, de « la mainmise sur le fonctionnement des cités italiennes » en achevant « l'intégration de l'Italie dans les cadres de la cité romaine » (p. 56-57). En conclusion, Chillet propose de dater cette mesure de 32 av. J.-C., année où Auguste reçut le serment de l'Italie. L'article de R. Baudry étudie les fonctions qui étaient dévolues au consul qui présidait les comices consulaires entre le III<sup>e</sup> siècle et 49 av. J.-C. Il s'intéresse, en particulier, à l'influence qu'exerçait le président de ces comices sur le résultat des élections. Plusieurs aspects de

l'activité du président des comices sont tour à tour examinés : fixer le jour des élections ; enregistrer et rendre publique la liste des candidats ; convoquer les comices ; annoncer les résultats (*renuntiatio*). Prenant le contre-pied d'une opinion commune, l'analyse de Baudry montre que le président des comices avait en réalité peu d'influence sur les étapes qui précédaient le vote et en conditionnaient les résultats, *i.e.* l'enregistrement des candidatures et la fixation du calendrier électoral. Le président des comices jouait en revanche un rôle plus important au cours du scrutin, en prononçant, au cours de la *contio* qui précédait les comices électoraux ou après le vote de la prérogative, un discours, en décidant de donner ou non la parole aux candidats qui le sollicitaient à cette fin, ou encore en choisissant de mettre en échec une candidature au cours du scrutin. Baudry analyse ensuite les normes sociales que devait respecter, en théorie, le président des comices : être un « spectateur silencieux » (p. 72) et neutre. La neutralité était du reste compatible avec la présidence d'une élection à laquelle appartenait un membre de sa famille : le consul se contentait alors d'influer sur l'élection de manière « passive » puisque « l'identité de nom, l'appartenance à la même famille valaient recommandation » (p. 69). Le président des comices jouait enfin un rôle important dans le contrôle par les aristocrates des élections au consulat, qui créaient la noblesse : par les discours qu'il prononçait et « par son identité même, par son statut de consul en exercice, le président des comices incarnait les valeurs nobiliaires et favorisait le fonctionnement de l'élection comme instrument de reproduction sociale » (p. 72). Une dernière partie, plus brève, est consacrée aux raisons qui pouvaient pousser les consuls à présider les élections. La question se pose surtout pour les III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles, lorsque la désignation du président des comices découlait d'un accord mutuel (*comparatio*) ou d'un tirage au sort (*sortitio*) ; au I<sup>er</sup> siècle, elle revenait à celui des deux consuls, présent à Rome, qui était précédé des faisceaux au moment de l'élection. L'étude que F. Pina Polo (*The Consul at Rome*, Cambridge, 2011, p. 192-207) a consacrée à la manière dont était désigné le président des comices à l'époque médio-républicaine aurait probablement offert, sur ce sujet, un éclairage intéressant. L'article conclut à un affaiblissement du rôle du président des comices à la fin de la République, sous l'effet, d'une part, du développement de la législation électorale et de l'encadrement du *cursum honorum* et, d'autre part, du développement des campagnes électorales, durant lesquelles les candidats pouvaient prendre la parole sans y être invités par le président des comices. L'article de Y. Berthelet est enfin consacré aux élections sacerdotales au grand pontificat et aux trois (et sans doute quatre) premiers collègues majeurs à l'époque républicaine. L'auteur rejette l'idée selon laquelle ces élections constitueraient un exemple de « politisation » et de « démocratisation » de la *res publica*. Ainsi que le rappelle Berthelet, « parler d'une (plus grande) politisation des prêtres à partir du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. repose ainsi sur l'a priori, arbitraire et douteux, d'une sphère religieuse (plus) indépendante de la sphère politique pendant la période médio-républicaine. Quant à parler d'une démocratisation de leur mode de désignation, cela suppose d'y voir un processus visant à fonder le recrutement des prêtres publics sur le principe de la souveraineté du peuple » (p. 366) », ce qui est d'autant plus douteux que le développement des élections n'est pas en soi synonyme de démocratisation (tout dépend de la nature des élections et des fonctions qui leur sont attribuées) et que seules votaient à Rome 17 tribus tirées au sort sur 35. Le recours à la *minor pars populi* témoignait d'ailleurs du « refus d'assimiler les prêtrises, fonctions d'*auctoritas*, à des magistratures, fonctions de *potestas* (avec ou sans *imperium*) » (p. 369). En définitive, confier aux comices le soin d'élire les principaux prêtres de la cité permet surtout de faire du peuple une « instance d'arbitrage » apte à réguler la compétition aristocratique (p. 371). On peut ajouter, sur ce point, que la procédure que les Romains instituèrent pour les élections sacerdotales (la sélection par tirage au sort des



17 tribus avant de procéder au vote) renforçait sans doute le caractère neutre, impartial et légitime de la désignation, dans la mesure où, d'une part, elle limitait le risque de corruption électorale et, d'autre part, faisait participer les dieux au choix des prêtres de la cité. Pour conclure, ces contributions importantes témoignent de l'intérêt et de la vitalité des études sur les élections dans le monde romain, qui présentaient la particularité de combiner vote(s) et tirage(s) au sort. Le grand nombre de questionnements que ces pratiques politiques soulèvent est d'ailleurs attesté par la parution récente de l'ouvrage collectif *Voter dans l'Antiquité*, mentionné ci-dessus, qui est spécifiquement consacré aux pratiques électorales des cités du monde antique. Julie BOTHOREL.

Daniel J. MARTÍN-ARROYO SÁNCHEZ, *Colonización romana y territorio en Hispania. El caso de Hasta Regia*, Barcelona, Edicions de la Universitat de Barcelona, 2018 (Col·lecció Instrumenta, 61), 30 × 21 cm, 339 p., ill., 32 €, ISBN 978-84-9168-078-9.

La obra del doctor Daniel Martín-Arroyo Sánchez recoge los parámetros principales para poder estudiar y reconocer las diversas fases y procesos de colonización romana, para ser más concretos, la cesaroaugustea en *Hispania*, desarrollando como caso de estudio la colonia de *Hasta Regia*. Este libro queda estructurado en tres apartados: la epistemología de los *territoria* y los parámetros de la colonización; *Hasta Regia*: revisión histórica y análisis espacial, y una visión de conjunto, como conclusión de la misma. En la primera parte encontramos, a su vez, cuatro grandes capítulos, partiendo de los enfoques sobre los *territoria*, la colonización como fenómeno histórico, la colonización romana y el último, dedicado específicamente a la cesaroaugustea. Este recorrido por las distintas maneras de entender la colonización romana, realizando un estado de la cuestión sobre el conocimiento de este fenómeno, parte de lo general a lo particular con objeto de poder establecer todos los parámetros y criterios necesarios para comprender el proceso de *deductio* colonial. Estos indicadores se reconocen en la literatura latina desde el origen del proceso colonizador en Italia y se sigue su desarrollo hasta los procesos imperiales, a través de las diversas maneras de aplicar la colonización. Por tanto, se aborda la conceptualización histórica desde el plano teórico y epistemológico de las diversas fórmulas de *deductio*, partiendo de la historiografía y el estudio exhaustivo de las fuentes literarias, especialmente las agronómicas. De estos capítulos destacamos el cuarto, sobre la colonización cesaroaugustea, donde se pueden encontrar conceptualizados los principales parámetros a considerar para las colonizaciones romanas de este periodo, haciendo, además, un análisis de las diversas causas históricas que motivaron dicho fenómeno y las diferencias existentes en ellas. El segundo capítulo aborda la labor de aplicar estos parámetros al proceso colonizador de la colonia Bética de *Hasta Regia*. A pesar de la importancia histórica de la misma a través de las fuentes literarias y epigráficas, como es el bronce de *Lascuta*, no existían estudios previos exhaustivos de los parámetros de la *deductio* colonial. Es por ello que se plantean las líneas generales para comprender la ordenación del territorio a través del estudio de varias de sus facetas, las que mejor se pueden reconocer, como son las vías de comunicación, la ocupación rural y los diversos factores económicos que pueden ser estudiados en el *territorium* de la misma. Por este motivo, se plantea una propuesta de límite territorial, aunque no se terminan de desarrollar algunos parámetros como hipotetizar sobre el *castro* o posible *centuria* y solo se analizan algunos casos de estudio a través del registro arqueológico, como son las villas de El Cementerio o Corchitos. A pesar de ello, destaca sobremanera la integración de la información histórica con la espacial, a través de los Sistemas de Información Geográfica, especialmente en el análisis de determinados aspectos del territorio de la ciudad, como son las propuestas de vías terrestres de comunicación del

territorio; y resulta base fundamental por la contextualización de los parámetros territoriales que se pueden continuar investigando en el territorio. En definitiva, la obra tiene grandes aportaciones, en primer lugar, como base fundamental para futuros estudios en *Hasta Regia* y, en segundo lugar, como un estado de la cuestión excelentemente documentado, en cuestiones como los criterios y motivaciones de los implicados en la creación de las distintas colonias cesaroaugusteanas, así como en el análisis y propuesta de parámetros de reconocimiento de estos procesos coloniales.

Pedro TRAPERO FERNÁNDEZ.

Luca MARTORELLI, *Versus sapientum de diversis causis*. Introduzione, testo critico, traduzione poetica e commento filologico, Hildesheim, Weidmann, 2018 (*Anthologia-rum Latinarum parerga*, 7), 21,5 × 15 cm, CLXII-177 p., fig., 98 €, ISBN 978-3-615-00433-5.

La collection *Anthologiarum Latinarum Parerga* chez l'éditeur Weidmann s'est enrichie en 2018 d'un volume consacré aux *Carmina duodecim sapientum*, une collection de courts poèmes composés par un auteur anonyme à une date indéterminée ; depuis le IX<sup>e</sup> siècle, ce recueil est associé à l'*Appendix Vergiliana* dans la tradition manuscrite. La singularité de sa composition justifie à elle seule la renommée de cette œuvre : en effet, elle est constituée de douze cycles de douze poèmes pris en charge par douze sages de l'Antiquité, chaque sage occupant graduellement la première place de chaque cycle. Par ailleurs, la longueur des poèmes augmente progressivement de un à six vers du premier au onzième cycle, les poèmes pairs étant constitués d'hexamètres dactyliques et les poèmes impairs de distiques élégiaques. Le douzième cycle se distingue par la diversité de ses sujets et de ses mètres (empruntés à la lyrique classique). L'adjonction de cette œuvre à l'*Appendix Vergiliana* s'explique largement par la présence de deux cycles consacrés à l'épithaphe de Virgile et d'un autre résumant l'*Énéide* chant par chant, le poème 9 du cycle XII ayant en outre la valeur d'un *argumentum Aeneidos*. La présente édition, procurée par le professeur Luca Martorelli de l'Université La Sapienza (Rome), actualise opportunément la précédente de Riese, publiée en 1906 dans son *Anthologia Latina*. Elle est précédée d'une courte préface de Michela Rosellini, dont Martorelli salue en préambule le travail décisif (ses deux articles de 1994 et 1995) pour la réception moderne de cette œuvre, et d'une longue introduction. Viennent ensuite le texte critique latin, une traduction poétique en italien, et les notes du commentaire philologique. La partie introductive, portant sur l'établissement critique du texte latin, est longue de 162 pages ; l'édition proprement dite, incluant texte, traduction et commentaire, est longue de 175 pages, pour un total excédant les 330 pages. La page de garde propose en illustration un dessin d'Alfredo Baroni, librement inspiré du cycle XII, poème 7, sur la « lettre de Pythagore » (Y). La partie introductive du livre débute par un volet bibliographique de 18 pages, riche de 176 références, qui mentionne de nombreux catalogues de manuscrits établis à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, toutes les éditions scientifiques réalisées à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, et quelques articles analytiques de chercheurs contemporains, ces dernières références confirmant un intérêt principalement italien et germanique pour l'étude de l'œuvre. Après une brève présentation de trois pages sur les sujets de chaque cycle et leurs formes métriques, l'introduction à proprement parler fait 126 pages et traite de cinq sujets distincts : la première partie porte sur la tradition manuscrite médiévale (46 pages), on y trouve notamment un intéressant tableau synoptique des quinze manuscrits les plus anciens, cycle par cycle (p. LIII-LIV) ; la seconde porte sur la tradition humaniste et ses éditions (40 pages) ; la troisième, sur les titres des cycles d'après les deux traditions (13 pages) ; la quatrième, sur les noms des douze sages et leur positionnement

dans les différents cycles (12 pages) ; la cinquième discute l'identification présumée de l'auteur de cette œuvre et revient en particulier sur l'hypothèse, avancée par Friedrich (2002), qu'il s'agirait du jeune Lactance (10 pages) ; suivent deux pages de présentation des critères éditoriaux. La partie introductive se conclut par deux courts appendices : la collation de l'édition de 1517, souvent prise en référence dans l'établissement du texte (4 pages) ; le chant d'Orlandus, trouvé en note marginale du manuscrit Ottob. 1223 et qui vient compenser la disparition du poème XI, 6 sur les signes du Zodiaque. Au début de l'édition à proprement parler, on trouve un précieux index des sigles identifiant les différents manuscrits et les éditions imprimées (7 pages). En toute fin de l'édition, un *addendum* inattendu d'une page propose les références Internet de quinze manuscrits consultables sur le site du Vatican (<dig.vatlib.it>) ; on trouve aussi un tableau complet (11 pages) de concordances entre les sept principales éditions modernes (Martorelli / Friedrich / Riese / Baehrens / Burman / Pithou / Scaliger). L'édition critique du texte latin, soit au total 635 vers, occupe 51 pages, incluant en note de bas de page les principales leçons des traditions médiévales et humanistes. Martorelli acte l'absence de deux poèmes (XI, 5 et XII, 5), tout en optant pour un poème ayant valeur d'épilogue. Il adjoint au cycle III un long passage de la *Moselle* d'Ausone ; au cycle IV un court passage des *Tristes* d'Ovide ; au cycle V trois vers de Lucrèce ; au cycle VII un passage des *Métamorphoses* d'Ovide ; au cycle X un renvoi aux *Épithaphes* d'Ausone ; au cycle XI deux passages des *Astronomica* de Manilius ; au cycle XII une référence à Ausone (poème 1), un passage de l'*Ars poetica* d'Horace (poème 2), un passage des *Odes* d'Horace (poème 8), l'*Argumentum Aeneidis* du pseudo-Ovide (poème 9), un long extrait de saint Cyprien sur l'envie (poème 11). L'édition se poursuit avec la traduction poétique en langue italienne (34 pages). Curieusement, les choix techniques présidant à cette traduction originale sont présentés par Martorelli dans un long paragraphe, au tout début de son introduction, p. x-xi. Les principes de traduction en sont excellents : tout en privilégiant la fluidité de l'expression italienne à une stricte accentuation cadencée du vers, adaptation de l'hexamètre par un rythme de 8+9 pieds et du pentamètre par un rythme de 7+7 pieds ; conservation de la littéralité du texte latin, sans recherche de périphrases explicatives ou substitutives, quand bien même ce dernier sacrifierait lui-même artificiellement à des contraintes de prosodie pour sa formulation. Le commentaire philologique, long de 65 pages, est constitué de 139 rubriques, dont la longueur varie d'une ligne à deux pages. Pour l'essentiel, s'appuyant sur son étude approfondie des traditions médiévales et humanistes, Martorelli justifie ses propres leçons par rapport à celles des éditions précédentes, en particulier lorsqu'il s'agit de s'écarter de Friedrich (2002) et de Riese (1906). À lui seul, le commentaire du cycle XII occupe une cinquantaine de rubriques. Je propose en complément quelques observations personnelles sur l'apport de cette édition à la connaissance et à la compréhension de l'œuvre. Martorelli donne à son édition un titre différent de ceux adoptés par les précédents éditeurs : *Versus sapientum de diversis causis* ; Rosellini proposait *Carmina duodecim sapientum* (1994) ; Friedrich, *Das Symposium der XII Sapientes* (2002). La justification qu'il avance (p. cxx- cxxi) se fonde sur le manuscrit B, l'un des trois plus anciens, qui commence par la formule *Inciipiunt versus sapientum de diversis causis*. Cette leçon valide l'intitulé le plus ancien, sans pour autant être décisive concernant une œuvre que l'éditeur lui-même tend à faire remonter à l'Antiquité tardive, soit quatre siècles avant le manuscrit B. L'anonymat de l'auteur a posé question aux éditeurs passés, qui ont tous admis que la diversité des douze intervenants, qui se répondent selon le principe de l'improvisation sympotique, masque un unique auteur jouant sur les deux principes contradictoires de la variation stylistique et de la cohérence interne du style. Sans conteste, l'auteur imite à la fois les poètes de la latinité classique comme Virgile et Ovide, et ceux de la latinité

tardive comme Ausone, Prudence, Claudien, et Sidoine Apollinaire. Le caractère païen des sujets évoqués et l'absence de références historiques n'inciterait pas à attribuer ces textes à un auteur chrétien (Lactance, Paulin de Nole, Venance Fortunat), sauf si l'ensemble ne constituait qu'un simple (et ambitieux) exercice d'entraînement scolaire. La datation consensuelle ne remonte donc pas au-delà du V<sup>e</sup> siècle, ce que suggère en particulier l'imitation appuyée des œuvres d'Ausone. Quant à l'identification de l'auteur à Lactance, proposée par Friedrich (2002) sur la foi du seul codex Vat. 4493 (CELI FIRMINIANI SIMPHOSII), elle est repoussée par Martorelli, qui reprend les critiques de Paolucci et Rosellini. L'épilogue de l'œuvre incite à identifier l'auteur à un maître d'école grammairien, en démonstration devant ses *discipuli*. Pour ma part, au-delà de l'imitation stylistique assumée de poètes antérieurs et compte tenu de la remarquable inspiration arithmétique de l'auteur anonyme, qui confine à un sérialisme radical, je n'exclurais pas une datation plus tardive, pourquoi pas même allant jusqu'à la Renaissance carolingienne, dont les poètes brillent par leur goût pour des jeux littéraires pratiqués dans un style souvent classique. Si l'ordre de composition du volume se comprend aisément et peut se justifier par des critères de stricte rigueur scientifique, il n'en demeure pas moins que le fait d'avoir ainsi séparé le texte latin de sa traduction ne facilite pas une lecture sereine de l'ensemble, obligeant le lecteur à naviguer d'une partie à l'autre de manière fastidieuse. Il aurait peut-être mieux valu proposer la traduction en premier, puis le texte latin, et enfin les commentaires philologiques portant sur l'établissement de ce texte. Mieux, il eût été plus efficace encore de placer la traduction italienne en regard (page de droite) du texte latin (page de gauche). Si les principes de traduction adoptés par Martorelli sont encore une fois excellents, si le résultat ne déçoit pas, ou si peu, en raison de la qualité de la version italienne et de la fluidité du style versifié, la perfection dans la précision reste difficile à atteindre dans cette matière. Je me bornerai, à titre d'exemple, à la traduction du poème placé en épilogue : *luminoso* pour *clarus*, *luce diretta* pour *inoffenso lumine*, *cielo sereno* pour *aethere puro*, *gli auguri* pour *faventes*, *onorate* pour *concelebrate*, *questo giorno fonte di vita* pour *diem alnum*, *propizio* pour *prosperus*, *i seguaci* pour *nati*, *esultanti* pour *alacres*, constituent autant de légères inexacitudes dans la transposition stylistique qui présentent un reflet légèrement faussé de l'écriture originelle. L'étude de la tradition manuscrite est effectuée avec une rigueur exemplaire. Martorelli propose une présentation détaillée des quinze manuscrits les plus anciens, permettant ainsi d'apercevoir l'œuvre dans son environnement de transmission, régulièrement en compagnie de l'*Appendix Vergiliana*, des poèmes d'Ausone et des *Disticha Catonis*. Le *stemma* de ces manuscrits ouvre quatre embranchements successifs depuis l'archétype supposé, et distingue en particulier trois rameaux (*bêta*, *epsilon* et *dzêta*), dont le premier recouvre neuf manuscrits sur les treize intégrés au *stemma*. Concernant la tradition humaniste, Martorelli décrit quinze témoins et présente un *stemma* qui en inclut dix, là encore avec quatre embranchements qui conduisent à l'édition de 1472, principal jalon humaniste avant les éditions de 1501 et de 1517. Ce *stemma* remonte hypothétiquement jusqu'au rameau *gamma*, ce qui le rattache de manière ténue à la tradition médiévale, sans certitude aucune. Les 139 rubriques du commentaire philologique couvrent les 635 vers de l'œuvre et justifient minutieusement les leçons retenues par Martorelli, qui fort logiquement adopte une attitude particulièrement critique à l'égard de celles retenues par Friedrich (2002) et Riese (1906), en s'aidant des remarques déjà formulées par Rosellini, qu'il suit généralement. La consultation systématique, sur chaque point de discussion, des témoins des traditions médiévale et humaniste consolide heureusement les conclusions proposées par Martorelli qui, selon les circonstances, fait de l'équilibre entre le strict respect des témoins les plus anciens, lorsque le sens ou la prosodie ne posent pas de problème, et les corrections les plus récentes et les plus heureuses faites depuis les

humanistes jusqu'aux philologues allemands du XIX<sup>e</sup> siècle, avec une mention particulière pour le manuscrit *Laur.* de Boccace et l'édition 1517 de Scaliger ou, bien plus récemment, celle de Baehrens. La discussion des leçons s'appuie autant que possible, dans les règles de l'art, sur la comparaison stylistique avec des passages de la poésie classique ou tardo-antique, de Lucrèce jusqu'à Venance Fortunat (à noter plusieurs comparaisons faites avec les *Astronomica* de Manilius, en soi intéressantes, mais historiquement discutables). Je me limiterai pour finir à deux remarques : en III, 1, les *gemmantia prata* sont assez évidemment inspirés de Sidoine Apollinaire, comme en VII, 8, 1 les *gemmis stellantibus*, ce que ne voit pas Martorelli qui renvoie à Venance Fortunat (rapprochement à Sidoine qu'il fait pourtant en XII, 7, 1) ; la réflexion de Martorelli sur XII, 11, 21 (*est ales ... vultus intus*), passage le plus corrompu de l'œuvre, fait brillamment le tour du problème et propose une astucieuse modification de *est ales* en *Titanis*, qui a le mérite de respecter la scansion et le sens du vers. En conclusion, cette édition de Martorelli se distingue par la rigueur de sa méthodologie, la clarté de ses explications et l'élégance de sa traduction. Elle fait avancer avec profit la connaissance de cette œuvre latine et facilitera, on ne peut que le souhaiter, l'émergence future d'études interprétatives dans le domaine de l'herméneutique littéraire.

Florent ROUILLÉ.

Dario NAPPO, *I porti romani nel Mar Rosso da Augusto al Tardoantico*, Napoli, Federico II University Press, 2018, 24 × 17 cm, 218 p., fig., ISBN 978-88-6887-034-8.

L'Autore, dopo una sintetica rassegna dei principali studi monografici che si sono interessati al vasto tema del commercio romano con l'Oriente (*Introduzione*), chiarisce l'obiettivo del suo lavoro. Si propone di trattare tale argomento da un punto di vista nuovo, incentrato sulla struttura gestionale delle installazioni portuali sotto il diretto controllo di Roma nel Mar Rosso, nell'arco temporale coincidente con il dominio romano dell'Egitto (30 a.C. – 640 d.C. circa). Tale indagine è volta in particolare a comprendere, in modo più ampio, il sistema dei commerci tra mondo mediterraneo ed Oriente. Il primo capitolo, *Il commercio nel Mar Rosso prima di Roma*, è dedicato ad un breve *excursus* sulla consistenza del commercio nel periodo precedente alla conquista romana dell'Egitto, in cui i traffici con l'Oriente erano principalmente gestiti dal regno d'Egitto e da quello dei Nabatei. Le scarse e a volte controverse notizie ricavabili dalle fonti esaminate – principalmente letterarie – vengono elencate a proposito di quattordici porti fondati tra il regno di Tolomeo II Filadelfo (283/282 – 246 a.C.) e il regno di Tolomeo IV Filopatore (221 – 205 a.C.). Con l'ausilio dei dati archeologici disponibili viene brevemente discussa l'identità e ubicazione geografica di Berenice Trogodytica e Myos Hormos. Ritengo tuttavia sia necessario sottolineare che la disomogeneità delle ricerche archeologiche nell'area del Mar Rosso pone un limite alla ricostruzione del quadro generale, tanto delle installazioni portuali – a volte di carattere non permanente e dunque di meno facile individuazione – quanto del volume delle merci. A mio parere inoltre, tale quadro non può non tener conto di premesse più antiche. Come ha dimostrato F. De Romanis, *Cassia, Cinnamomo, Ossidiana, uomini e merci tra Oceano Indiano e Mediterraneo*, Roma, 2006, p. 158-166, l'interesse per le merci 'erythraee', in particolare aromi, perle, pietre preziose e carapace di tartaruga, da parte dei mercanti romano-italici, è documentato almeno dal II secolo a.C., come pure la presenza di questi ad Alessandria, terminale del commercio 'erythreo' con il Mediterraneo già in quell'epoca. Si tratta di elementi di continuità che sono essenziali per una corretta comprensione del commercio d'età imperiale nel Mar Rosso. Allo stesso modo, non è possibile trascurare che, a sua volta, il commercio 'erythreo' di età ellenistica non fu "una creazione quasi *ex nihilo* del mercantilismo tolemaico" (*Ibid.*). Almeno dal Medio Regno

venivano percorsi gli itinerari che collegavano il Mar Rosso meridionale alla costa egiziana, al deserto di Coptos e al Nilo, lungo i quali viaggiavano le stesse merci ricercate in epoca romana. Di particolare interesse è l'ipotesi, avanzata da F. De Romanis, di una possibile identificazione di Myos Hormos con il toponimo *mst* delle liste faraoniche (*op. cit.*, p. 147-152). Tali testimonianze documentano il millenario commercio che partiva dai porti settentrionali della costa egiziana per raggiungere la Terra di Punt, come emerge con sempre maggiore evidenza grazie al contributo della documentazione archeologica (tra gli altri A. Manzo, *Punt in Egypt and beyond: Comments on the impact of maritime activities of the 12<sup>th</sup> Dynasty in the Red Sea on Egyptian crafts with some historical and ideological thoughts*, in *Ägypten und Levante / Egypt and the Levant* 21, 2011, p. 71-85; F. De Romanis / M. Maiuro, *Across the Ocean: Nine Essays on Indo-Mediterranean Trade*, Leiden, 2015; A. Manzo, *Bi3w Pwnt in the archaeological record: Preliminary results and perspective of research*, in I. Micheli [ed.], *Cultural and Linguistic Transition Explored*, Trieste, 2017, p. 87-108; K. Bard / R. Fattovich, *Mersa / Wadi Gawasis: Organisation of an Egyptian Bronze Age harbour on the Red Sea Coast*, in A. Manzo / C. Zazzaro / D. J. De Falco [ed.], *Stories of Globalisation: The Red Sea and the Persian Gulf from Late Prehistory to Early Modernity. Selected Papers of Red Sea Project VII*, Leiden, 2019, p. 3-12). L'assenza dell'antico approdo di Adulis dall'elenco dei 14 porti di età tolemaica non tiene conto né dell'inserimento di questa località portuale nei commerci con la Terra di Punt, né della presenza, presso lo stesso porto, della famosa stele iscritta con la celebrazione delle imprese di Tolomeo III Evergete (da ultimo G. W. Bowersock, *The Throne of Adulis*, Oxford, 2013, p. 26-27). Altre prove materiali documentano il coinvolgimento di Adulis nella rete di collegamenti con le due sponde del Mar Rosso da epoca molto antica (A. Manzo, *Adulis before Aksum? Possible 2<sup>nd</sup> and 1<sup>st</sup> Millennium BC evidence from the site of the ancient port*, in G. Lusini [ed.], *Current Trends in Eritrean Studies*, Napoli, 2010, p. 29-43). Il capitolo secondo (*L'età altoimperiale*) affronta il periodo della dominazione diretta di Roma nel Mar Rosso, con l'intento di comprendere le modalità con cui i Romani operarono nell'area e le eventuali modifiche da essi apportate alla struttura organizzativa precedente. Necessariamente l'analisi prende avvio dalla conquista dell'Egitto, che portò in eredità all'impero romano le installazioni portuali fondate dai predecessori Tolomei. Testo fondamentale, ovviamente, è il *Periplus Maris Erythraei*. Una approfondita disamina alla storia critica dell'opera è sviluppata dall'Autore, che propende per l'ipotesi di P. Arnaud (2012), secondo il quale il Periplus sarebbe una compilazione di diversi resoconti, più tarda di quanto tradizionalmente ritenuto. Il rigoroso confronto tra le fonti letterarie disponibili per l'età alto imperiale, consente all'Autore di tracciare una "gerarchia" delle principali installazioni portuali (*La costa egiziana nel I secolo*), che viene posta in relazione con aspetti tecnici quali le dimensioni delle navi, lo sfruttamento del regime monsonico per i collegamenti diretti con l'Oceano Indiano, nonché con la natura delle merci reperibili nelle altre regioni del Mar Rosso. In sintesi, le notizie riportate da Strabone, Plinio e dal Periplus, indicano, nelle località di Myos Hormos e Berenice, gli approdi principali del sistema portuale romano nel Mar Rosso durante la prima epoca imperiale. L'analisi approfondita delle fonti consente inoltre di evidenziare la specializzazione dei due porti: la gestione da parte di Berenice delle rotte monsoniche per l'India, mentre a Myos Hormos potevano approdare solo imbarcazioni più piccole e leggere, adatte ai traffici che si sviluppavano lungo la rotta costiera, probabilmente limitata al Mar Rosso. Nel II secolo la presenza romana nel Mar Rosso settentrionale si amplifica in seguito all'annessione del regno nabateo, nel quadro più generale delle conquiste di Traiano fino al Golfo Persico. In questo contesto generale l'Autore inserisce la discussione sulla presenza di una flotta militare romana nel Mar Rosso (*Indizi sull'esistenza di una flotta militare nel Mar*

Rosso), tema al centro di un lungo dibattito a partire dal Rostovzev. Secondo quanto riportato da Strabone e da testimonianze epigrafiche, tra il I e gli inizi del II secolo, sarebbe presente nella località portuale di Myos Hormos una guarnigione di 50-100 uomini sottoposti ad un *curator praesidii*. Altri elementi parlerebbero a favore della presenza stabile di una flotta militare a partire da epoca giulio-claudia, in particolare due *ostraka* dell'archivio di Nikanor in cui sono registrati due personaggi la cui titolatura fa riferimento al comando di navi da guerra (*contra* A. Wilson, *Red Sea Trade and the State*, in F. De Romanis, / M. Maiuro [ed.], p. 21, n. 32). A Berenice, inoltre, l'elemento militare era protagonista nell'organizzazione dell'abitato di prima epoca romana e nella gestione dei traffici. Era inoltre rilevante la presenza militare a presidio delle infrastrutture che garantivano la percorribilità delle piste carovaniere del deserto egiziano permettendo il collegamento con Coptos e Alessandria, come già da tempo messo in luce da chi ha diretto le ricerche archeologiche nel sito, S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, Los Angeles, 2011. Accanto alla ricostruzione della presenza militare l'Autore aggiunge una minuziosa analisi delle fonti per valutare le motivazioni e gli effetti della politica di Traiano nell'area del Mar Rosso (*Il ruolo del principato traiano nel contesto del Mar Rosso*). Due iscrizioni latine rinvenute nell'arcipelago delle isole Farasan, ubicate vicino alla costa meridionale dell'Arabia Saudita, contribuiscono a chiarire come la presenza di drappelli militari nel Mar Rosso meridionale possa essere collegata ad un piano complessivo di riorganizzazione dell'area eritrea, voluto da Traiano per conquistare alcuni luoghi periferici ma ritenuti strategici nella sfera di influenza romana. Le iscrizioni attestano infatti con certezza la presenza di una *uexillatio* della *legio II Traiana Fortis* nelle isole nel 143-144 e, dubitativamente, della *Legio VI Ferrata*. È evidente la ricaduta che un controllo più serrato dal punto di vista militare e infrastrutturale avrebbe avuto sulla maggiore sicurezza delle rotte commerciali. Di grande interesse, nella parte finale di questo capitolo, il lungo *excursus* sul sistema di tassazione (*Il sistema di tassazione nell'alto impero*), nel quale viene ricostruito il percorso fiscale delle merci in arrivo dall'Oriente, sia sulla sponda egiziana che sulla sponda arabica del Mar Rosso. Oltre alle fonti letterarie ed epigrafiche, note e indagate da lungo tempo sull'argomento, che consentono di conoscere la percentuale del 25% applicata alle merci importate dall'India nonché altre aliquote prelevate dagli arabarchi a coloro che utilizzavano la pista carovaniere da Coptos ai porti del Mar Rosso, notevole importanza riveste il *corpus* di *ostraka*, circa 260, rinvenuti negli scavi di Berenice, la maggior parte dei quali databili al I secolo d.C.. Tra questi documenti, una serie di lasciapassare che accompagnavano i mercanti che esportavano merci da Berenice, getta luce su un gruppo di attori commerciali che si distingue in quanto si tratta di schiavi collegati alla casa imperiale, che sembrano aver goduto di 'canali speciali' per condurre il commercio con l'Oriente. Ciò autorizza ad ipotizzare che anche l'imperatore o la sua sfera abbiano avuto interesse a prendere parte a tali imprese commerciali, altro tema dibattuto nella storia degli studi. In sintesi, l'analisi delle fonti riguardanti la sponda orientale del Mar Rosso consente di delineare tra I e II secolo un sistema fortemente centralizzato e controllato da Roma, tramite suoi funzionari, in grado di unificare l'aliquota sulle merci orientali a prescindere da dove queste entrassero nell'impero, facendo in modo che tutto il flusso commerciale passasse da alcuni punti obbligati. Nel terzo capitolo, *L'età tardoantica (IV-VI secolo)*, l'Autore propone di rivalutare la situazione della navigazione e dei traffici commerciali nel Mar Rosso in un periodo ritenuto comunemente di crisi, nonché di conseguente contrazione dei commerci. Mediante un'ampia ed esauriente rassegna sulla storia degli studi e sulle fonti, approfondita anche nel capitolo finale dedicato al III secolo (*L'età di passaggio*), l'Autore mostra come non sia più accettabile la definizione di crisi applicata in generale all'Impero. Una più accurata analisi porta infatti a ridimensionare

notevolmente il tema dell'inflazione, mentre nell'area del Mar Rosso l'abbandono dei porti protagonisti fino al II secolo d.C., in particolare Myos Hormos e Leuke Kome, viene spiegato con motivazioni strategiche. Da un lato la maggiore opportunità di spostare più a nord gli approdi principali del Mar Rosso, per evitare le vie terrestri del deserto orientale rese insicure dai ripetuti episodi di ribellione delle popolazioni locali, che coinvolsero anche Coptos tra il III e gli inizi del IV secolo. Si spiega così l'ascesa del porto settentrionale di Clyasma, la cui documentazione archeologica, a mio parere, non si può ritenere 'inconcludente': benché risalenti agli anni Trenta del secolo scorso, le indagini archeologiche pubblicate nel 1966 da B. Bruyère (*Fouilles de Clyasma-Qolzom (Suez)*, Le Caire) mostrano un'ampia documentazione di materiali diagnostici, riprodotti nei disegni, quali la sigillata africana, le anfore, elementi di decorazione architettonica, che offrono significative evidenze per il periodo tardo antico. Inoltre, le ricerche archeologiche condotte a Myos Hormos, sembrano individuare nel problema dell'insabbiamento la causa dell'abbandono dell'approdo (L. Blue, *Locating the Harbour: Myos Hormos / Quseir al-Qadim: a Roman and Islamic port on the Red Sea Coast of Egypt*, in *The International Journal of Nautical Archaeology* 36.2, 2007, p. 265-281). Quanto a Berenice, dopo una parentesi difficile coincidente solo in parte con il III secolo, si assiste ad un costante rilancio fino al VI secolo inoltrato. Non è condivisibile però, a mio parere, che tra le cause del definitivo declino di Berenice, a partire dalla prima metà del VI secolo, ci sia la concorrenza di Adulis: tale 'concorrenza' avrebbe dovuto essere già in atto almeno da epoca alto imperiale, periodo in cui le fonti – le stesse citate dall'Autore nella rassegna dedicata ai porti di età alto imperiale – indicano il ruolo del contemporaneo porto di Adulis nell'esportazione proprio dell'avorio, materia che determinò la fortuna originaria di Berenice accanto all'interesse per i pachidermi stessi in campo bellico. Sulla sponda orientale del Mar Rosso, ugualmente vennero potenziati gli approdi settentrionali, a cominciare dal porto di Aila, che l'Autore, con ampia visione, inserisce nel quadro degli interventi compiuti da Diocleziano per potenziare le infrastrutture e la presenza militare (*Strata Diocletiana*, stanziamento ad Aila della *Legio X Fretensis*), mentre non convincente, a mio parere, è la presenza di una chiesa nel 300. L'Autore rivolge poi per la prima volta l'attenzione all'area meridionale del Mar Rosso (*La periferia diventa centro*) e ovviamente al porto di Adulis, la cui ascesa in epoca tardo antica viene posta in relazione al disegno imperiale di controllo del Mar Rosso tramite l'alleanza con l'impero aksumita. Ritengo che vada tuttavia sottolineato come i legami commerciali tra Roma e il Corno d'Africa siano testimoniati almeno da epoca alto imperiale, quando il Periplo riporta la presenza di monete romane destinate ai mercanti stranieri residenti ad Adulis (*PME*, 6.2. 32), mentre le ricerche archeologiche recenti restituiscono alla luce sempre più consistenti materiali attribuibili ad epoca alto imperiale (ad es. R. Nardi, *Imported pottery*, in *Newsletter di Archeologia CISA* 5, 2014, p. 540-543). Certamente i legami tra Bisanzio e il regno Aksumita si fanno più intensi tra il IV e il VI secolo, come documenta l'ampia rassegna delle fonti condotta dall'Autore, accanto alle quali bisogna aggiungere le nuove evidenze messe in luce dai recenti scavi stratigrafici ad Adulis. Le principali novità degli scavi riguardano innanzitutto la precoce diffusione di modelli architettonici mediterranei e la presenza di una ricchissima decorazione in materiali pregiati di importazione. La raffinatezza della decorazione architettonica della chiesa urbana settentrionale, espressa non solo dai pezzi marmorei importati dalle officine del Proconneso verosimilmente già rifiniti, ma anche dalla qualità degli arredi in materiale lapideo locale, scolpito con motivi ispirati alle più alte realizzazioni coeve della capitale bizantina quali il San Polieucto, rimanda ad una committenza pubblica di elevato livello, ecclesiastica o laica, in grado di richiamare in loco maestranze dal Mediterraneo orientale. A ciò poteva forse aggiungersi anche l'invio di doni da parte della



stessa corte di Bisanzio, visto il ruolo strategico e politico della città portuale di Adulis in un momento di particolare tensione tra le maggiori potenze interessate a controllare la via del Mar Rosso (S. Massa, *La prima chiesa di Adulis. Le origini della cristianità nel Corno d'Africa alla luce delle testimonianze archeologiche*, in *RAC* 93, 2017, p. 411-455). In conclusione, il lavoro di D. Nappo è il risultato di una approfondita analisi, che ricostruisce il quadro della presenza romana nel Mar Rosso prendendo in considerazione molteplici aspetti estremamente interessanti, tra loro interconnessi. Il tema commerciale ed economico infatti viene inserito nel quadro più ampio della politica imperiale, in un'area solo in parte sotto il diretto dominio romano, ma strategicamente controllata dai Romani mediante i terminali dei traffici commerciali e le alleanze con le popolazioni locali. Rappresenta dunque uno strumento importante per chiunque voglia approfondire la storia del Mar Rosso antico.

Serena MASSA.

François PASCHOUD, *Histoire Auguste*. Tome IV, 1<sup>re</sup> partie. *Vies des deux Maximins, des trois Gordiens, de Maxime et Balbin*, Paris, Les Belles Lettres, 2018 (CUF), 24 x 16 cm, LXXIV-360 p. en partie doubles, 65 €, ISBN 978-2-251-01477-7.

Mit dem vorliegenden Band ist die nun acht Teilbände zählende Budé-Edition der *Historia Augusta* der Vollständigkeit wieder etwas näher (es fehlen nur noch die Viten für die Kaiser von Marcus Aurelius bis Caracalla und Geta). Herausgegeben wurde er von François Paschoud, einem der besten Kenner der spätantiken Historiographie, der auch als Bearbeiter von drei gelungenen Vorgängerbänden, namentlich zu den Viten der dreißig Tyrannen bis zu Carus und seinen Söhnen, hervorgetreten ist (dazu etwa die ausführlichen Rezensionen von Daniël den Hengst in *AntTard* 6, 1998, S. 415-419; 13, 2005, S. 436-438; 20, 2012, S. 469-472; die ersten beiden erneut in seinem *Emperors and Historiography*, Leiden, 2010, S. 200-205; und die von Joachim Szidat im *Gnomon* 71, 1999, S. 541-545; 76, 2004, S. 314-318). Der hier zu rezensierende Band enthält die Viten der Kaiser des Jahres 238, also Maximinus Thrax mit seinem Sohn (M), die drei Gordiani (G) und die Senatskaiser Pupienus / Maximus und Balbinus (MB). Die Gliederung ist klar und übersichtlich: Allgemeine Einleitung (S. VII-LXXXIII), konkrete Einleitung zur Vita (S. 3-45 M, S. 171-181 G, S. 279-285 MB), Text und Übersetzung (S. 46-80 M, S. 182-216 G, S. 286-306 MB) und Kommentar (S. 81-168 M, S. 217-276 G, S. 307-344 MB), zuletzt Namens- (S. 345-351) und Sachregister (S. 353-360). Die allgemeine Einleitung behandelt folgende Themen: Chronologie des Jahres 238 (S. VII-IX); Quellen der Viten (S. X-XXI); Erfindungen in den Viten (S. XXI-XXII); die einzelnen Unruhen in Rom 238 (S. XXII-XXVII); Überlieferung und Abweichungen der Edition vom Text Hohls (S. XXVII-XXXII); Rattis Thesen zu Autor und Datierung der *Historia Augusta* (S. XXXII-XXXVIII); eine Stellungnahme zu den Grundproblemen der *Historia Augusta* (S. XXXVIII-XLV); eine Übersichtstabelle zur *Historia Augusta* (S. XLVI-XLVII), die etwa die Länge der einzelnen Viten, ihre Widmungen und angeblichen Autoren nennt; ein (im Inhaltsverzeichnis S. 361 fehlender) Hinweis auf drei eingearbeitete Vorträge des Züricher Colloquiums zur *Historia Augusta* (S. XLIX); Literaturverzeichnis (S. LI-LXXI) und Abkürzungsverzeichnis (S. LXXIII). Von den zahlreichen Erkenntnissen hebe ich als zentral hervor: Herodian ist die Hauptquelle der Viten, allerdings wurde sein Werk nicht einfach übersetzt, sondern dessen Inhalt frei übertragen; Abweichungen der *Historia Augusta* von Herodian gehen also nicht unbedingt auf eine zusätzliche Quelle zurück. Daneben wurde Dexippos, der vor allem in den Viten von 238 genannt wird, ebenso wie die Enmannsche Kaisergeschichte konsultiert. Die *Historia Augusta* wurde wohl zwischen 394 und 410 von einem Autor verfasst. Wesentliche Kennzeichen sind der Spott gegen das Christentum und das besondere

Interesse am monarchischen System Roms. Ihre Erfindungen folgen keiner Logik, sondern sind das Produkt freier Assoziationen. Von den Vorworten zu den Viten (S. 3-45 M, S. 171-181 G, S. 279-285 MB) ist das erste das umfangreichste, da die gebotenen Darlegungen in den späteren Vorworten nicht ausführlich wiederholt werden, daneben aber auch die Frage nach dem Verhältnis zwischen der *Historia Augusta* und Jordanes diskutiert wird. Gemeinsamkeiten aller Vorworte sind eine Inhaltsangabe der Vita mit Hervorhebung der gefälschten Dokumente, eine Gliederung der Vita, eine Liste der namentlich genannten Persönlichkeiten (erfundene Personen sind eigens verzeichnet) und eine Liste der vom Biographen für die einzelnen Passagen herangezogenen Quellen. Auf das erste Vorwort beschränkt sind die Ausführungen zur Überlieferung, zu den früheren Kommentaren und die bereits erwähnten zu Jordanes. Bekanntermaßen findet sich in dessen Werk die erste sichere Spur für eine Benutzung der *Historia Augusta*, jedoch beruft er sich auf die *Historia Romana* des Symmachus (Konsul 485 n. Chr.). Paschoud befasst sich ausführlich (S. 17-45) mit diesem schwierigen Problem und kommt zu den folgenden Schlüssen: Jordanes hat Symmachus direkt, nicht aber indirekt über Cassiodor zitiert. Der Text der *Historia Augusta* wurde zweifach modifiziert, zuerst durch Symmachus, der auch die Christianisierung und Kürzung der Passage vornahm, und dieser Text dann durch Jordanes. Die Einleitungs- und Schlussbemerkungen stammen von Jordanes, der in der *Getica* wie in der *Romana* auf Symmachus zurückgegriffen hat und auf den auch die Abweichungen seiner beiden Werke untereinander zurückgehen. Text und Übersetzung (S. 46-80 M, S. 182-216 G, S. 286-306 MB) weisen die Qualität auf, die man von einem Forscher vom Range Paschouds erwarten kann und lediglich fünf Fehler im Text sind zu notieren: Gord. 16,1 (S. 196) *multitudino* statt richtig *multitudo*; Gord. 17,1 (S. 198) ist die Überschrift *Gordianus iunior* nochmals in den Text gesetzt; Gord. 22,9 (S. 204) *esset* statt richtig *essent*; Max. Balb. 8,4 (S. 294) *Maximinus* statt richtig *Maximus* (oder zumindest wie bei Hohl *Maxim[in]us*), siehe die Übersetzung; Max. Balb. 17,2 (S. 304) *ipsius* statt richtig *ipsis*. Enttäuschend ist das Verzeichnis der Abweichungen vom Text Hohls (S. XXX-XXXII), da die angeführten 84 Abweichungen (39 M, 30 G, 15 MB) nicht alle sind. Sieht man von 52 Fällen (31 M, 9 G, 12 MB) ab, bei denen es sich um den Sinn nicht antastende sprachliche Details handelt (meist Abweichungen bei den Vorsilben: *ac-/ad-/af-/ap-, col-/com-/con-, im-/in-, ob-/op-, sub-/sum-*), die aus gutem Grund unberücksichtigt blieben (um von Interpunktion, Groß- und Kleinschreibung sowie *u/v* ganz abzusehen), verbleibt dennoch eine nicht ganz geringe Zahl. Zunächst ist auf drei Fälle hinzuweisen, in denen eine Textänderung berücksichtigt, aber umfangreicher als angegeben ist: Maxim. 12,2 *inhaerente* P, *inhaerentem* <*milites*> H; Gord. 3,3 *multi* P, *multi alii* H; Gord. 27,1 *e nostris* P, *et nostris* H. In der Vita des Maximinus sind vier nicht notierte Abweichungen zu verzeichnen: 2,7 *tum* P, *tunc* H; 6,5 *quinos et senos* P, *quinos, senos* H; 10,1 *inierat* P, *inierant* H; 14,3 *Thysdrum* P, *Tysdrum* H. In der Vita der Gordiani fehlen siebzehn Änderungen: 4,6 *Flaminiae-Piceni* P, *Flaminiae, Piceni* H; 7,4 *Thysdrum* P, *Tysdrum* H; 8,5 *Thysdrum* P, *Tysdrum* H; 14,7 *Thyncanius* P, *Tynchanius* H; 21,4 *etiam clamydes, quorum scientia* P, *clamydes, quorum etiam scientia* H; 22,3 *contionem* P, *contione* H; 22,8 *Mecena* P, *Maecena* H; 23,1 *at posteaquam* P, *et posteaquam* H; 24,2 *vehementer* P, *vehementes* H; 28,2 *usquam* P, *unquam* H; 28,6 *poculorum* P, *poculum* H; 31,4 *iocundus* P, *iocundus* H; 32,6 *viridiaria* P, *viridiaria* H; 32,7 *viridiaria* P, *viridiaria* H; 33,1 [*quae ... occidit*] P, *quae ... occidit* H; 34,1 *in Persidibus finibus tertio* P, *Persidibus finibus* H; 34,6 *secutus* P, *persecutus* H. In der Vita von Maximus und Balbinus ist nur eine Abweichung zu ergänzen: 5,7 *illum* P, *quae illum* H. Die Kommentarteile (S. 81-168 M, S. 217-276 G, S. 307-344 MB) bieten keine extrem detaillierten Ausführungen, wie sie in den letzten Jahren zu einzelnen Viten der *Historia Augusta* mit den Dissertationen von Jörg Fündling und Samuel Christian Zinsli vorgelegt wurden, zumal sich Paschoud

auch von diesen Werken abgrenzt (S. 14-17). Notwendig wären solche ausführlichen Darstellungen allerdings in keinem Fall, da mit den Kommentaren von Adolf Lippold (Maximinus) und Hartwin Brandt (Maximus und Balbinus) bereits umfangreiche Vorarbeiten vorliegen, die nicht detailliert wiederholt werden müssen. In jedem Fall aber sind Paschouds Kommentarnotizen hilfreich und weiterführend, auch wenn nicht jeder Abschnitt gleichermaßen überzeugt. So vermisst man bei der Behandlung der Eltern des Maximinus (S. 84-87) ein paar Worte zum Fortleben des Glaubens an die Namen Micca und Hababa auch nach 1945, wozu sich Ernst Hohl 1953 geäußert hat, ebenso wie die (wenngleich nicht überzeugende) Vermutung von Pottier, es handle sich um eine Anspielung auf die alttestamentarischen Propheten Miccah und Habakuk (zur Literatur siehe den nächsten Absatz). Bei den Bemerkungen zu Toxotius (S. 153), über den jetzt auch Peter Weiss, in *ZPE* 208, 2018, S. 103-111 handelt, hätte noch auf die Bedeutung der Stelle für die Erkenntnisse Dessaus zum Charakter der *Historia Augusta* verwiesen werden können, wozu sich Klaus-Peter Johné (*Historiae Augustae Colloquium Genevense*, Bari, 1994, S. 137-148 = *Kaiser, Konsuln und Kolonen*, Hamburg, 2007, S. 25-34, hierzu S. 141-144 = S. 28-31) geäußert hat, der dort auch das Problem diskutiert, ob Maxim. 27,6 *Iulia* oder *Iunia* zu lesen ist und sich für die auch von Paschoud verwendete erstgenannte Lesart ausspricht. Etwas dünn bleiben die Ausführungen zu Philippus Arabs als angeblichem Vorfahren des Licinius (S. 276). Sinnvolle Ergänzungen zur Literatur sind nur wenige möglich, die zudem das Bild eher abrunden als verändern: Die älteren und neueren Dissertationen zu Gordian III. (Müller, Lehmann, Herrmann) wurden wohl ebenso wie das neue Buch von Pearson zu Maximinus Thrax aus Höflichkeit verschwiegen, allerdings hätte Erich Kettenhofens ausführliche Rezension von Hermanns Werk (*H-Soz-Kult* 9. September 2013) gewiss noch Erwähnung verdient. Von den zahlreichen Beiträgen Ernst Hohls sind noch seine Diskussionen des Symmachus-Fragmentes (*Berliner Philologische Wochenschrift* 39, 1919, S. 745-752, *Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft* 200, 1924, S. 168-194) und die Spätschrift *Über die Glaubwürdigkeit der Historia Augusta*, Berlin, 1953, S. 3-32 zur Diskussion um die Eltern des Maximinus relevant. Die Kaisertabelle von Kienast liegt seit 2017 in einer überarbeiteten Neuauflage vor (bibliographische Ergänzungen: *JNG* 67, 2017, S. 474 und S. 476). Von der *Getica* des Jordanes existiert eine neue Edition von Antonio Grillone aus demselben Jahr (dazu allerdings Lieve Van Hoof / Peter Van Nuffelen, in *Gymnasium* 125, 2018, S. 591-593) und die Dissertation Suerbaums wurde 1977 in einer ergänzten dritten Auflage herausgebracht (dazu aber Edgar Pack, *HZ* 228, 1979, S. 668-672). Speziell zur *Historia Augusta* wäre noch auf das Buch von Elidoro Savino, *Ricerche sull'Historia Augusta*, Neapel, 2017, zu dem ich mich in *Latomus* 78, 2019, S. 872-875 geäußert habe, und auf Bruno Pottiers Studie zur Vita des Maximinus (*MEFRA* 117, 2005, S. 223-267), der darin Stilicho abgebildet sieht, zu verweisen. Mit den Reden und Briefen in der *Historia Augusta* befasst sich noch Hanna Szelest, *Eos* 59, 1971, S. 325-338 und von den Rezensionen der Spezialausgabe Hohls der Vita des Maximinus wären neben der Gigons (S. LVIII) noch die von Antoon Gerard Roos (*Mnemosyne* 4. s. 4, 1951, S. 187-188) als Stellungnahme zu den Eltern des Maximinus und die Bemerkungen zum Text von Alfred Ernout (*RPh* 77 = N.S. 25, 1951, S. 140) zu nennen. Auch ein Beitrag Paschouds könnte ergänzt werden: *Tre studi sulle "vite del 238" della Historia Augusta*, in Valerio Neri / Beatrice Girotti (ed.), *La storiografia tardoantica*, Mailand 2017, S. 37-45. Die nicht wenigen unberücksichtigten Zweitpublikationsorte, die oft Ergänzungen oder Korrekturen zu dem ursprünglichen Aufsatz bieten, sollen hier nicht im Einzelnen aufgezählt werden; lediglich ein Klassiker sei erwähnt: Theodor Mommsen, *Gesammelte Schriften VII*, Berlin, 1909, S. 302-362. Druckfehler und ähnliche Versehen habe ich nur sehr wenige, die auch nie sinnentstellend und selten wirklich störend sind, gefunden: Der S. XL zitierte Titel Paschoud

1980 fehlt im Literaturverzeichnis; es handelt sich wohl um den Beitrag im *Bonner Historia-Augusta-Colloquium 1977/1978*, Bonn, 1980, S. 163-178. S. LVIII (Gilliam) „Gorde“ (richtig: Gord.). S. LIX (2002) „Haeling“ (Haehling). S. LXII wird Lippold 1998 als Zweitpublikationsort der Aufsätze von 1977 und 1984, nicht aber auch derjenigen von 1968 und 1975 angegeben, ebenso wird S. LXVIII Straub 1972 nicht als Zweitpublikation der zitierten Aufsätze angeführt und es fehlt der zweite Band (1986), in dem der Aufsatz von 1980 nachgedruckt ist. S. LXIX „O. W. Townsend“ (P. W. Townsend, der Name lautet Prescott Winston Townsend). Der S. LXII zitierte Beitrag Kemezis 2016 erschien nicht in der *Historia* von 1965, sondern in Band 65. S. LXIX (Unger 1879) „Augustaer“ (Augustae). S. LXX (White) „Autorship“ (Authorship). S. 15 „Walentowsky“ (Walentowski). S. 265 (zu 28,1) „possibilit “ (possibilit ). S. 287 (zu 5) „Baehens“ (Baehrens). S. 356 „GordienIII“ (Gordien III). Bei aller Einzelkritik soll jedoch nicht aus den Augen verloren werden, dass die hohen Erwartungen, die mit dem Namen Paschoud einhergehen, in dieser Ausgabe erneut erfüllt werden. Es ist zu hoffen, dass die verbleibenden drei Teilbände der Bud -Ausgabe der *Historia Augusta* diese hohen Standards auch weiterhin aufrechterhalten können. (Siehe jetzt auch S. C. Zinsli, in *BMCRev* April 2020, Nr. 31 <<https://bmcr.brynmawr.edu/2020/2020.04.31/>>)

Raphael BRENDEL.

Maik PATZELT, *Über das Beten der Römer. Gebete im spätrepublikanischen und frühkaiserzeitlichen Rom als Ausdruck gelebter Religion*, Berlin / New York, W. de Gruyter, 2018 (Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten, 73), 23,5 × 16 cm, x-343 p., 99,95 €, ISBN 978-3-11-057552-1.

Ce livre va à l'encontre de l'idée souvent exprimée que la religion romaine traditionnelle n'était que formelle, sans mystique et sans émotion. Il entreprend de montrer qu'elle contenait au contraire une potentialité créative et une capacité à susciter l'émotion. L'auteur estime que l'idée que la religion romaine ait été très formaliste remonte en grande partie à G. Wissowa et à sa conception normative et systématique d'une religion d'État. M. Patzelt suit le développement de cette vision de la religion de Rome dans la recherche postérieure à G. Wissowa, où l'on a sans cesse tendu à considérer que l'orant reproduisait des normes rituelles contraignantes. Son propos à lui est de placer l'orant en lui-même au premier plan de sa recherche, de s'attacher à la position de l'individu romain dans son environnement religieux, à son comportement dans ce cadre, à la possibilité qui lui était offerte de faire l'expérience du rite. Son enquête vise en particulier à l'étude des réactions émotionnelles de l'individu, spécialement lorsque ces émotions étaient communautaires ; dans cette perspective, l'important n'est pas la typologie des prières (prière de demande, prière d'action de grâces, etc.), mais l'expérience que pouvait vouloir faire l'orant de la présence divine. Car pourquoi, s'interroge M. Patzelt, dénier aux Romains l'aptitude à cette attitude religieuse ? Il considère que la religion de Rome était une religion vécue où le rite collectif permettait l'expérience religieuse individuelle. Il se place délibérément en opposition avec les conceptions actuellement souvent répandues sur la religion romaine : au-delà de l'émotion de l'orant, il s'attache à cerner son expérience religieuse, considérant qu'il y a unité entre la pratique rituelle et cette expérience. Son enquête commence par une étude du discours romain sur la prière, marqué par le rationalisme et l'établissement de catégories telles que *ritus Romanus*, *ritus Graecus*, *superstitio* ou encore *furor* et *dementia* : celles-ci ne sont pour M. Patzelt que des concepts de discours par lesquels les différents auteurs ont exposé leurs propres représentations. Concernant les livres de prière, il doute qu'ils remontent à une haute antiquité : il pense en effet que la recherche moderne, désireuse d'appuyer sa conception d'une religion d'État administrative et autoritaire, leur a conféré un statut excessif et

qu'ils ne constituaient en réalité que des compositions factuelles, provenant de prêtres, qui avaient pour but de fournir des textes de prières aux orants et plus particulièrement aux magistrats prononçant des prières publiques. L'enquête se poursuit par l'examen des compétences d'organisation de cérémonies reconnues aux magistrats. La thèse de M. Patzelt est que les magistrats n'étaient pas liés par la forme de l'action religieuse, mais qu'ils disposaient d'une marge de manœuvre leur permettant de faire vivre à leur public des expériences mystiques. Un chapitre est ensuite consacré aux *supplicationes* : dans ces cérémonies, l'exigence d'expérience religieuse du public est particulièrement perceptible. Puis l'auteur analyse l'expression *faute linguis* : il en scrute les emplois et conclut qu'elle n'implique nullement un silence de crainte respectueuse envers la divinité, mais qu'elle constitue une invitation pour la communauté à une expérience (à venir) de la présence divine. D'une manière comparable, la danse sauvage des *tripudia* est analysée comme le produit d'une expérience extatique extraordinaire. L'auteur étudie ensuite dans la même optique la diversité des prières individuelles dites sur des places et près de temples romains, indépendamment de cérémonies, ainsi que les *salutationes* adressées aux dieux, qui sont interprétées comme des moyens rituels créatifs visant à permettre à l'orant d'expérimenter une proximité de la présence divine. L'enquête se termine sur une étude de la *deutio* : elle est notamment l'occasion pour M. Patzelt d'analyser la conception livienne de la religion romaine et sa volonté de mise en scène spectaculaire des rites. L'étude de M. Patzelt provoquera sans nul doute débats et controverses. Elle a le mérite d'être originale et d'accorder aux Romains la possibilité d'avoir connu et pratiqué une authentique démarche religieuse. Gérard FREYBURGER.

Yves PERRIN, *Itinéraires romains. Documents de topographie et d'archéologie historiques pour l'histoire de Rome (de Scipion à Constantin)*, Bordeaux, Ausonius (diff. de Boccard, Paris), 2018 (Mémoires, 51), 29 × 22 cm, 585 p., fig., 60 €, ISBN 978-2-35613-224-6.

Voici, dans une présentation luxueuse – papier glacé et reliure en carton fort avec jaquette –, ce qui dut être à l'origine un volume de documents de travail, destiné aux étudiants en archéologie et histoire romaines. Ici, le texte de synthèse est réduit au minimum au profit d'une illustration plus qu'abondante mais de nature exclusivement graphique, et en noir et blanc : cartes, plans, coupes, élévations, reconstitutions, dessins au trait, vignettes... Ces documents sont issus tels quels, ou dérivent avec de légères modifications, d'un large éventail de publications scientifiques. La monochromie de l'ensemble peut paraître assez spartiate ou démodée, mais assure une forme d'homogénéité à l'ensemble. Les cartes et les monuments d'architecture sont privilégiés mais on trouve aussi des inscriptions, des monnaies, des extraits d'auteurs anciens en traduction ou encore des tableaux récapitulatifs de sources et d'événements (incendies à Rome, débordements du Tibre...). Ces *Itinéraires* procèdent par cercles concentriques, en partant du cadre spatial le plus large. La 1<sup>ère</sup> partie, « *De l'orbis à l'Urbs* », campe une série de notions générales et fondamentales, propres à caractériser le monde romain sous les aspects de son auto-représentation au sein de l'œcumène, de son histoire, de son expansion territoriale et civique, de son organisation administrative. Des cartes et graphiques illustrent aussi la défense, l'économie, la démographie de l'*Imperium romanum*. Avec la 2<sup>e</sup> partie, « *Urbs – Roma* », l'attention se resserre sur la Ville, son évolution historique et structurelle, du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. au IV<sup>e</sup> s. apr. J.-C. À une approche diachronique succède l'exploration de thématiques telles que les lieux du pouvoir, l'urbanisme et l'habitat, la culture et les loisirs, la vie religieuse, les nécropoles. Par exemple, la cartographie couvrant l'aspect religieux présente le *pomerium* et ses agrandissements, les circuits des grandes processions officielles, les sanctuaires latins et romains extra-urbains, les

sanctuaires urbains, le culte de Silvanus sous l'Empire, les lieux de culte orientaux, les *tituli*, églises et basiliques chrétiennes. La 3<sup>e</sup> partie, « In media Urbe », place le focus sur les grands complexes monumentaux du Capitole, des *fora* républicain et impériaux, du Palatin et de la dépression du Colisée. Vu l'ampleur de la matière, cette section est, sans surprise, la plus substantielle de l'ouvrage (p. 151 à 346). Comme on le sait, la localisation et la reconstitution de certains édifices posent question mais ces problèmes ne sont pas occultés, comme l'illustrent notamment les différentes hypothèses relatives à l'emplacement des *domus* républicaines sur le Palatin (fig. 626a à 628c) ou les différentes façades proposées pour le Tabularium (fig. 351a à 352b). La 4<sup>e</sup> partie est dévolue aux quartiers de la ville (Champ de Mars, collines et Transtevere). La 5<sup>e</sup> est plutôt une annexe passant rapidement en revue les ports de Rome ainsi que quelques grandes villas de plaisance et les résidences impériales autour de la capitale. Une bibliographie et une série d'index topographiques et thématiques complètent fort opportunément l'ouvrage. Le lecteur ne manquera d'apprécier au fil des pages certaines cartes particulièrement bienvenues et claires (p. ex., p. 33-34, celles de l'expansion civique de l'État, et de l'*origo* des sénateurs) et le choix judicieux d'extraits d'auteurs (e. a., p. 59 à 61, les points de vue sur Rome de Strabon, Cicéron, Tite-Live et Vitruve). Il observera aussi le souci de privilégier, dans la mesure du possible, des documents issus des publications récentes ou, du moins, de qualité. La cartographie au sens premier du terme, c'est-à-dire la traduction topographique de réalités historiques, institutionnelles ou culturelles, révèle ici toute sa force didactique et pédagogique. Y. Perrin, qui connaît bien Rome, signe un volume incontestablement important par l'ampleur de la masse documentaire recueillie en un seul et même volume – une première dans le monde de l'édition scientifique ainsi qu'il se plaît à le souligner. On ne peut cependant s'empêcher de formuler quelques regrets. Les uns sont de pure forme : ce sont ces cartes et plans tellement réduits à l'impression qu'ils en sont devenus tout simplement (quasi-)illisible (fig. 43a et b, 46, 47, 76-78, 125...) ou ces – heureusement – rares petits dessins au trait tellement maladroit que leur présence surprend dans un ensemble assez soigné (la muraille servienne, fig. 108b ; l'Apoxomène de Lysippe, fig. 180b). D'autres regrets sont d'ordre méthodologique. Ainsi, la source des documents graphiques est parfois absente ou n'est pas reprise en bibliographie. La traduction des textes d'auteur est tantôt signée, tantôt anonyme ; des inscriptions sont traduites, d'autres pas. Beaucoup de termes institutionnels, en particulier dans les inscriptions, ne sont pas expliqués. En conclusion, quelles que soient ses qualités – et le terme « documents » dans son sous-titre est prémonitoire –, ce volume, certes aisément consultable, n'est pas pour autant exploitable comme tel en dehors d'un cours ou d'un séminaire, ni sans le recours à des instruments de référence tels que le *Neue Pauly*, le *Lexicon Topographicum Urbis Romae (LTUR)* ou encore les éditions classiques des textes anciens. Comme on pourrait le dire de certaines encyclopédies en ligne, ce livre mérite un détour pour la curiosité que son flot d'images peut susciter, pour la bibliographie sélective qu'il peut proposer et pour les sujets d'approfondissement qu'il peut suggérer.

Paul FONTAINE.

José C. SANTOS PAZ, *Pseudo-Sexto Plácido. Liber medicine ex quadrupedibus. Magos y doctores. La medicina en la Alta Edad Media*. Edición, traducción y estudio, Firenze, SISMEL – Edizioni del Galluzzo, 2018 (Per Verba. Testi mediolatini con traduzione, 34), 24 × 17 cm, CXX-100 p., 38 €, ISBN 978-88-8450-878-2.

Este volumen, incluido en la colección *Per Verba* de la SISMEL, presenta la edición de un texto médico de la Antigüedad tardía con su correspondiente traducción al español. El texto editado aparece bajo un título facticio, deducido por el editor de su contenido,

de su dependencia del *Liber medicine ex animalibus* de Sexto Plácido y de su relación con su versión anglosajona del s. X, conocida como *Liber de quadrupedibus* (p. xvi). La primera edición moderna de este texto fue publicada hace casi un siglo por E. Howald y H. E. Sigerist (*Corpus Medicorum Latinorum* IV, 1927), quienes presentan este texto como versión  $\alpha$  en paralelo con otra versión  $\beta$ . Más allá de las numerosas novedades en la fijación del texto crítico, lo verdaderamente diferenciador de esta nueva edición con respecto a la de Howald / Sigerist radica en el estatuto textual conferido al *Liber medicine ex quadrupedibus*. En efecto, Santos Paz entiende (p. xii-xiii), a partir de varios indicios, que estamos ante una refección de la versión  $\beta$  del *Liber medicine ex animalibus*, atribuido a Sexto Plácido, frente a la idea de sus predecesores de que se trataría de dos adaptaciones de un original perdido. A partir de esa fuente principal y de otras encontradas por el compilador, se configura un texto que presenta un conjunto de recetas organizadas según los distintos cuadrúpedos, sean éstos domésticos o salvajes. En un primer capítulo sobre los aspectos generales del tratado, el autor aborda las cuestiones relacionadas con la autoría y el título, la época y el lugar de composición y también algunos aspectos lingüísticos (p. ix-xx). Este apartado es en buena medida un resumen de diversas contribuciones anteriores del mismo estudioso, a las que frecuentemente hay que remitirse, especialmente una en *LEC* 80, 2012, p. 343-363. El “autor” sería un compilador y reelaborador anónimo, al que Santos Paz denomina Pseudo-Sexto Plácido por ir asociado al enigmático Sexto Plácido Papiense, al que se le atribuye el *Liber medicine ex animalibus*. Este compilador reelaboraría el texto en el plano lingüístico con tendencia a los vulgarismos, pero sobre todo en el plano “ideológico” con una probable orientación cristiana. En cuanto a la data del tratado, el autor resta valor a los argumentos lingüísticos y se apoya en la difusión manuscrita para vincularlo al norte de Italia y situarlo en un lapso que iría desde el s. V, fecha probable del *Liber medicine ex animalibus*, su fuente principal, hasta el s. VIII. Algunos fragmentos de códices del herbario del Pseudo-Apuleyo datados en el s. VII inducen a anticipar a esa fecha el *terminus ante quem*. Dada la escasa información segura sobre este texto, el estudio de la tradición textual reviste un interés esencial. Santos Paz dedica un apartado a la recensión de manuscritos y a la edición de Hummelberg de 1538 (p. xx-xxxi), con un rastreo minucioso de la tradición indirecta (p. xxxi-lxi). Se describen de forma sucinta, pero precisa, los siete manuscritos que transmiten el texto, desde sus características materiales y paleográficas, hasta su contenido y la información esencial sobre cada uno de ellos. Se destaca con buen criterio el hecho de que dos transmiten sólo extractos y todos, salvo el de Lucca, Biblioteca Statale, 296, copiado en el s. IX, se datan en la frontera de los s. XI-XII o más tarde. Es igualmente relevante que la tradición manuscrita diseña la difusión geográfica del tratado en el norte de Italia y en la actual Alemania. La tradición indirecta se concreta en la utilización de este opúsculo en distintos recetarios de mayor o menor amplitud. Esta tradición no sólo permite sanar algunos lugares textuales, sino que contribuye a corroborar la difusión geográfica del tratado, complementándola con testimonios de ámbitos de los que no se conservan testimonios directos, como es el caso del mundo anglosajón. Por testimonios indirectos, el editor entiende distintas compilaciones latinas transmitidas por manuscritos escalonados a lo largo de la alta Edad Media: *Liber de causis feminarum* (San Petersburgo, Rossijskaja Nacionalnaja Biblioteka, F.v.VI.3, s. VIII-IX), *Compositiones Sangallenses* (St. Gallen, Stiftsbibliothek, 44, s. IX<sup>2</sup>), fragmentos del códice *Bambergensis medicus* 2 (s. IX ex.), el llamado *Leechbook* de Leiden (cod. Voss.lat. f. 96A, s. IX-X) y, sobre todo, el llamado *Rotulus von Müllinen*, el manuscrito 803 de la Burgerbibliothek de Berna, un rollo de pergamino datado entre los s. XI-XII, que transmite un número importante de recetas coincidentes con otras del *Liber* aquí editado. Se completa el cuadro de testimonios indirectos con un grupo más

tardío: un recetario de zooterapia transmitido por el códice Bodley 130 (s. XI) y una traducción anglosajona conocida como *Medicina de quadrupedibus*, que confirman la difusión insular del *Liber*. Extractos bastante modificados se encuentran en un códice de Cracovia (Biblioteka Jagiellońska, Rkp. 788) de finales del s. XIV y una traducción austrobávara del s. XIV. Se menciona finalmente una traducción francesa, aunque sin haber podido verificar si corresponde a este tratado o al *Liber medicine ex animalibus* de Sexto Plácido. Para muchos de estos testimonios, sobre todo para los más antiguos, el problema esencial consiste en determinar el tipo de relación que mantienen con el *Liber medicine ex quadrupedibus* o incluso con la fuente principal de éste, el *Liber medicine ex animalibus* de Sexto Plácido. En este terreno es difícil ir más allá de la aproximación por ser los recetarios un terreno sólo parcialmente explorado. Dado que estamos ante una compilación configurada a partir de fuentes anteriores, el estudio de éstas resulta muy relevante. El editor destaca que el problema fundamental de las investigaciones anteriores radica en estudiar conjuntamente las fuentes de este tratado y del *Liber medicine ex animalibus*, es decir, las redacciones  $\alpha$  y  $\beta$  de Howald / Sigerist. Por ello se consideraron fuentes principales Plinio y Marcelo de Burdeos, hasta que el propio Santos Paz demostró conexiones de Sexto Plácido con Dioscórides por el intermediario de una traducción latina. Una idea muy novedosa – y también muy discutida – fue defendida por Santamaría Hernández (p. LXX-LXXVI), según la cual la fuente principal de las redacciones  $\alpha$  y  $\beta$  sería una compilación griega conocida como *Cyranides*, ella misma de época incierta. Para el caso del *Liber medicine ex quadrupedibus*, Santos revierte la situación, a partir de su posición inicial, para establecer que la fuente básica de éste es la versión  $\beta$ , esto es, el *Liber medicine ex animalibus* de Sexto Plácido. El editor rebate con especial énfasis las ideas de Santamaría. Con todo, más de un tercio de las recetas del *Liber* no proceden del *Liber medicine ex animalibus* de Sexto Plácido, sino de otras fuentes, mayoritariamente de Plinio, aunque no sólo. Resulta curioso que estas fuentes permitieron al reelaborador añadir nuevos materiales, pero también corregir o modificar pasajes procedentes del *Liber medicine ex animalibus* mediante la consulta directa de la misma fuente utilizada por Sexto Plácido. Dado el contraste permanente entre el opúsculo aquí editado y el tratado de Sexto Plácido del que en gran parte deriva, se dedica un apartado a contrastar la ordenación de las recetas en uno y otro (p. LXXIX-LXXXVII). Las peculiaridades más importantes corresponden a los capítulos sobre el lobo y sobre el perro, sometidos a reordenación por parte del autor del *Liber*. Por lo demás, y al igual que su fuente principal, éste toma como criterio organizativo dentro de cada capítulo la secuencia de partes o sustancias de un animal utilizadas para confeccionar la receta. El detallado estudio introductorio se cierra con la clasificación de los manuscritos y los criterios editoriales (p. LXXXVII-CIX). Frente a lo que ocurre con frecuencia en este tipo de textos “vivos”, estamos ante una tradición libre de contaminación y derivada de un arquetipo común, alterado con respecto al original del autor por lo que el editor denomina “errores de arquetipo”, de los que analiza específicamente tres ejemplos, todos ellos sin correspondencia en el texto de Sexto Plácido, esto es la versión  $\beta$ . Se propone el establecimiento de dos ramas de la tradición, de algún modo anticipadas al tratar la ordenación de las recetas, y se hace notar la ayuda de la tradición indirecta, especialmente la traducción anglosajona. Desde el punto de vista de su difusión, los testimonios más antiguos se sitúan el s. IX y nos llevan al norte de Italia, pero otros códices permiten relacionar el texto con St. Gallen y Corbie, origen del manuscrito de San Petersburgo. Por el s. X se documenta su presencia en Bretaña y en el sur de la Gran Bretaña. Por el s. XI se encontraba en Alemania y todavía en los s. XIII-XIV aparece en algún recetario. El establecimiento del texto editado está en gran medida predeterminado por las fuentes utilizadas, lo que en la práctica significa tomar en consideración la



variante atestiguada por el *Liber medicine ex animalibus* de Sexto Plácido. De hecho, las corruptelas del arquetipo deben a veces mantenerse por estar en la fuente o por resultar de la intervención del compilador. En general, el editor privilegia la familia  $\tau$ , especialmente representada por el manuscrito de Lucca, pero sin menospreciar mecánicamente las lecturas de la familia  $\delta$ . Se siguen criterios conservadores con la identidad lingüística del texto, notoriamente la graffia, condicionada por los rasgos del latín tardío y por la intervención del reelaborador. Aun así, en algunos casos se recurre a la enmienda como instrumento para proporcionar un texto comprensible, ya sea cuando se trata de errores léxicos o gramaticales, cuando la recomienda la tradición indirecta o, finalmente, cuando la lógica y el sentido del texto lo requieren. Especial dificultad plantea la denominación de las enfermedades, sobre todo cuando se recurre a la adaptación del término griego. En estos casos, y en aras de la legibilidad del texto, el editor restituye la forma latinizada (p. CVII). Obviamente, la fijación del texto implica decisiones que siempre pueden ser objeto de discusión. En Ps. Plac. med. 1, 7, y frente a Howald / Sigerist, el editor propone *tenuissimum*, referido a *puluerem*, como corrección a partir de *nequissimum*. Uno de los manuscritos, al igual de que el *Liber de causis feminarum*, lo omite y otro lo sitúa en el título de la receta. El editor lo justifica en el comentario, dando credibilidad al testimonio de la traducción anglosajona, pero conviene tener en cuenta que esta receta no tiene correspondencia en la versión  $\beta$ , la auténtica de Sexto Plácido, ni se propone ninguna fuente. Pensar que *nequissimum* es un añadido no sería descartable, tal vez al amparo cristiano del célebre *nequissimo uitio* del c. 33 de la *Regula Benedicti*. En ese caso, sería mejor opción la exclusión. Un segundo ejemplo proviene del capítulo sobre la cabra salvaje. En 4, 7 (*De capra siluatica*) se combinan distintos ingredientes con la hiel de cabra para “limpiar” la cara. El editor propone la corrección *Fel capre* por simetría con la mayoría de las recetas del capítulo que se inician con esa fórmula y considera que las lecturas de la tradición manuscrita *strogonate* y *scrogoneta* constituyen un error del arquetipo. La propuesta no carece de lógica y cuenta, en alguna medida, con el apoyo de la tradición pliniana (p. LXXXVIII), pero resulta de difícil verosimilitud paleográfica. Tal vez cabría interpretar que esta receta es continuación de la anterior y que las formas transmitidas no encubren forzosamente el ingrediente sino otra aplicación del mismo en distinta combinación. De hecho, el manuscrito Harley 4986 (*Ha*) no separa formalmente la receta de la anterior. Como sugerencia especulativa, se podría pensar que se trate de una deformación de *scrofe* y del participio *nate*. *Scrofa* conoce un sentido médico en coincidencia con *scrofulae* (“paperas” “inflamación de las parótidas”). Variantes documentadas de *scrofa* como *scruas* (CGL III 606,8), *scrohas* (Paris, BnF, latin 11218, f. 94r) o *scrouas* (St. Gallen, Stiftsbibl. 751, p. 432) hacen verosímil esta interpretación, sobre todo si suponemos alguna fuente intermedia entre la tradición de Plinio y el pasaje en cuestión. Para la hipótesis adoptada por el editor de que las formas transmitidas encubran el ingrediente, tampoco sería descartable que se refiera a uno distinto de *fel capre*, que podría ir asociado a la receta anterior en la fuente, que no es Sexto Plácido. Todo lo cual pone de manifiesto la dificultad de edición de los textos sometidos a modificación constante, lo que podría justificar la solución prudente de Howald / Sigerist al editar *scrogonatae* como lugar perdido. La edición incluye una ágil traducción al español. El aparato crítico propuesto es negativo y en él se prescinde de la mayoría de las variantes gráficas. También se incluye un aparato de fuentes y *loci similes*, en el que se aducen las referencias a autores distintos de Sexto Plácido cuando una receta no procede de éste o incorpora información adicional. Un valioso comentario (p. 55-82) ayuda a comprender aspectos más complejos del texto y de las correcciones propuestas. El volumen se cierra con un índice de palabras (p. 85-93) y otro de autores y obras (p. 95-98). La edición que se nos propone está basada en un análisis minucioso de la tradición y en el

conocimiento de las peculiaridades de los textos médicos. Al tiempo, se manejan con soltura los principios de la crítica textual, en algunos casos aducidos de forma explícita (por ejemplo p. XCIII; CIII). Apenas se encuentran errores tipográficos, aunque resulta incómoda la referencia que se hace en p. 56, en el comentario a 1, 7, donde se reenvía a las p. 24-25, cuando se quiere remitir a XXXIV-XXXV. La obra descrita representa un avance incuestionable en cuanto al establecimiento del texto y a su lectura por un público menos experto. Sin embargo, el lector más especializado podría echar en falta más información sobre el verdadero punto de partida, a saber, la consideración del texto como derivado de la versión  $\beta$  de la edición de Howald / Sigerist, versión que queda ahora como la única auténtica de Sexto Plácido. Tal vez esta decisión requeriría un trabajo más avanzado sobre el conjunto de textos del corpus con el que el *Liber medicine ex quadrupedibus* comparte la transmisión.

Manuel E. VÁZQUEZ BUJÁN.

Julien SCHOEVAERT, *Les boutiques d'Ostie. L'économie urbaine au quotidien. I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – V<sup>e</sup> s. ap. J.-C.*, Rome, École française de Rome, 2018 (Collection de l'École française de Rome, 537), 28 × 21 cm, xviii-310 p., 18 pl., fig., 39 €, ISBN 978-2-7283-1294-8.

This book, an important contribution to the study of the economy of Rome's harbour town Ostia, had its beginning in a thèse presented in 2013 at the Université Paris 7, in front of a most illustrious jury of French and international scholars. Of the latter, Carlo Pavolini is the author of a very illuminating eight-page "Prefazione" in Italian. This preface in reality has the form of an extensive review of the book (in tone "estremamente positiva", p. xi), including a few passages of constructive criticism. Coming, as these pages do, from one of the two leading experts on Ostia today (Fausto Zevi being the other), they are recommended reading for anyone who is interested in the content and in the scholarly context into which to situate this book. It may be well suited to the first chapter of the book that this review is written in English, since this feature immediately brings up an issue which elsewhere I have called the "Tower of Babel problem" – many languages complicate a mutual understanding (the reference is to a section on Ostian inns, taverns, and similar "hospitality venues" in my manuscript *Population, Society, and Identities of Roman Ostia*, submitted in December 2019). For what is the book about? The title uses the French "boutique", while Pavolini in his preface writes about "botteghe" and later in the same paragraph uses "negozi" and further down the French "atelier". What is the proper English translation, and what is the original Latin term? Chapter 1, called "Boutique et taberna", is wholly and usefully dedicated to discussing philological matters, surely the most extensive of its kind to date. In this approach the book resembles the classic French work in which the Swedish scholar Tönnes Kleberg discussed how a variety of Latin terms referring to establishments serving food, drink, and sometimes offering lodging, ought to be translated, and whether the Latin words had a clear correspondence in the archaeological material (T. Kleberg, *Hôtels, restaurants et cabarets dans l'antiquité romaine. Études historiques et philologiques*, Uppsala, 1957). Schoevaert rightly acknowledges Kleberg (p. 18-19) and a welter of other scholars in this thorough work. While Kleberg focused on the "hospitality sector" of the urban economy, here the focus is much wider. In fact, "boutique" as used by Schoevaert in my view and in my non-native English is best translated as a "place of work". What the author actually means with the term becomes clear only gradually, and then it appears that he includes much more than the "stores" or "shops" in which retail sale occurs. On the one hand, Schoevaert also discusses the Ostian taverns, pubs, inns, etc., which after Kleberg were the subject of a much more extensive discussion by Gustav Hermansen

(*Ostia: Aspects of Roman City Life*, Edmonton, 1982; the number of sites increased from fourteen to thirty-nine) and received recent attention from Axel Gering. Schoevaert's tally of such establishments for "commerces alimentaires" is fifty-five (p. 122-123), but it is noteworthy that he disqualified some of the "watering holes" best known to modern scholars, such as the Caupona di Fortunato and the Caupona del Pavone (but on p. 264-265 the discussion of the Caupona di Fortunato seems to indicate its inclusion in the material). On the other hand, also included among the "boutiques" are venues dedicated to manufacture and production, primarily *fullonicae* and *pistrina*, which may not all have catered to local customers (p. 163-168; a similar approach in N. Monteix, *Les lieux de métier. Boutiques et ateliers d'Herculanum*, Rome, 2010). The *fullonicae* did much more than wash clothes; in Schoevaert's view (partly in agreement with recent suggestions by Miko Flohr), some of the largest among them likely manufactured cloth also for export to Rome or overseas and not just for local customers (Pavolini nurtured some doubts in this regard, p. xvi). A similar situation has been suggested for the mills-bakeries of Ostia, but due to the small number of known establishments Schoevaert considers this scenario an impossibility. Thus, the overwhelming majority of the "boutiques" did serve the Ostian public in one way or another. They were of modest size and sometimes the owner and a few workers (free or slaves) were engaged in small-scale production, for instance as cobblers, metal workers, or glass manufacturers. Schoevaert has a certain precursor in Ostian studies in Giancarla Girri's slim BA thesis (*La taberna nel quadro urbanistico e sociale di Ostia*, Rome, 1956), a bibliographical rarity; also for that reason this book is most welcome. But the author does not focus solely on Ostia, he is well-informed about research on "places of work" in Pompeii and Herculaneum as well, and he identifies several relevant and interesting differences between Ostia and Campania both in the urban structures and in the history of scholarly research (often offering fascinating reading). Steven Ellis's monograph on *tabernae* in the Roman world appeared too late for it to be taken into account (S. Ellis, *The Roman Retail Revolution: The Socio-Economic World of the taberna*, Oxford, 2018; the focus is empire-wide and not centred on Italy). One may note that Schoevaert reached the conclusion that modern scholars ought to avoid using the term *taberna* when referring to "places of work" (at Ostia), "since *taberna* does not always denote a 'boutique' and it is not the only word used [by the Romans] for a 'boutique'" (p. 20; my translation). Chapter 2 (p. 21-38) is central in that it discusses how to identify a "boutique" based on the archaeological remains. Of primary importance are the stone thresholds (often of travertine) with a groove in which a wooden screen (*tabulae*; *Dig.* 50.16.183) could be fitted in order to close the entrance; several literary passages refer to this way of closing off commercial venues. Such a feature was far easier to identify at Pompeii, where attention was paid to the thresholds already in the early 1800s. Almost a century went by before in 1910 Jérôme Carcopino introduced the study of the "seuil à rainure longitudinale" to Ostian studies; Girri in 1956 represented a further step. In Schoevaert's view, next came a phase when Ostian scholars were somewhat less focused on the groove. He cites James E. Packer's statement that "size identifies Ostian shop doors" and suggests that the fact that the Ostian travertine thresholds have often disappeared forced scholars to look for other identifying features. In Russell Meiggs's classic work from 1960, in a lucid chapter on "Local Trade and Industry", there is no mention of thresholds at all (p. 272-274); one notes that "The large number of these shops is one of the most striking features of Ostia. They ... cover a much larger proportion of the town than at Pompeii" (R. Meiggs, *Roman Ostia*, Oxford, <sup>2</sup>1973. The quote is on p. 272, unchanged from the 1<sup>st</sup> ed. of 1960). In the end, Schoevaert too is forced to look for additional features in order to identify "boutiques", also because some of the sites that he singles out have thresholds without a groove, and

he conducts a serious discussion regarding how to do so based on typological criteria. There is also the issue of whether some buildings other than “places of work” might in fact have used *tabulae* and grooves to close off the premises. Perhaps surprisingly, the Tempietto repubblicano (at II, ix, 4) is provided with this feature (p. 30-31). In general, a careful study of the archaeological remains informs the author’s discussion and identification of “places of work”. Important additional information is derived from the author’s scrutiny of both the *Giornali di Scavo* and the photographic material in the Ostian archives of the Soprintendenza, an approach praised by Pavolini in the foreword (p. xii). The result of the inventory is 1,263 “boutiques” at Ostia, which can be compared with the currently identified 880 such venues at Pompei and 50 at Herculaneum (p. 99). When Schoevaert rightly situates the numbers in the context of the excavated area, Ostia still stands out, confirming Meiggs’s judgement, with *c.* 27 “places of work” per hectare, against 21 at Pompei and 9 at Herculaneum. One may note that Schoevaert reached his number while excluding some sites that recently or since long have been considered as Ostian “places of work” (p. 151-152 for the exclusion of, among others, the well-known “fishmonger’s shop” [the *Taberna dei Pescivendoli*] with its marine-themed mosaic floor near the so-called *Macellum*; thus also p. 183). Schoevaert aims for a bigger picture when he transposes his Ostian figure of 27 “boutiques” per hectare to Rome, which results in some 37,000 “places of work” in the capital, for a population of between 800,000 and 1.2 million during the Principate. At Rome, this amounts to one “boutique” for between 23 and 34 inhabitants, of which the lower figure is not too far from an inventory carried out in the city in 1622, when the 114,000 inhabitants of Rome were served by 5,578 “boutiques”, or one for every 20 inhabitants (p. 102). Further demographic aspects are addressed in Chapter 5 (p. 55-78), which initially surveys the situation on the ground concerning thresholds and grooves (sometimes double grooves are found, p. 60), followed by a study of the interior with a focus on the number of rooms and the presence of mezzanines (cf. Pl. III-IV). Then the discussion moves over to a topic which has ramifications for larger questions of social history, specifically, the total population of Ostia. How many people lived in the “boutiques” of Ostia? This aspect was already foregrounded in Chapter 1, when the author discussed the meaning of the term *taberna* and referred to legal texts which make it clear that jurists of the early third century CE thought that a *taberna* was or could be inhabited: *Tabernae appellatio declarat omne utile ad habitandum aedificium, non ex eo quod tabulis cluditur* (Ulpian at *Dig.* 50.16.183). While Schoevaert, as noted above, rejects the use of *taberna* for the Ostian venues that he studies, several Roman literary passages indicate that people of lower social status could be expected to live on the same premises where they exercised their profession. This has always been the assumption of scholars who have attempted to estimate the total population of Ostia, from Guido Calza in 1941 to Girri and Packer, and a contribution to this debate is brought on p. 71-78. In arguing that “boutiques” were inhabited Schoevaert points to the latrines which sometimes are found on the premises; otherwise not a very common feature in Ostia. Still, the conclusion of this section is rather noncommittal. The author refers to previous estimates according to which on average four people lived in an Ostian “boutique”, while Andrew Wallace-Hadrill’s estimate for Pompeii was 1.4 individuals. The former estimate results in a population of five thousand people inhabiting the “places of work” ( $1,263 \times 4$ ), the lower one gives a population of some 1,750 persons (in the excavated area, which covers some two thirds of the total space inside the town wall). Schoevaert seems to prefer a lower total, also because high-rise apartment buildings were common at Ostia and could accommodate many people of lesser means. Who were the people who worked (and perhaps lived) in the “boutiques”? Ostian inscriptions mention few professional designations and do not

shed much light on this question, although Schoevaert does his best to investigate the matter in Chapter 10, including the question of the existence or absence of professional associations among owners or workers of the “boutiques” (p. 187-202). The discussion, including iconographical material and data concerning the Isola Sacra necropolis, is well-informed although not quite exhaustive, which is not surprising considering the complexity of the issue and the overall structure and aim of the monograph. In the author’s view “les gens des boutiques” did not rise to important positions in Ostian society. Such men are not found in leading positions in the professional *corpora* or *collegia* (with hardly a handful of exceptions), and even less in the political elite of the *colonia* (p. 192-194). Here it is important to point out that this book is not concerned with what constituted the mainstay of the Ostian economy: seafaring, port activities, trade, the import of grain and everything else that was needed for the provisioning of Rome. Almost nothing about these activities can be physically tied to “places of work” inside Ostia’s town wall (also the *horrea* are distinct from “boutiques”) and are therefore not in the author’s focus. A few pages are however dedicated to a discussion of the Piazzale delle Corporazioni, where the mosaics refer to sailing and the importation of goods. While Schoevaert notes that the stalls or *stationes* facing the open court lack thresholds and thus could not be closed off, he is rather agnostic about the activities that took place on the premises (p. 175-177). No map shows the Piazzale delle Corporazioni because of its marginal importance for the topic at hand, but otherwise the maps and illustrations are among the strengths of the book. Helpful plans of many individual buildings and neighbourhoods are shown, and the presence of various types of “boutiques” in the excavated area is illustrated also with a series of plates in colour at the back. Other helpful aids for the reader include tables which condense some of the results. So, for instance, Fig. 24 (p. 85) shows how the area of the “boutiques” changed over time: the average during the 2<sup>nd</sup> century CE varied between 30 and 35 sqm. The chronology of the Ostian “places of work” is summarized in Fig. 25 (p. 86). By far the largest part, seventy-five per cent, dates to the first half of the 2<sup>nd</sup> century; this is of course when most of Ostia as we now see it was built. Regarding the chronology of the sector of the Ostian economy under scrutiny, Schoevaert concludes that until about 250 CE it was “business as usual”. Then things changed and only three per cent of all “boutiques” were built after that date. In the third and final part of the book two chapters are focused on spatial matters, while the last, Chapter 13, discusses strategies used for attracting customers, such as the decoration of retail and hospitality venues. Chapters 11-12 look at how “boutiques” were situated in the urban topography, including the extent to which they encroached on the public space of the streets. The presence of porticoes which could offer “boutiques” a sheltered environment is paid much attention, and useful maps show the considerable extent to which Ostian customers visiting a “boutique” by the later 2<sup>nd</sup> century could benefit from such conveniences (p. 213, 217-218). Where in Ostia would one go to buy a particular item or to find a particular type of tavern? Comparative evidence shows that in medieval and later towns certain quarters and streets were often reserved for practitioners of specific professions. In his discussion of the “géographie commerciale et artisanale” (p. 245-253) Schoevaert reaches the conclusion that “il apparaît qu’aucun quartier spécialisé ne peut être identifié à Ostie” (p. 253). While this statement is not surprising, since nobody has ever been able to single out such specific artisanal or commercial districts at Ostia, the result is nevertheless important and should spur further discussion about the social dynamics at Ostia. The Ostian situation differs from what Nicolas Monteix found at Pompeii, where the *fullonicae* and the textile industry seem to gather together, although this may mostly depend on the availability of a sufficient water supply. Furthermore, it is shown that the theory advanced by Ray

Laurence for Pompeii, about the existence of “deviant zones” (characterized by seedy taverns and brothels), already challenged by Ellis and others for the Campanian town, does not apply to Ostia. All in all, Julien Schoevaert’s important book deserves a place on the bookshelf of everyone interested in Ostian studies, and not only that. It has much to contribute to the study of Roman urban structures and societies in general, on account of both the methods employed and the results achieved. Christer BRUUN.

Michael SOMMER, *Roms orientalische Steppengrenze. Palmyra – Edessa – Dura-Europos – Hatra. Eine Kulturgeschichte von Pompeius bis Diocletian.* 2., vollständig überarbeitete Auflage, Stuttgart, F. Steiner, 2018, 24 × 17 cm, 464 p., fig., 67 €, ISBN 978-3-515-11681-7.

In the wave of books on the Near East under Roman rule a new edition of an old book stands out. As the original edition of Michael Sommer’s *Roms orientalische Steppengrenze* was published in 2005, the field was still underresearched, even if the works of scholars like Benjamin Isaac, Fergus Millar, and Maurice Sartre had drawn attention to its potential and pointed out new avenues of research. Sommer’s theoretically based and informed investigations into the negotiations of identity on the frontier between the Roman and Parthian / Sasanian worlds greatly contributed to the paradigm in which the recent and current abundance of scholarship was created. The modern historiography of the Roman Near East has arguably retained a certain positivist tendency, not least due to the large amounts of new material that long continued to emerge. In my view the analytical innovation of *Steppengrenze* was in approaching the zone between the Orontes and the Tigris as a space of its own, rather than as a periphery to the Roman and/or Parthian / Sasanian worlds. While this has clear points of contact with Millar’s Roman Near East and Isaac’s Roman Frontier (as opposed to border or *limes*), the approach inspired by postcolonial theories of cultural encounter proved useful for investigating local identities and agencies beyond the strategies of assimilation, adaptation, and rejection offered by scholarship based on center-periphery approaches. In this Sommer’s book also anticipated debates on the historical roots of later developments in the Near East that would arise during the still ongoing conflicts in the region. In the introduction Sommer follows the research history of the *Steppengrenze* from the pioneering, but due to lack of evidence necessarily ill-informed works of Renan and Mommsen, via the monumental Orientalist and Roman-provincial studies of Cumont, Rostovtzeff, and Jones, to the decentered or recentered narratives following Millar’s *Roman Near East* (1993) and continuing until today. The historiography is approached in light of the constant renegotiation of paradigms for the study of identity and integration or lack thereof, from Orientalism and Roman history, to Romanization, postcolonialism, globalization and creolization. Chapter 2 contains a detailed description of landscape, climate, and hydrology in the region and introduces one of the main historical fault lines discussed through the work, namely the relationship of conflict and cooperation between the semi-nomadic and nomadic populations of the steppe and the agricultural populations of northern and western Syria. In chapter 3 political landscapes are rolled out over the physical space, the point of departure being sociological models of power from Weber to Mann. Discussions of the nature of ancient polities with explicit emphasis on differences to modern states and empires clear the ground for Sommer’s “stratigraphies of power” as a framework for understanding the changing and overlapping dynamics between tribal, urban, royal and imperial authorities. Chapters 4 and 5 address the nature of institutions and cultural identities in the region at large, thus introducing the topics that are investigated in detail in chapters 6-9, which deal with the related, but quite

different cases of Palmyra, Osrhoene / Edessa, Dura Europos and Hatra. The chapter on Palmyra is among those most thoroughly revised in the new edition, not surprisingly so in light of the many new studies that have come out over the last few years, including several by Sommer himself. According to Sommer, the remarkable rise and fall of the Syrian desert-city had three related dimensions, namely the developing trade across the Syrian Desert and later between the Mediterranean and the Indian Ocean, the encounter between settled and nomad society, and between traditional / tribal, civic, and imperial authorities. The common denominator in this meshwork of relationships was the active role of the Palmyrene elite. Edessa and the region of Osrhoene make up for their limited archaeological records in literary, numismatic, and to some degree epigraphic evidence, which allows the reconstruction of the development from Macedonian colony to dependent principality and kingdom, and finally incorporation into the Roman Empire. To Sommer Osrhoene exemplifies a polity deeply embedded in regional networks in upper Mesopotamia and maneuvering a difficult line between Parthian and Roman interests. Like Edessa, Dura-Europos started its known history as a Macedonian colony, but unlike the other cases discussed in *Steppengrenze*, it never evolved towards a territorial polity, but remained an economic, administrative, and military central-place for the Middle Euphrates region under Seleucid, Arsacid and Roman rule. Where Edessa and Palmyra represent the amalgamation of a plurality of traditions, Dura-Europos appears to be characterized by their coexistence, although not without signs both of friction and integration. The final case study of the book is Hatra, which experienced a mere long decade under Roman rule, but which was subject to related dynamics of nomadic, urban and imperial interests during its long history under local rulers subject to Parthian suzerainty. In Hatra Sommer sees a community, which, while certainly influenced by Parthian, Mesopotamian, and Mediterranean urban traditions, nevertheless represents foremost the amalgamation of complex tribal structures within an urban matrix, in response to the opportunities and challenges offered by the geopolitical environment. Sommer's book received deserved and mostly favorable attention when it was first published. While a reprint would have been sufficient to secure the continued availability of the book, a revised new edition creates the interesting situation that the work is also to some extent a comment to the debate it was part of. While new material appears mainly in the form of new paragraphs addressing advances in scholarship and updated bibliographies, the final chapter has been completely rewritten, and has received the provocative title of "Romanisierung der Steppengrenze". Here Sommer argues for the rehabilitation of a nuanced version of "Romanization", an approach that scholars of the Roman provinces, including Sommer himself in the original *Steppengrenze*, have worked hard to dismantle over the last decades. Sommer argues forcefully that it is precisely in their different and multifaceted responses to the common factor of Rome that the four cities embark on their parallel and related, but nevertheless diverging paths of development. It remains to be seen if the scholarly community will pick up this cue. Personally I am not confident that Romanization is the best approach to societies that, with the exception of Palmyra, spent most of their existence under Parthian suzerainty, and, with the exception of Edessa and unlike most cities of the Roman East, did not survive or were fundamentally changed by the turmoil of the third century. Certainly, however, the revamp has secured the continued relevance, importance and provocative potential of the book. *Roms orientalische Steppengrenze* fills an otherwise unoccupied place in the historiography on the field. It is commendable of Frank Steiner Verlag to publish a new edition rather than a reprint and of the author to take the time and trouble necessary for a thorough revision.

Eivind Heldaas SELAND.

Nils STEFFENSEN, *Nachdenken über Rom. Literarische Konstruktionen der römischen Geschichte in der Formierungsphase des Principats*, Stuttgart, F. Steiner, 2018 (Historia. Einzelschriften, 252), 24,5 × 17,5 cm, 575 p., 84 €, ISBN 978-3-515-12136-1.

This imposing thesis tackles an enormous subject, the relationship between political change and visions of the past under Augustus and Tiberius. This doubling of approach massively expands the task, but avoids marooning Velleius Paterculus and Valerius Maximus as simply appendages to the Augustan era. It is also noteworthy that the volume treats poetry, architecture and history. The question remains as to whether this broadening of view adds perspective or dilutes the outcome. The argument begins with the claim that the beginning of the principate does indeed constitute a historical epoch, such that there is an interplay between the notion of history and the idea of change. The early pages of the volume combine awareness of notions of historical reflection and memory (Koselleck, communication and memory studies are briefly surveyed) with modern historical conceptualizations of the principate. It might have been interesting to look more systematically from an early point at different notions of when ancient writers in this period conceptualized change. Looking ahead, Tacitus clearly thought that the change from Augustus to Tiberius was critical, but Velleius Paterculus for instance divided his work in 146 BC. Steffensen makes much of the secular games in 17 BC as a new beginning, and the first part looks at literary production before the games. But as Steffensen notes there are numerous new starts – Augustus' return in 19 BC, the dedication of the Ara Pacis in 13 BC, ceremonies around the young Caesars for instance. At least one complication of concentrating on reflections on history is the forward looking nature of much Augustan rhetoric – not just looking back but looking forwards, and revising 'history in the future tense' as death and disgrace altered the options. A final preliminary section, which sets the agenda for the next two chapters, gives an overview of Roman historiography, of the Roman concept of progress and of the importance of the historical summary or sketch – the epitomization of historical change in various ways. The first of these three themes leads to Livy. Livy is clearly at the endpoint of a specific historical movement of annalistic history, but Steffensen reads that tradition very much through what he will eventually say about Livy, as an essentially political genre. Steffensen's nearly one hundred page summary of Livy is thoughtful but necessarily inconclusive. The specific problem is the absence of (and absence of treatment of) the Augustan material, which would have made clearer (though not necessarily transparent) the way that Livy dealt with the Augustan period. Steffensen is good on Livy's hesitations and subtleties in the surviving books, but scarcely looks at the *Periochae*. A huge problem lurks therefore as to whether we can read through from the accounts of conflict and consensus in the early Republic, or the fragility of Punic War Rome, to the Augustan principate. Which principate? The assumption is that the surviving books pre-date the secular games. But what kind of reading should we privilege – a reading contemporary with production (whatever that means) or a later reflection on the whole? One critical contribution on Livy's approach to history is David Levene's *Livy on the Hannibalic War* (Oxford, 2010) and specifically Levene's theses around inconsistency and causation deriving from a primarily moral standpoint. History, in Levene's view, is a form of moral philosophy, of which Livy is a supremely skilful exponent within the terms of the genre. One consequence is the extent to which we should see Livy as being a fundamentally political writer – when Steffensen notes his didactic and sentimental tendencies (p. 160), the question remains as to whether Livy was keen to instruct at a political or at an individual level. Horace is relatively absent from this account (somewhat surprisingly given the emphasis on the secular games!) but if one drew the conceptual notion of what Livy was doing in a different way, his moralizing might seem more



relevant. The next two themes of progress and the historical sketch are illustrated through the notion of a continuity from Saturn to Augustus, and illustrated through Virgil's *Aeneid*, Tibullus and Propertius. The notion of a cycle from Saturn to Augustus is an interesting counterpoint to Ennius' supposed millennial cycle from Troy to Fulvius Nobilior, and helpfully contextualized by Steffensen in broader chronological schemes. It is welcome to see a focus on Tibullus, who is increasingly seen less as an outlier to the Augustan worldview and more as an important counterpoint to his contemporaries. The breaking in of reality into artfully constructed utopic visions stands alongside Propertius' evolution as a poet seeking to find the right place for the elegist in the Augustan world. It is unsurprising that, taken together, these authors are seen as reflecting persistently on civil war. The readings are political and tend towards representing the authors as showing conscious ambiguity, a diffident hope for a different future against the context of Augustan aspirations around the new *saeculum*. This is all perfectly plausible, although obviously it is one reading of complex and much discussed material. The almost complete absence of contemporary art is a gap, however, and the selection of authors privileges surviving texts for obvious reasons. But it is not clear why these are the ones which are chosen even from the surviving texts – what is at stake in the selection? This will be a recurring issue. The next major section is predominantly on Ovid. There are some brief comments on *Am.* 3.8, *Ars Amatoria* and *Medicamina faciei femineae*, largely on the discourse on luxury and its place within a notion of civilizational progress or otherwise. The bulk of the discussion is naturally on *Metamorphoses* and *Fasti*, but there is a surprising interlude on the Forum of Augustus. The historical pretensions of the Forum are well known but it fits oddly here, because it is not clear to me at any rate what the essential Ovidian connection is, or why this monument is chosen and the Ara Pacis is underemphasised. Part of the reason is the suggestion that the Forum was started in 17 BC, the year of the *ludi saeculares*, but this is more hypothesis than certainty. The Forum returns in Ovid's clunky account in *Fasti* 5.545-598. And this perhaps raises a further question. Steffensen does not make large claims for more general views, and recognises the specificity of Ovid's position and personality, but the malleability of history for personal purposes seems to be presupposed by the shift between Augustus as a sort of king (*Metamorphoses*) and Augustus as a Republican hero (*Fasti*). Steffensen notes that the introduction of the shift to the *domus Augusta*, visible in Ovid's adherence to Germanicus, impacted on Ovid's presentation of history. Yet the gap then between what Ovid can do in a 'historische Abriss' and what Livy was doing then becomes substantial. The Augustan section of the book therefore contrasts annalistic style history, a more moralising interest in cultural change and the quick historical sketch. Steffensen sees the Secular Games as a presentation of the principate as a sort of ahistorical exception from history, but one which could only happen because of the underlying depth of historical thought (p. 372). The Tiberian section of the book focuses on Velleius Paterculus and Valerius Maximus. There is a brief overview of other authors (Steffensen would have benefitted from using T. J. Cornell, *The Fragments of the Roman Historians*, Oxford, 2013). Velleius is presented less as a Tiberian apologist and more as a supporter of the Principate as a resolution to civil war. It would have been interesting to pursue here a theme which is relatively underexplored by Steffensen, which is the role of Italy. If Wiseman is right to argue that Velleius is acutely aware of the Campanian background of the dedicatee Vinicius, and that the Italian element is actually highly significant to his account, then this might extend the potential readership of the work and its ambition. As it is, given the frequent references to a lost or never produced larger history, Velleius' work is itself more 'Abriss' than *Annales*. The Tiberian historian we desperately miss is Seneca the Elder. Valerius Maximus is a very different sort of author from those discussed hitherto. Steffensen does an admirable job of extracting key

themes deriving from fears of decadence, crisis and the need for stability and consensus, and offers an interesting reading of Book 2 as a thematically coherent argument for the significance of the family within the Republic. Both Valerius and Velleius identify the importance of meritocracy, and that perhaps is all the more significant as a theme as dynastic politics takes hold. Steffensen's account places emphasis on the use of history, and specifically a handful of key themes, as a mechanism for reflecting on the precariousness of the present. Steffensen does not over-emphasise pessimism so much as identify persistent concerns, variously expressed and modified over time, which are explored through the medium of reflection on the past, in which the Republic operates as a sort of laboratory in which conflict is (hopefully) balanced by consensus. This then leads to an emphasis on the importance of the Republican elements of imperial propaganda, the claim to be re-republicanising politics (p. 505). If the Secular Games represented a moment of hope of renewal, by the time of Tiberius it had to be recognised that this had not yet been fulfilled – there was still work to do. Part of that work was the rehabilitation of the notion of individual rule. This is a long and detailed work, helpfully punctuated by interim conclusions. It succeeds in showing Steffensen's command of detail and there is a useful bibliography, especially (but not only) for German scholarship. The choice of authors and works is distinctive and the determination to move past the Augustan period into that of Tiberius is one of its greatest merits. The emphasis on the secular games as a distinctive moment is interesting, though more explanation and analysis would have been helpful; it was not entirely clear to me that the chronologies quite tied up. It would be unfair to criticise a five hundred page work for its omissions, but given the choices of authors discussed, what would be very interesting in Steffensen's future work is to see what would happen if he extended his analysis to other authors and genres. It is striking for instance that we have no discussion of coinage, of antiquarian writers such as Verrius Flaccus, or the vitally significant juristic culture. How do these knowledge groups function in regard to the deployment of the past? What do we do with technical literature such as Vitruvius or Manilius, which often contains thinking about the past in interestingly oblique ways? Even the contextualization of the writers under discussion is interesting – where do writers such as Pompeius Trogus or Nicolaus of Damascus, whom Liv Yarrow so brilliantly recuperated as key parts of early imperial historiography, fit into the model? What about Greek writing more generally? What I suspect might happen is that we might arrive at a richer discursive community, without necessarily undermining the observations which Steffensen makes for the authors he discusses. That would then very much encourage us to look again at Roman notions of time (I think particularly of Bettini's notions of horizontal and vertical time, which Steffensen notes). It might also encourage a more systematic comparison with the theorist who seems to me to be more significant for Steffensen's work, Koselleck. Koselleck's notions of crisis, decadence, acceleration and so on appear to be even more important to Steffensen's work than his methodological remarks indicate, and offer many of the key terms. So it will be interesting to see in future how Steffensen deploys this methodological toolkit across a wider range of Roman writers, and the extent to which his, and indeed Koselleck's method stands up.

Christopher SMITH.

Claudio VACANTI, *I Catilinari. Progetto di una congiura*, Napoli, E. Jovene, 2018 (Storia politica costituzionale e militare del mondo antico, 8), 24 × 17 cm, XII-155 p., 33 €, ISBN 978-88-243-2573-8.

L'ouvrage de Claudio Vacanti propose une étude fine et continue des projets de conjuration élaborés par Catilina entre 66 et 63 a.C. Dans une première partie (p. 1-43),

L'auteur emprunte le cadre théorique de définition développé, à partir d'événements de l'histoire politique de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, par E. N. Luttwak, *Coup d'État. A Practical Handbook*, Cambridge / Londres, <sup>2</sup>2016 (<sup>1</sup>1968), et démontre, par le recours à l'analogie historique, que la nature des projets de Catilina s'apparente bien à celle d'un coup d'État, soit un projet de prise de pouvoir rapide et coordonné, reposant en premier lieu sur l'action d'un groupe restreint de citoyens et impliquant une utilisation limitée de la force militaire. Vacanti cherche ensuite à déterminer, par l'application de ce même cadre théorique à une étude de la République aux lendemains de l'entreprise syllanienne, si Rome offrait des « préconditions » favorables à la réussite de cette forme de projet subversif. L'auteur met bien en valeur la centralisation et la rigidité des structures étatiques, et tente de démontrer qu'existaient, entre Rome et les cités sous sa domination, des mécanismes automatiques de commandement, reposant sur les symboles visibles de l'*imperium* (faisceaux et licteurs) : la présence de ces symboles suffisait à entraîner la soumission et l'obéissance des élites locales. En outre, la compétition politique sclérosée par la législation de Sylla, à laquelle se heurtaient les tentatives de réformes de législateurs *populares*, entraînait un mécontentement généralisé de la part des aristocrates. Une autre des préconditions essentielles au coup d'État, à savoir la passivité des acteurs plus modestes de la société, semblait aussi acquise : les conjurés pouvaient compter sur l'inaction de masses populaires peu concernées par les luttes internes à la noblesse, ainsi que sur la division profonde des élites, qui rendait improbable l'émergence de tout bloc d'opposition à une tentative de coup d'État. De surcroît, en l'absence de consensus (que seule une menace visant les intérêts communs aux acteurs concernés aurait pu provoquer), la constitution d'une éventuelle force d'opposition se heurterait potentiellement à une indifférence (au moins relative) de la part du reste des citoyens, voire à la contre-réaction d'une *factio* adverse au sein de l'élite. L'éloignement d'une importante partie des troupes de la République (alors engagées en Orient), l'instabilité socio-économique provoquée par des guerres étrangères successives et la corruption endémique constituaient autant de facteurs ponctuels de déstabilisation qui, s'ajoutant aux difficultés structurelles, offraient un terreau favorable à un projet de coup d'État. La seconde partie de l'ouvrage (p. 45-140) se subdivise en trois temps. Le premier, dédié à la « première conjuration de Catilina » (en 66-65), est une réponse à l'article classique de Robin Seager, *The first Catilinarian conspiracy*, in *Historia* 13, 1964, p. 338-347, qui cherchait à démontrer, par une étude serrée des sources, que cette conjuration n'était qu'un tissu de mensonges et qu'elle était née des accusations politiques de Cicéron autant que de l'imagination (ou de la crédulité) des auteurs anciens. Vacanti s'oppose à cette thèse, et propose à son tour une lecture très fine des différentes sources antiques, dont les séquences sont minutieusement disséquées sous forme d'entrées numérotées. Cette reconstruction des événements de 66-65 souhaite ainsi valider l'historicité d'un complot en deux phases, dont le but était l'assassinat des consuls désignés, L. Manlius Torquatus et L. Aurelius Cotta, prévu d'abord le 1<sup>er</sup> janvier, puis, après l'échec de cette première tentative, le 5 février 65. Les conjurés comptaient profiter de la vacance du pouvoir pour obtenir la nomination d'un *interrex* ou d'un dictateur qui leur soit favorable et qui aurait désigné ou fait élire des *populares* en remplacement des consuls défunts. Parmi les organisateurs du complot figuraient en premier lieu les consuls précédemment élus, P. Autronius Paetus et P. Cornelius Sylla, destitués après une condamnation pour brigue, mais également Crassus et César, principaux dirigeants *populares*, qui comptaient sur un consulat entièrement acquis au courant populaire afin de favoriser leurs projets de lois. Catilina et Cn. Calpurnius Pison devaient assurer la partie opérationnelle du complot : le premier était chargé de superviser l'assassinat des consuls à Rome, le second de lever une armée en Espagne pour appuyer les conjurés. Vacanti insiste sur l'unité entre ce

projet et celui de la conjuration de Catilina en 63 : tant sur le plan des conjurés impliqués que par la nature des projets, les deux conjurations semblent n'en faire qu'une. L'auteur constitue ensuite un organigramme des conjurés rassemblés par le projet de 63, en distinguant trois cercles : un groupe interne, qui rassemble une fois de plus des chefs populaires – en tête desquels se trouvent à nouveau Crassus et César – et des élites opérationnelles (Sylla (?), Autronius, Catilina, Cethegus, Curius, Lentulus, Pison, Sittius) ; un cercle élargi, réuni pour la première fois en 64, composé de citoyens romains et de membres des élites provinciales, chargés en particulier du recrutement des conjurés à Rome et en Italie ; enfin des « suiveurs » et sympathisants de statuts très variés (des nobles endettés jusqu'à des esclaves), qui rejoignent surtout la conjuration dans les dernières phases de son développement. La dernière séquence de l'étude (p. 110-140) se présente comme un découpage chronologique qui entend rendre compte de l'évolution des projets de Catilina entre 65 et 63. Le « Plan A », qui s'étendait des lendemains de la conjuration de 65 à l'élection consulaire de 64 pour l'année 63, consistait à s'emparer de la République via le consul conjoint de Catilina et d'Antonius, cette prise de pouvoir devant être sécurisée par les armées levées par Pison en Espagne et par Sittius en Maurétanie. Les premières dénonciations du complot par Curius, parvenues à Cicéron par l'intermédiaire de Fulvia, auraient entraîné l'assassinat de Pison, commandité par Pompée, et l'élection de Cicéron. Serait alors né un « Plan B », en grande partie semblable au « Plan A », si ce n'est que les conjurés, ne pouvant plus espérer désormais l'appui de l'armée d'Espagne, l'auraient remplacé par une levée de troupes en Italie, en particulier en Étrurie. Catilina comptait alors sur l'appui du consul Antonius pour assurer son élection pour l'année suivante. Cependant, une fois de plus, les dénonciations de Curius précipitèrent l'échec du plan. Cicéron réagit en corrompant Antonius, et parvint à influencer suffisamment le Sénat et le peuple pour bloquer à nouveau l'accès de Catilina au consulat. Ce dernier pouvait encore compter, à ce moment, sur l'appui d'un consul, dont il ignorait la trahison (ou qui hésitait encore sur le parti à suivre), ainsi que sur celui d'un préteur, Lentulus, pour s'emparer de la *res publica*. La divulgation de lettres compromettantes par Crassus le 20 octobre, puis la trahison (une fois encore par Curius) des projets ourdis chez Laeca dans la nuit du 6 au 7 novembre, achevèrent d'enterrer le « Plan B ». Fut alors improvisé un « Plan C », impliquant le soulèvement de l'armée d'Étrurie par Catilina, et un massacre à Rome, organisé cette fois par Lentulus. La maladresse de ce dernier, qui transparait à l'occasion de sa tentative désastreuse de recrutement des Allobroges, précipita la chute de la conjuration à Rome. Ainsi privée de sa base urbaine, l'armée de Catilina était désormais livrée à elle-même, et ne put trouver son salut ni dans la fuite, ni dans la bataille. L'ouvrage de Vacanti offre une étude très précise des étapes suivies par « les » conjurations de Catilina, en particulier la première. Sa reconstruction permet de préciser les contours d'un projet dont les phases sont rendues floues par l'imprécision ou par les confusions des événements et/ou des sources. L'analyse proposée souffre cependant de la volonté de l'auteur de suivre de trop près un cadre théorique emprunté à l'histoire contemporaine, ce qui le contraint à des répétitions, en particulier dans la première partie de l'ouvrage. La deuxième partie pose, pour sa part, un autre problème d'ordre méthodologique : la reconstruction d'un complot évolutif entre 66 et début 62 ne repose, bien souvent, que sur des hypothèses et sur des interprétations issues de la lecture des sources seules, et n'est que trop rarement confrontée aux apports de l'historiographie. Or la place accordée aux hypothèses, si elle est inévitable et stimulante en soi, ne va pas, ici, sans poser quelques problèmes. L'auteur, pour éviter peut-être d'affaiblir sa thèse d'un projet continu, évacue par exemple les nombreuses discussions à propos de la datation de la première réunion des conjurés, que Salluste, qui écrit plus d'une vingtaine d'années après les faits, est le seul à situer en 64. Il semble

également hasardeux de prétendre que cette réunion, qui aurait regroupé un grand nombre de partisans au sein même de la *domus* de Catilina, soit destinée à forger, par un serment peut-être trop rapidement accepté comme authentique, une « conjuration du silence » (p. 93). La reconstruction générale des projets de Catilina opérée par l'auteur ouvre toutefois d'utiles perspectives en termes de concaténation des événements, et souligne utilement l'importance stratégique et tactique, pour un coup d'État, de la neutralité des Romains qui semblait, au moins pour une part de la société, acquise aux conjurés. La thèse de Vacanti ne parvient cependant pas à convaincre sur tous les points. D'abord sur le plan de la continuité politique entre les affaires de 66-65 et de 63. L'implication de Crassus et César dans les deux conjurations, ici acceptée, ne repose que sur des accusations émanant de leurs adversaires politiques du moment et donc sujettes à caution, de même que la démonstration de l'unité politique entre les projets de lois populaires en 64 et 63, et ceux de Catilina (p. 86-92). Les dispositions des lois *Labiena* (transfert de l'élection du Grand Pontife aux comices), *Caecilia* (limitation des conséquences de la condamnation *de ambitu*) et *Serulia* (distribution de terres) n'ont jamais été reprises dans le programme de Catilina, et les reconstructions hypothétiques qu'en propose l'auteur ne peuvent suffire à valider son raisonnement. Si tentante et éclairante que soit la division en « plans » de la conjuration de Catilina, qui rend bien compte des multiples adaptations des projets des conjurés aux aléas de la politique, plusieurs faiblesses dans le raisonnement – l'armée de Sittius spontanément réunie en Maurétanie en 64 (p. 120), les dénonciations de Curius intervenant dès le « plan A » (p. 121) – font douter de l'ensemble de la séquence interprétative. La reconstruction opérée par Vacanti, influencée par le récit sallustéen et par un cadre théorique qui envisage le coup d'État d'un point de vue contemporain, et donc anachronique – le principe des mécanismes automatiques de commandement (p. 11-15), qui ne prend pas suffisamment en compte les relations d'interconnexions personnelles entre les élites romaines et locales, semble ainsi trop rigide pour les sociétés antiques –, n'offre pas, tout compte fait, une alternative permettant de remplacer de manière convaincante la présentation de l'affaire qui domine dans les sources comme dans l'historiographie, où Catilina ne s'engage dans la conjuration qu'après deux tentatives légales de parvenir au consulat en 64 et 63. Dans ce cadre interprétatif, Catilina, en possession de la magistrature suprême, aurait encore pu espérer proposer ses réformes par la voie légale et aurait même pu prendre le contrôle de la force armée de la *res publica*. Le coup d'État devenait inutile. Sur un plan formel, il aurait été bienvenu de fournir au lecteur un tableau récapitulatif du traitement des sources portant sur la première conjuration par entrées numérotées, afin de permettre une meilleure transparence de l'argumentation, et une lecture analytique plus efficace du développement comparatif proposé dans la seconde partie. Malgré ces quelques limites, l'étude fine et originale proposée par Claudio Vacanti, portée par une vision « fidéiste » des conjurations de Catilina, constitue désormais une référence essentielle pour quiconque s'intéresse à ces événements à la fois trop et mal connus.

Romain MILLOT.